
3 1761 04229 7333


Philos



LE SOMMEIL ET LES RÈVES

DANS LEURS RAPPORTS

AVEC

LA CERTITUDE ET LA MÉMOIRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Prolégomènes philosophiques de la Géométrie et solution des postulats, suivis de la traduction d'une Dissertation sur les principes de la géométrie, par F. Ueberweg. Liège, Paris et Leipzig, in-8°, XXI et 308 p. Prix. fr. 4

Essai de Logique scientifique. Prolégomènes suivis d'une Étude sur la question du mouvement considérée dans ses rapports avec le principe de contradiction. Ibid., in-8°, XLIV et 286 p. Prix . . . . fr. 5

Logique algorithmique. Essai sur un système de signes appliqué à la logique, avec une introduction où sont traitées les questions générales relatives à l'emploi des notations dans les sciences. in-8°, 100 pages. Prix . . . . . . fr. 3-50

QUESTIONS DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCE

LE SOMMEIL ET LES RÊVES

CONSIDÉRÉS PRINCIPALEMENT DANS LEURS RAPPORTS

AVEC LES THÉORIES

DE LA CERTITUDE ET DE LA MÉMOIRE

PAR

J. DELBŒUF

Professeur à l'Université de Liège

LE PRINCIPE

DE LA

FIXATION DE LA FORCE

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD ST-GERMAIN, 108

1885

LIÈGE. — IMPRIMERIE DE CH. AUG. DESOER.

Tous droits réservés.

2333

26/4/1890

C

PRÉFACE.



Dans ce travail — le titre l'indique — je n'envisage les phénomènes du sommeil et des rêves qu'à deux points de vue : celui de la certitude et celui de la mémoire.

Cette double étude m'a fourni un double résultat.

Amené à rechercher le criterium de la certitude raisonnée ou de l'état de raison, le criterium permettant de distinguer l'être raisonnable de celui qui ne l'est pas — mais qui néanmoins croit toujours l'être — je pense l'avoir trouvé dans le doute spéculatif. J'en-

tends par là ce doute libre, au fond peu sincère, par lequel l'intelligence essaie de se prouver à elle-même que sa plus ferme croyance pourrait être erronée. Telle est la marque de l'esprit en pleine possession de lui-même.

Pour expliquer la mémoire, c'est-à-dire l'impression indélébile, dans la matière organisée et sensible, des traces des événements, j'ai dû critiquer les axiomes relatifs à l'intégrité permanente de la matière et de la force. Cet examen m'a permis de découvrir le principe de la fixation de la force, et par contre-coup le véritable siège de l'énergie, lequel n'est pas le mouvement, mais le défaut d'équilibre.

Ce principe, la science a déjà commencé à l'accueillir, et je suis persuadé qu'il finira par y prévaloir.

Les applications en sont fécondes, et, tout récemment, je m'en suis aidé dans mes études sur *la matière brute et la matière vivante*, études qui, publiées dans la *Revue philosophique*, paraîtront bientôt à part. J'ai montré déjà, et un jour je le montrerai mieux encore, qu'il a aussi sa place tout indiquée dans la question de la liberté.

Mais c'est assez m'étendre sur l'objet de mon ouvrage. Il ne me reste qu'à remercier M. G. Tarde d'avoir bien voulu me communiquer le récit de ses rêves qu'autrefois il avait notés dans un but scientifique. Avec sa permission, j'y ai puisé, beaucoup moins toutefois que je ne l'aurais fait, si j'en avais eu plus tôt connaissance.



LE SOMMEIL ET LES RÊVES

CONSIDÉRÉS PRINCIPALEMENT DANS LEURS RAPPORTS

AVEC LES

THÉORIES DE LA CERTITUDE ET DE LA MÉMOIRE



INTRODUCTION.

APERÇU CRITIQUE DE QUELQUES OUVRAGES SUR LE SOMMEIL ET LES RÊVES.

Depuis la riante Ionie, berceau du triste Héraclite, jusqu'à la Baltique brumeuse qui vit naître le sombre Schopenhauer, dans chaque siècle et sous tous les climats, s'il est un thème que les philosophes moroses ont développé avec complaisance, c'est celui des misères de l'homme. A leur tour, les écrivains religieux, les Pascal et les Bossuet, tout en exaltant la grandeur de l'âme humaine, ne manquent jamais d'en faire aussi ressortir la bassesse. Il semble donc impossible d'ajouter de nouveaux traits au désolant tableau de notre faiblesse et de notre néant. Et pourtant on oublie d'y faire figurer tout un tiers de notre existence. Chaque jour nous sommes, pour

ainsi dire, ravis à nous-mêmes par un génie fantasque, bizarre et capricieux, qui se fait un malin plaisir de confondre les contraires, le bien et le mal, le vice et la vertu. A certaines heures de la journée, le plus juste des hommes commettra sans remords les plus abominables forfaits : il deviendra voleur, assassin, incestueux, parjure ; la jeune et chaste épouse se livrera aux actes les plus indécents ; la nonne pudibonde laissera tomber de ses lèvres d'immondes paroles ; emporté par la passion ou la fantaisie, le pieux lévite ne reculera devant aucun sacrilège.

Quand l'obsession a pris fin et que nous redevenons maîtres de nous-mêmes, souvent nous n'oserions raconter aux autres, ni parfois repasser en idée ce que nous avons rêvé. Nous nous demandons avec inquiétude si nous ne portons pas au fond de notre être un odieux levain qui, d'un moment à l'autre, peut nous pousser au crime. Nous maudissons cette puissance inconnue qui, prenant possession de notre âme, lui soustrait ce qu'elle a de meilleur pour le remplacer par ce qu'il y a de pis.

En revanche et tout aussi souvent, le sommeil est bienfaisant et consolateur. Il nous replace pour quelques instants au milieu d'êtres chéris que nous avons perdus ; au malade il fait oublier ses souffrances, à l'infortuné sa détresse ; il rend l'agilité au paralytique, l'ouïe au sourd, la vue à l'aveugle, la liberté au prisonnier, les joies d'un premier amour à la pauvre fille abandonnée. Illusions trop courtes, et qui ne servent qu'à rendre l'âpre réalité plus amère encore. La baguette magique des songes

transforme le taudis le plus misérable en un palais enchanté; elle délie la langue du bègue et lui inspire une éloquence entraînante; elle pousse le timide à braver les dangers les plus redoutables; elle livre au savant la clef des plus mystérieux phénomènes; elle va jusqu'à donner à notre corps lourd et rampant des ailes merveilleuses qui le transportent sans effort à travers l'immensité.

En faut-il davantage pour que, de tout temps, on ait accordé aux rêves un caractère surnaturel? On les regarde comme les messagers de la divinité — messagers véridiques ou trompeurs, suivant qu'elle est bien ou mal disposée à notre égard — ils recèlent les secrets de l'avenir, et quiconque sait en pénétrer le langage, y découvre sans peine des promesses ou des menaces.

Et si, sans nous préoccuper plus longtemps des opinions du vulgaire, nous interrogeons les hommes de science, nous les entendons émettre, tout au début de leur lutte contre la superstition, une théorie surprenante : bien loin d'émaner des dieux, les rêves les auraient créés; notre esprit qui, dans le sommeil, voyait des fantômes accomplir des prodiges, leur attribua une existence réelle et les doua d'une puissance formidable; et c'est ainsi que le ciel fut peuplé [1]. Ou bien encore, a-t-on dit, les images de ceux qui ne sont plus, revenant nous hanter dans le silence des nuits, ont inspiré la foi en une vie ultérieure, et les âmes des rois ou des chefs redoutés ont été insensiblement élevées au rang

[1] Lucrèce. *De la Nature des choses*. V. 1168 sqq.

de génies divins tenant entre leurs mains le sort des vivants. De manière que ces informes enfants de l'épuisement et de la nuit, qui, au réveil, nous inspirent dédain ou pitié, rire ou dégoût, auraient donné naissance aux religions, et que le sentiment religieux qui, d'après bon nombre de philosophes, est peut-être le seul caractère distinctif par où l'homme s'élève au-dessus de la bête, n'aurait pas d'autre origine. La religion, fille des ténèbres, la science, fille du jour : cette opposition de race ne suffirait-elle pas pour rendre compte de leurs conflits incessants, de leur antagonisme irréconciliable?

CHAPITRE PREMIER.

Les ouvrages de MM. Serguèyeff, Binz, Grote Maudsley, Spitta.

Notre ignorance en ce qui concerne le sommeil et les rêves. — M. Serguèyeff : l'organe du sommeil est le grand sympathique ; pendant la veille on accumule de la force, pendant le sommeil on en rejette l'excès. — M. Binz : le sommeil et les rêves sont de nature pathologique. — M. Grote : les facteurs des rêves sont les habitudes, les sensations organiques et la cérébration circonsciente. — M. Maudsley : tendance des idées à se combiner en manière de drames ; conditions qui déterminent l'origine et le caractère des rêves. — M. Spitta : dans le sommeil, abolition totale de la conscience ; dans le rêve, abolition de la conscience de soi seulement ; le *Gemuth*, c'est-à-dire le sentiment ou le cœur, ne s'endort jamais ; pourquoi le rêve est illogique.

L'importance qu'on a toujours accordée aux songes ferait croire qu'on a dû de bonne heure en aborder l'étude, et qu'aujourd'hui l'on est arrivé à certaines notions exactes et définitives sur leur caractère et sur leurs causes. Il n'en est rien. Dans l'antiquité, il n'y a guère lieu de mentionner sur ce sujet que

quelques pages magistrales d'Aristote; et, pour ce qui est des temps modernes, M. Maudsley [1] a pu tout récemment écrire ces lignes : « L'étude des rêves a été négligée, et cependant elle promettrait d'être féconde pour un observateur habile et compétent qui l'entreprendrait avec zèle et méthode; pour les médecins surtout, elle serait vraisemblablement pleine d'enseignement. »

Quant à l'état actuel de la science relativement au sommeil, je n'ai pas assez d'autorité pour l'apprécier. Je me contenterai de citer sur ce point les paroles de M. Vierordt, dont la compétence est incontestable : « On ne peut songer, dit-il [2], à donner une théorie physiologique du sommeil. Pourquoi cette nécessité générale d'un affaiblissement périodique ou d'une suspension partielle des activités physiques et psychiques? quelles sont les conditions tant corporelles que psychiques et, sans doute, très nombreuses, qui amènent le sommeil physiologique et, en retour, pendant le sommeil, préparent insensiblement le réveil? quelles sont enfin les formes déterminées sous lesquelles les fonctions du dormeur se montrent en quantité et en qualité? voilà toutes questions auxquelles il est impossible de répondre. »

Ce n'est pas que, depuis quelque temps surtout, il n'ait paru beaucoup d'ouvrages sur le sommeil et les rêves. Sans parler des livres devenus classiques

[1] *The Pathology of Mind* (1879), p. 49.

[2] *Grundriss der Physiologie des Menschen*, 5e édit. Tübingen, 1877, p. 653.

de M. Alfred Maury et d'Albert Lemoine, et pour m'en tenir aux deux dernières années, je signalerai un opuscule de M. Serge Serguèyeff [1] ; un travail de M. N. Grote, écrit en russe [2] ; un volume de trois cents pages de M. Heinrich Spitta, *privat-docent* à l'université de Tubingue [3] ; un ouvrage encore plus volumineux de M. Paul Radestock [4] ; une brochure de M. C. Binz [5]; une autre de M. Paul Dupuy, professeur à la faculté de médecine de Bordeaux [6]. Sans doute je n'ai pas épuisé la liste, et j'en passe peut-être des meilleurs. J'aurais en outre à mentionner des traités de physiologie, de pathologie, etc., où le sommeil est l'objet de longs chapitres, qui pourraient former un volume séparé. C'est ainsi que M. Maudsley, dans l'ouvrage déjà cité, lui consacre près de cent pages, et que M. Stricker, professeur à l'université de Vienne, a fait suivre ses *Leçons sur la pathologie générale et expérimentale* [7], d'une espèce de cours de psychologie qui n'occupe pas moins de onze chapitres et qui, tout en ayant

[1] *Le sommeil et le système nerveux, préparation à l'étude de la veille et du sommeil.* Genève, 1877.

[2] *Les rêves, comme objet d'analyse scientifique.* Kiev, 1878.

[3] *Die Schlaf-und Traumzustände der menschlichen Seele*, etc. Tübingen, 1878.

[4] *Schlaf und Traum, eine physiologisch-psychologische Untersuchung.* Leipzig, 1879.

[5] *Ueber den Traum.* Bonn, 1878.

[6] *Étude psycho-physiologique sur le sommeil.* Bordeaux, 1879.

[7] *Vorlesungen über allgemeine und experimentelle Pathologie.* Vienne, 1879. Leçons 21 à 31.

pour objectif la définition des maladies mentales, contient nombre de vues neuves et personnelles sur la nature des songes.

Je ne m'appesantirai pas longtemps sur le travail original, mais peu sérieux de M. Serguèyeff. L'auteur commence par établir que le sommeil est une fonction (?) essentiellement végétative, car il est nécessaire à tout ce qui vit, et il a pour but de maintenir l'organisme dans son état normal. Il y a donc à découvrir trois choses : 1° l'aliment, objet de la veille et du sommeil; 2° l'organe; 3° le mécanisme.

Un aliment n'est pas nécessairement une matière tangible et pondérable; rien n'empêche de conjecturer que l'objet de la veille et du sommeil est une forme éthérée, sthénique ou dynamique. Qu'entend par là M. Serguèyeff, c'est ce qu'il m'a été impossible de comprendre. Il me fait d'ailleurs l'effet de n'avoir sur l'éther, le mouvement, la force et la matière, que des notions confuses et contradictoires.

Quant à l'organe du sommeil, ce doit être probablement le grand sympathique. Car, d'un côté, on ne connaît pas le siège de cette *fonction*, et, de l'autre, on ne connaît pas la fonction de cet appareil. La conclusion n'est pas de la dernière évidence. Mais l'auteur, et avec raison, ne se contente pas de ce simple argument logique. Il rappelle que la section du grand sympathique donne lieu à des phénomènes caloriques que l'on ne peut attribuer aux modifications ainsi introduites dans la circulation du sang, et dont l'explication n'est pas encore trouvée. Or l'augmentation de chaleur s'expliquerait

aisément par l'arrêt d'un mouvement végétatif et centripète ; pendant la veille on accumulerait de la force, pendant le sommeil on en rejetterait l'excès. C'est juste le contraire de ce que l'on pense communément. Je ne suis pas physiologiste et ne puis discuter les déductions de M. Serguèyeff. J'aurais seulement voulu savoir — et c'est ce que j'attendais toujours comme argument final — jusqu'à quel point les animaux dont on sectionne le grand sympathique, perdent le sommeil ; si par exemple, ce chien chez lequel, après dix-huit mois, le surcroît de chaleur était encore appréciable, n'avait pas dormi de tout ce temps à peu près comme à l'ordinaire.

La tentative de M. Serguèyeff, bien que je la regarde comme stérile, me paraît propre à faire voir de quelle profonde obscurité le problème physiologique est entouré. Cet écrivain a certainement pris à cœur son sujet ; il s'est livré à de nombreuses recherches, et, doué d'une tournure d'esprit ingénieuse, il a visé à sortir des sentiers battus. A tous ces titres, quoi que je pense du résultat de ses efforts, je ne puis qu'y applaudir.

Je n'ai pas lu l'opuscule de M. Binz. J'en ai vu un compte-rendu dans la *Berliner klinische Wochenschrift*. M. Böhm, dans les *Philosophische Monatshefte*, en dit beaucoup de bien. Se fondant sur ce fait que l'opium, le hachisch, l'éther, etc., produisent des états analogues au rêve et au sommeil, M. Binz conclut que ces phénomènes sont de nature pathologique et proviennent d'un trouble de l'activité psychique. Il m'est assez difficile de comprendre qu'on puisse qualifier d'état pathologique et attri-

buer à un trouble quelconque un phénomène aussi universel, aussi constant, aussi bienfaisant que le sommeil naturel, accompagné ou non de rêves. Mais je m'arrête, de peur de fausser complètement la pensée de M. Binz.

J'ai lu l'opuscule de M. Dupuy. J'y ai vu la relation intéressante de quelques-uns de ces phénomènes auxquels M. Maury a donné le nom d'hallucinations hypnagogiques, et la critique de quelques théories sur le sommeil. Cette dernière partie est très superficielle, mais elle est, il est vrai, sans prétention.

Je ne dirai rien de l'ouvrage de M. N. Grote. Je n'en connais que les conclusions — formulées dans la *Revue philosophique* [1] par M. A. H. Elles sont assez intéressantes pour que je les reproduise. « Les excitations sensorielles subjectives sont prises pour des réalités, à cause de l'absence du contrôle des sens et de l'intelligence. Les facteurs des rêves sont principalement les réminiscences, les habitudes, les impressions reçues par les sens, et les sensations organiques, qui accompagnent le processus végétatif pendant le sommeil, — et de plus la « cérébration inconsciente » ou le travail automatique de certaines parties du cerveau moins fatiguées ou plus excitées, qui fournissent inopinément des images fantastiques, des combinaisons grotesques de représentations fragmentaires, mêlées au hasard, comme les figures d'un kaléidoscope. Cependant il y a toujours un lien plus ou moins évident entre les idées

[1] Livraison de novembre 1878, p. 544.

qui se suivent, parce que le sommeil n'abolit pas les lois de l'association des idées, et que celles-ci continuent à s'évoquer par ressemblance ou par contraste, ou en conformité du rapport réciproque de cause et d'effet, de but et de moyen, — exactement comme cela a lieu chez les aliénés, chez qui certaines parties du cerveau imposent leur activité à la conscience, et l'accaparent si bien, qu'elles offusquent les impressions sensorielles objectives, qui pourraient remettre le travail psychique sur la bonne voie. » Ce passage me semble exprimer très bien l'état actuel de la science sur la question.

Je porterai un jugement identique sur les deux chapitres substantiels où M. Maudsley s'occupe du sommeil et de l'hypnotisme. J'y relèverai cette assertion assez singulière [1] que les idées ont « une tendance naturelle à s'arranger et à se combiner en manière de drames, quoiqu'elles n'aient pas entre elles d'associations connues, ou même qu'elles soient tout à fait indépendantes, voire opposées. » Bien mieux, elles auraient, d'après lui, « une faculté d'agencement constructive, grâce à laquelle les idées ne seraient pas seulement rassemblées, mais donneraient naissance à de nouveaux produits. » C'est esquiver un peu trop cavalièrement les difficultés relatives à la puissance dramatique et créatrice du rêve. Mais force est bien souvent, dans un pareil sujet, de se contenter de mots, et M. Maudsley lui-même n'est pas dupe des explications entortillées qu'il donne sur les phénomènes singuliers de ressou-

[1] *Op. cit.*, p. 15 et 16.

venance que nous présentent les rêves : « Quelle qu'en soit la valeur, dit-il [1], c'est là un fait indiscutable. »

Un résumé tout particulièrement nourri, c'est celui où il énumère les conditions qui déterminent l'origine et le caractère des rêves. Il les classe sous six chefs : 1° L'expérience antérieure soit personnelle, soit ancestrale, où les éléments du songe sont presque toujours puisés ; 2° les impressions sur l'un ou l'autre sens qui est resté plus ou moins éveillé ; 3° les impressions organiques, ayant leur origine dans l'état des viscères, de la circulation, de la respiration ou des organes génitaux ; 4° la sensibilité musculaire qu'affecte la gêne résultant de la manière dont on est couché ; 5° la circulation cérébrale ; et 6° la condition du système nerveux bien entretenu ou épuisé, neuf ou émoussé, excité par un sang pauvre ou par un sang riche, etc.

M. Maudsley, d'allleurs, ne s'est occupé des états de sommeil et de rêve qu'incidemment et au point de vue de l'analogie qu'ils présentent avec l'aliénation mentale. Il n'en a pas moins abordé avec une grande netteté de vues plusieurs des questions qu'ils soulèvent et fait sentir l'insuffisance de nos connaissances sur ce point.

M. Spitta s'est proposé de démontrer que les phénomènes de raison, de rève, d'hallucination, se lient par des gradations nombreuses et délicates, qu'ils rentrent en partie l'un dans l'autre et sont soumis aux mêmes lois psychologiques. Son ouvrage

[1] *Op. cit.*, p. 20.

est écrit avec une verve pleine de jeunesse et de poésie, ce qui nuit quelque peu à la précision qu'on réclame d'un traité scientifique. Au moment où l'on s'attend à une déduction, on tombe sur une description colorée et abondante qui captive agréablement, mais qui n'apprend pas grand'chose — et ces sortes de surprises se renouvellent trop souvent. En dépit de cet aimable défaut, je ne voudrais pas porter sur ce livre un jugement aussi sévère que le fait M. Böhm dans la revue précitée. On y trouve de l'érudition, de fines analyses, d'ingénieuses remarques.

Ce qui, d'après M. Spitta, caractérise le sommeil profond, c'est la disparition absolue de la conscience. Quand on rêve ou qu'on est en état de somnambulisme, on a la conscience, mais non pas la conscience de soi, qui est l'apanage de l'état de veille. C'est ce critère, malheureusement trop élastique, qui lui sert à démontrer comment les rêves sont d'ordinaire bizarres et incohérents, pourquoi ils ne provoquent pas d'étonnement chez le dormeur, pourquoi, s'ils sont criminels, ils ne sont accompagnés ni de honte ni de remords. C'est par l'absence de conscience de soi qu'il explique l'assurance et l'adresse du somnambule à marcher sur les toits, les phénomènes extatiques et le doublement de la personnalité qui, dans nos rêves, nous fait, par exemple, attribuer à autrui nos propres pensées.

Il est un autre *deus ex machina* qui joue, dans le livre de M. Spitta, un rôle tout aussi important. C'est le *Gemüth*, expression difficile à rendre en français, mais qui, dans le cas présent, peut se tra-

duire à peu près convenablement par *le sentiment* ou *le cœur*.

Le cœur ne dort jamais. Le cœur est le plus grand ennemi du sommeil et, quand il se met de la partie, il n'y a plus place pour le repos. Du moment que le cœur n'est pas affecté, vacarme, lumière, activité, projets, rien ne met obstacle au sommeil. Mais, s'il est ému, comme par exemple, lorsqu'on est préoccupé de l'idée qu'on doit se lever à une heure déterminée, le sommeil est léger, et un rien suffit pour l'interrompre. La mère, sourde à tous les autres bruits, se réveille au moindre mouvement de son enfant. Les rêves qui donnent prise au souvenir, sont ceux qui ont excité vivement notre sensibilité. Le souci, une mauvaise conscience nous tiennent éveillés; tant est grande la prépondérance du *Gemüth* sur la raison qui voudrait, mais en vain, rappeler le sommeil.

Le rêve « est la projection au dehors, involontaire et consciente, d'une série de représentations de l'âme pendant le sommeil, projection qui fait que, pour le dormeur, elles prennent l'apparence de la réalité objective. » La suite et l'enchaînement des images entre elles y obéissent aux lois de l'association et de la reproduction des idées, mais non à la loi de causalité [1] : le rêve est illogique. Quant à la question posée par Descartes : A quel signe peut-on distinguer l'état de veille de l'état de rêve ? M. Spitta la déclare « imaginaire et hypothétique [2] ».

[1] P. 111 et suiv.

[2] P. 112.

Peut-être jugera-t-on que ce n'est pas là précisément une réponse.

Dans la veille, notre monde est aussi celui des autres ; dans le sommeil, il nous est propre ; l'activité centripète subit un arrêt ; la formation des idées est fréquemment interrompue, et, comme la la conscience de soi n'est pas là pour la diriger et que l'élaboration des impressions extérieures par l'intelligence est naturellement imparfaite, sinon nulle, on voit sans peine pourquoi les rêves sont obscurs, déréglés, sans liaison. Il est même étonnant que nous ayons parfois des rêves logiques. Ceux-ci doivent être particuliers à ces esprits chez qui c'est une habitude prise d'enchaîner toujours logiquement leurs pensées [1].

CHAPITRE II.

L'ouvrage de M. Radestock.

Deux formes de la reproduction : le souvenir et l'hallucination ; entre les deux une simple différence de degré. Critique. — Définition du rêve : c'est la continuation pendant le sommeil de l'activité de l'âme. Critique. — Causes du sommeil : l'explication physiologique est encore à trouver ; dans le sommeil, pas de simple conscience, mais abolition de la conscience de *soi*. Critique de la notion de conscience : conscience du *non-soi*. — Les éléments du rêve. — Différences entre le rêve et la pensée éveillée : 1. Le rêve est mobile et changeant ; 2. le rêve est vif et exagéré ; 3. le rêve est en dehors de la volonté ; 4. le rêve crée de nouvelles combinaisons. — Dédoublement du moi ; explication de ce phénomène. Critique: le dédoublement est au fond un détriplement du moi. — L'illusion du rêve ; explication. Critique. — Le rêve, la folie, la rêvasserie : « Personne ne pourrait dire exactement où la raison finit et où la déraison commence ». Critique.

L'ouvrage de M. Radestock, qui a paru peu de temps après celui de M. Spitta, est conçu dans le

[1] P. 116 et suiv.

même esprit ; mais l'auteur insiste davantage sur le côté physiologique de la question, et emploie un grand nombre de pages à faire ressortir l'importance des rêves pour la psychologie des différents peuples.

Ce livre, dédié au professeur Wundt, est intéressant, plein de faits, écrit avec méthode et clarté, facile à lire ; mais il n'est pas non plus exempt de hors-d'œuvre.

Il comprend dix chapitres. Le premier s'occupe de l'influence du sommeil et des rêves tant sur les individus que sur les nations. On y trouve rassemblées les diverses opinions émises sur les songes par les anciens et les modernes. « Ils constituent un facteur capital dans la croyance en l'immortalité de l'âme », et leur rôle dans l'histoire politique est loin d'être à dédaigner : il suffit de citer les oracles de Delphes, les visions d'un Mahomet, les hallucinations d'une Jeanne d'Arc.

Dans le chapitre suivant, M. Radestock rapporte les définitions nombreuses que les poètes et les philosophes de tous les siècles ont données des songes ; puis il expose ses vues sur la nature de l'union de l'âme et du corps « qui ne sont que deux différents aspects d'un seul et même être », et il en conclut que, dans l'étude du sommeil et des rêves, il ne faut pas s'attacher exclusivement aux phénomènes psychiques en négligeant les phénomènes corporels.

Le troisième chapitre est consacré à la faculté reproductrice « normale et anormale ». Tout change dans la nature, l'âme aussi bien que le corps. Mais le passé se trouve relié au présent par la mémoire.

La reproduction peut prendre deux formes : selon que l'image renouvelée est moins vive ou aussi vive que l'image originelle, il y a *souvenir* ou *hallucination* (illusion). La reproduction a sa racine dans l'association des idées, dont les lois sont bien connues : loi de la ressemblance, du contraste, de la coexistence et de la succession. Suivant en cela l'exemple de la plupart des psychologistes, M. Radestock ne s'enquiert pas du principe dernier de ces lois. Les idées ne font pas que se succéder l'une à l'autre, parfois elles se lient entre elles et s'agglutinent, de même que les sensations s'entrelacent. C'est ainsi que l'image de la cognée, en rappelant celles de bois et de charpentier, et en s'unissant à elles, fournit l'image composée d'un homme occupé à fendre du bois. La différence entre le souvenir et l'hallucination dépend de la force de l'excitation ; de l'un à l'autre il y a tous les passages imaginables. L'hallucination est une reproduction dont l'éclat est comparable à celui de la réalité. Le principal facteur de l'illusion est donc nécessairement l'exaltation de l'excitabilité du système nerveux central.

Je note, en passant, que cette explication n'en est pas une : c'est une pure hypothèse. L'inconnu ne peut servir à élucider l'obscur. J'ajouterai que la conclusion ne découle pas rigoureusement des prémisses : l'illusion pourrait provenir de l'affaiblissement du système nerveux périphérique. Quant à la définition de l'hallucination, elle a un côté vrai, mais elle est certainement incomplète. L'exemple cité par l'auteur à l'appui de sa thèse, est propre à montrer cette insuffisance. Brierre de Boismont

parle d'un peintre qui savait faire le portrait ressemblant d'une personne qu'il n'avait vue qu'une seule fois. Le nombre de fois importe peu d'ailleurs. Je demande si l'artiste qui voit de souvenir une personne absente avec une vivacité telle qu'il peut en reproduire exactement les traits, est sous l'empire d'une hallucination. Évidemment non. Il faut encore autre chose : il faut que le sujet soit le jouet d'une illusion et qu'il attribue à l'objet qui est tout en lui une existence extérieure et présente, alors même que sa raison lui dit qu'il est dans l'erreur.

M. Radestock est ainsi amené à passer rapidement en revue les divers excitants du système nerveux : la pomme épineuse, la belladone, le hachisch, etc., puis le jeûne et les altérations des organes des sens. Immanquablement, dans cette matière difficile, les mots prennent assez souvent la place des idées, et les nerfs et les cellules, le cerveau et la moelle, pour ce qu'on en connaît, interviennent plus que de raison. Malgré cette critique, je me plais à déclarer que toute cette partie de son livre contient des résumés sobres et substantiels.

Nous voici enfin arrivés à la définition du rêve : c'est *la continuation pendant le sommeil de l'activité de l'âme.*

Aristote a dit : Le rêve, c'est proprement l'image produite par les impressions sensibles quand on est dans le sommeil et en tant qu'on dort [1]. Cette définition est infiniment préférable et je dirai de plus

[1] *Des rêves*, chap. III. Voir Trad. de Barthélemy Saint-Hilaire, Psychologie, p. 202.

qu'elle n'a pas été dépassée. Entendre faiblement le chant du coq quand on dort, ce n'est pas rêver, dit le Stagyrite, car cette audition est le fait de l'âme qui veille et non de l'âme qui est endormie. Rien de plus juste. Toute activité de l'âme pendant le sommeil n'est donc pas nécessairement un rêve; je ne rêve pas quand vers le matin, bien qu'encore endormi, j'entends obscurément les bruits de la maison ou de la rue; mais je rêve si je crois assister à une conversation qui n'a pas lieu. Il résulte de là que la définition du rêve est subordonnée à celle du sommeil. Je reviendrai plus loin sur ce point important.

C'est précisément du sommeil, de ses causes et de ses particularités que traite le chapitre suivant. A propos des causes qui le favorisent ou le provoquent, telles que la tranquillité, la position du corps, etc., M. Radestock cite les expériences qui contredisent la théorie de M. Preyer. Ce savant a prétendu que le sommeil était dû à la présence dans l'organisme d'une matière d'épuisement, analogue à l'acide lactique et produite par la fatigue. Il a, en conséquence, étudié les effets de l'ingestion de cette dernière substance sous la peau ou dans l'estomac, et il a cru constater qu'elle amenait la somnolence. Il paraîtrait, d'après M. Lothar Meyer, que ces effets sont loin d'être constants.

Quant à une explication physiologique du sommeil, l'auteur affirme qu'il n'en existe pas, et il n'essaie pas d'en donner. Il se contentera d'exposer ses effets physiologiques. Ils sont assez connus pour que je les passe sous silence.

Ses effets psychologiques sont bien autrement controversés. Certains auteurs veulent que, pendant le sommeil, la conscience soit supprimée ; d'autres, qu'elle subsiste. L'illustre Fechner a sur ce point une opinion tout à fait originale. D'après lui, au moment où l'on s'endort, la conscience atteint son point de nullité, et elle prend, quand on est endormi, une valeur négative. J'ai, autre part [1], suffisamment critiqué les *sensations négatives* telles que les a définies le père de la psychophysique, pour n'avoir pas besoin d'insister sur la notion plus étrange encore d'une conscience négative. M. Radestock, en vue de trancher la question, distingue, ainsi que M. Spitta, la conscience de soi de la simple conscience. La première est supprimée, mais non la seconde ; car toute représentation est nécessairement consciente, sans quoi ce n'est qu'une simple *disposition* (Wundt).

Pour ma part, je ne suis jamais parvenu à me faire une idée nette de ce que l'on entend par la conscience de soi en tant qu'opposée à la simple conscience. Je comprendrais beaucoup mieux l'expression *conscience du non-soi*. Je désignerais ainsi la faculté, indispensable à tout être sensible, en vertu de laquelle il attribue à une chose en dehors de lui la cause de ses affections. De cette façon, on distinguerait dans les phénomènes qui se passent en nous, ceux dont on n'a pas conscience, ceux dont on a conscience, et ceux qui sont accompagnés de la conscience du dehors. Mais le moment n'est pas venu d'insister sur le principe de cette distinction.

[1] Voir mon *Examen critique de la loi psychophysique*, p. 105 et suiv.

Il n'y a pas une opposition complète entre la veille et le sommeil. Dans le sommeil, les activités psychiques sont ralenties, mais non anéanties. En fait, quelque vives que soient les images de nos rêves, elles sont plus obtuses et plus obscures que celles de la veille. On peut donc formuler cette conclusion : dans le sommeil profond, de même que les fonctions organiques et végétatives sont déprimées, de même l'activité psychique est réduite à un minimum sans être pour cela totalement suspendue.

Le cinquième chapitre de l'ouvrage de M. Radestock a pour objet les *éléments du rêve*. C'est l'un des meilleurs et des plus complets. Il y examine les effets des impressions sensorielles et organiques et les transformations qu'elles subissent dans les rêves, ainsi que le rôle que vient y jouer la mémoire. Cependant, comme je n'y relève aucune idée réellement neuve, l'analyse que j'ai faite plus haut de la partie du livre de M. Maudsley, où est traité le même sujet, me dispense de m'y arrêter davantage. Il y aurait pourtant bien des études intéressantes à faire dans cette direction. Il n'est pas douteux que beaucoup de nos rêves ne sont que la dramatisation des impressions ressenties pendant le sommeil. Ainsi, les personnes qui, accidentellement ou habituellement, éprouvent une gêne dans la respiration, rêvent couloirs étroits ou plafonds écroulés, caveaux ou catacombes, presse dans la foule ou timons de charrettes enfoncés dans la poitrine, en un mot, toutes scènes où l'on suffoque et où l'on manque d'air. Le rapport est apparent. Or, si l'on poursuivait ces rapprochements, on arriverait, selon toute proba-

bilité, à une classification physiologique des rêves et, du même coup, à une classification des drames réels au point de vue de leur action sur notre organisme par l'intermédiaire de l'esprit [1].

Le chapitre qui suit a pour but de spécifier la différence qu'il y a entre le rêve et la pensée éveillée. C'est là, je l'ai déjà dit, un point de la plus haute importance, et ce devrait être l'un des pivots de toute théorie des rêves et du sommeil. M. Radestock le traite avec son érudition et sa finesse habituelles. Bien que le problème puisse, ce semble, être serré de plus près, néanmoins les pages où il le discute, sont presque toutes excellentes, pleines de remarques justes, sinon profondes, et forment un tout très satisfaisant et bien enchaîné. J'avoue en avoir rarement lu qui m'aient fait plus de plaisir. Ajoutons que la pensée y est toujours claire, limpide et exprimée en un style simple, facile et naturel.

Le rêve est mobile et changeant. Rien de plus commun que d'y voir un chat se transformer en fille, un arbre, en église. Pourtant — je tiens à le dire dès maintenant — j'ai des scrupules au sujet de ces prétendus changements. Je me demande si ce sont là de véritables métamorphoses. Quand vous racontez ces sortes de rêves, vous ne dites jamais que le chat se changea en jeune fille, l'arbre en église, vous vous exprimez autrement, par

[1] Ce n'est pas qu'on se soit fait faute de tenter des classifications des rêves ; mais ou elles sont arbitraires dans leurs détails, ou elles reposent sur des distinctions de sentiments ou de langage (rêves agréables ou désagréables, rêves historiques, prophétiques, etc.)

exemple : Je jouais avec un chat, mais un moment après, ce n'était plus un chat, c'était une jeune fille. Ou bien : j'étais d'abord sous un arbre, mais sans que je sache comment, je me trouvai ensuite au milieu d'une église. Or, dans mon opinion, vous avez d'abord rêvé d'un chat, puis d'une jeune fille, et c'est votre esprit qui, soit pendant le sommeil, soit le plus souvent au réveil, pour s'expliquer à lui-même la continuité de certaines autres parties du rêve, suppose une transformation que vous n'avez pas expressément constatée. En fait, il y aurait simple substitution d'une image à une autre, sans changement interne et progressif. Mais, pour l'instant, c'est assez de ces quelques mots.

Le rêve, continue M. Radestock, est plein de vivacité et d'exagération. D'où cela peut-il provenir, sinon d'un changement dans la circulation du sang, qui exalte l'irritabilité du système nerveux central? Encore une hypothèse en lieu et place d'une explication. L'auteur ajoute cependant que les sentiments éprouvés dans le sommeil n'ont jamais l'intensité de ceux qui nous agitent pendant la veille. On meurt de joie ou de peur; mais il n'y a pas d'exemple de songes qui aient donné la mort [1]. Outre que, si le fait se produisait, il ne serait pas facile de le vérifier, je crois que cette restriction

[1] Cependant j'ai entendu dire qu'une jeune personne qu'on a connue dans ma famille, fit une nuit un songe si épouvantable que sa chevelure de noire qu'elle était devint brusquement tout à fait blanche. De là à des émotions tellement fortes qu'elles entraînent la mort, il n'y a pas tant loin.

s'appliquerait plus exactement aux images du rêve elles-mêmes, dont, d'après moi, la vivacité est toute relative.

Le rêve se déroule en dehors de toute intervention de la volonté. Vraie, en thèse générale, cette proposition est peut-être trop absolue. Je rêvais un matin d'un de mes amis, marié depuis longtemps, mais seulement par devant l'autorité civile. Je ne sais pour quel motif, dérogeant à ses principes, il crut devoir enfin — ceci est mon rêve — faire bénir son union par le prêtre. A cette occasion il devait y avoir un cortège. Cette nouvelle avait mis en l'air toute la commune. Curieux autant que les autres, je me rends à l'église; je tenais surtout à voir la mine du mari. Je perce la foule et parviens à me faufiler au premier rang. Cependant le cortège ne venait pas. En attendant, je pensais à mille choses, pour tuer le temps. L'impatience me gagnait; j'avais la sensation distincte que j'allais me réveiller; j'entendais les bruits matinaux de la maison; mais voulant à toute force assister au défilé de ce cortège original, *je faisais des efforts* pour me rendormir et terminer mon rêve, *comme rêve.* Ils n'aboutirent pas. Je me réveillai, bien malgré moi, sans avoir pu satisfaire ma curiosité.

Ce rêve me semble propre à confirmer ce que j'ai énoncé plus haut. La conscience de soi est le sentiment explicite de la réalité comme telle; de sorte que, dans le sommeil, il y aurait toujours de la conscience, à un degré si faible qu'il puisse être; car il n'est pas à croire que jamais l'on soit absolument séparé de la réalité.

Le rêve est le créateur de nouvelles combinaisons; mais ses produits ont rarement quelque valeur. Presque toujours ses inventions sont de pures inepties, comme celle de l'insensé. Il y a donc, dans le sommeil, affaiblissement de la faculté de juger et de raisonner. On trouve tout naturel que des hussards fassent l'exercice sur la crête d'un toit ou qu'on traverse les Alpes à la suite d'Annibal. Ces étrangetés reposent, d'après M. Radestock, sur des associations et des assimilations spontanées, où la loi de ressemblance a la plus grande part, ainsi que le lien qui unit certaines impressions corporelles aux idées qu'elles éveillent ordinairement.

Souvent aussi, dans les rêves, se manifeste le phénomène connu sous le nom de *division ou de dédoublement du moi :* on attribue à un autre ses propres pensées et ses propres sentiments. Aux exemples déjà connus, je désire en joindre deux autres extrêmement complets sous tous les rapports.

Un soir, dans une réunion d'amis, entre autres sujets de conversation, je mis sur le tapis cette question du dédoublement de la personne. Je racontai le singulier cas de Van Goens qui, étant écolier et ayant l'ambition de rester toujours en tête de sa classe, rêva un jour que le maître lui proposait une phrase latine à traduire. Van Goens n'en sortait pas ; mais ce qui le tourmentait par dessus tout, c'était de voir un de ses condisciples faire des signes indiquant qu'il avait saisi le sens. Le maître dut finir par interpeller cet élève qui traduisit le passage sans faute et de cette façon conquit la pre-

mière place. Il se trouve ainsi que le rêveur était à la fois incapable et capable d'interpréter un texte donné. Ce rêve fut l'objet de certains commentaires ; puis on parla d'autre chose.

Notre conversation se tenait vers l'époque où l'on s'intéressait vivement aux menaces — réalisées plus tard — que depuis un certain temps l'Etna faisait entendre. Or cette même nuit, dans un rêve, mon ami le professeur Spring — qui a la spécialité des rêves ingénieux — se mit en tête de rechercher un moyen d'annoncer les éruptions plusieurs jours à l'avance. Déjà l'on peut aujourd'hui prédire dans une certaine mesure les tempêtes et en décrire la marche probable, pourquoi n'essaierait-on pas d'en faire autant pour les phénomènes volcaniques? Le rapprochement en lui-même avait du bon. Mais M. Spring avait beau se creuser la cervelle, il n'en tirait rien. Alors il s'avise d'aller consulter sur ce point un savant de sa connaissance, il ne sait plus lequel. Il se rend chez lui, l'y trouve, et lui communique son embarras. L'ami saisit tout de suite l'idée et à l'instant lui fournit la solution cherchée. Il ne s'agirait que d'enfoncer de distance en distance dans le sol, des aiguilles thermo-électriques reliées entre elles et avec une station centrale, pour être averti de l'approche des courants de lave. M. Spring approuva fort l'invention et rentra chez lui émerveillé de la facilité de conception de son ami le savant.

C'est le même cas que celui de Van Goens : l'ignorant crée en rêve un savant qui sait ce que lui-même ne sait pas.

Voici comment M. Radestock explique cette singularité.

D'après lui, elle est due à l'affaiblissement d'un des éléments de la notion du moi. La conscience de soi comprend la réunion et l'attribution à un même sujet d'un certain nombre d'idées, de sentiments, de volitions et de souvenirs, et, de plus, l'attention et l'aperception active. Or, dans le sommeil, ce dernier facteur est annulé, et il ne reste que le premier. L'homme alors ne sent plus son moi que d'une manière restreinte, il ne se regarde plus comme l'unique soutien de ses idées, et il en rapporte une partie à des êtres étrangers.

C'est là, me paraît-il, plutôt une description qu'une explication du fait. Quant à moi, je suis assez tenté d'y voir tout simplement la dramatisation de cette habitude de la pensée de se manifester sous forme de dialogue. Au moment où j'écris, je cause avec un lecteur fictif et je lui attribue des objections et des doutes, lorsque je ne crois n'être pas clair ou que moi-même je doute. Or je pourrais tout aussi bien prendre son rôle, et mettre dans sa bouche les réponses et les solutions. Voici un fait qui vient à l'appui, je dirai plus, qui donne un très haut degré de probabilité à cette manière de voir.

Un excellent bourgeois de mes amis, qui, s'intéressant aux questions de psychologie, veut bien me rendre compte parfois de ses rêves, était sur le point de se faire bâtir une maison. Ignorant autant qu'une carpe en fait d'architecture, il en avait néanmoins fait lui-même le plan de distribution, et, comme M. Pencil, l'un des héros de Töpffer, il remarquait

tous les jours avec plus de plaisir qu'il en était content. Ce plan réunissait, à ce qu'il paraît, toutes sortes de qualités difficilement conciliables : il était original et rationnel, pratique et artistique ; bref, c'était un chef-d'œuvre. L'auteur de cette huitième merveille se promenait à toute heure du jour dans ses projets d'appartements, approuvant leurs combinaisons, louant leur disposition, se pâmant en leur ordonnance. Une de ses récréations favorites, c'était de s'imaginer qu'il faisait voir cette demeure à des visiteurs capables de sentir le vrai beau, et il se rengorgeait en recevant les éloges que ne manquaient pas de leur arracher à chaque pas les aménagements si profondément calculés de cet incomparable édifice. Sa naïve vanité brodait sur ce thème des variations à l'infini.

Un jour, étendu mollement dans un fauteuil, il commença dans sa tête un petit drame. Des revers de fortune le forçaient à vendre cette maison — qui, notez-le bien, n'était pas encore sortie de terre. Un amateur se présentait, et voilà qu'il le faisait voyager d'étage en étage jusqu'au grenier, puis redescendre dans le sous-sol, ne lui épargnant la visite d'aucun des recoins de sa propriété. Comme tous ceux qui avaient eu avant lui la faveur d'être introduits dans le sanctuaire, l'amateur était émerveillé et laissait échapper à chaque détour des signes d'une approbation sans réserve. Sur ces agréables pensées, mon ami se laisse aller au sommeil, et brusquement voilà les rôles qui s'intervertissent. C'est lui maintenant qui se trouve en face d'un propriétaire obligé de louer ou de

vendre, c'est lui qui est enchanté des agréments sans nombre de cette savante habitation et qui marche de surprise en surprise et passe de l'étonnement à l'admiration, de l'admiration à l'extase. Et il ne faut pas oublier un dernier détail. Notre bourgeois, transformé en visiteur, ne connaissait nullement la maison qu'on lui montrait, et néanmoins c'était bien celle dont il avait dressé le plan et dont un autre lui expliquait les avantages.

Cette observation est caractéristique et jette les plus vives lumières sur le phénomène dit du dédoublement du moi. Essayons donc de pénétrer jusqu'à la racine de cette sorte de manifestation. Je me mets pour un instant à la place de mon ami, et je vais tâcher d'analyser ce qui se passera en moi à l'état de veille.

Je vais et viens dans ma maison projetée ; mais ce moi qui admire n'est évidemment pas le moi réel qui habite pour le moment une maison en pierres et en briques et qui est assis sur une chaise au coin de son feu. Ce moi vagabond est un dédoublement du moi sédentaire qui le suit partout des yeux dans sa promenade et qui est témoin de ses ravissements. *Je me vois* arpentant les pièces, montant et descendant les escaliers, ouvrant les portes et les armoires. En somme, je conduis un *alter ego*, un autre moi même, à travers le bâtiment futur, comme j'y conduirais un étranger.

Et même, en examinant la chose de plus près encore, cet être fictif, cet être vague et indéterminé, à qui mon imagination fait parcourir une maison idéale, je puis tout aussi bien en faire un étranger.

Mais, quel que soit le caractère dont il me plaise de le revêtir, c'est au fond une *émanation du moi*, c'est en réalité moi-même.

Il y a plus : il peut y avoir détriplement du moi. Une seconde émanation du moi peut suivre l'étranger dans sa visite, et voilà la maison peuplée de deux êtres. Je pourrais en continuant de la sorte, y introduire un nombre indéfini de personnes. L'étranger serait, par exemple, accompagné d'un ami à qui il communiquerait ses impressions ; j'assisterais à leur entretien et je pourrais encore imaginer sans peine des complications telles que celle-ci : qu'ils parlent une langue étrangère dont ils ne me supposent pas la connaissance, mais qui m'est tout aussi familière qu'à eux-mêmes. Pour plus de simplicité, tenons-nous-en au détriplement. Des deux personnages que j'ai mis dans la maison, l'un porte le nom de moi, l'autre celui d'un non-moi. Ce dernier est censé n'avoir encore rien vu, le premier lui fait voir tout. Or, de ces deux individus, y en a-t-il un qui soit de préférence le vrai moi ? Évidemment, ils sont moi l'un au même titre que l'autre. De deux émanations du moi, l'une peut donc savoir, l'autre ignorer une même chose. Il n'y a en cela aucun mystère, si ce n'est cet éternel mystère qui enveloppe tous les phénomènes de l'âme.

Ai-je besoin maintenant de revenir au sommeil ? Qui ne voit que, dans le sommeil, ce qui se passe toujours est un dédoublement du moi, puisque le moi réel dort « tout nu dans son lit » et que le moi du rêve est un autre que celui-là, éveillé, habillé, parlant et gesticulant ? Et quant au phénomène

qu'on a qualifié de dédoublement, c'est, en dernière analyse, un détriplement du moi. Mais, comme il ne peut exister deux moi en face l'un de l'autre, l'un des deux moi fictifs est nécessairement altruisé, si je puis forger cette expression. L'amateur et le propriétaire étaient bien le même moi. Dans la vie ordinaire, sans doute, le moi est le propriétaire ; mais, dans la vie d'imagination, il n'y a rien d'étrange à ce que ce soit l'amateur.

Cette altruisation est une opération des plus communes, et elle peut être plus ou moins complète. Quand je me rappelle mon enfance, je m'altruise en un enfant ; quand je me rappelle mon ignorance d'alors, je m'altruise en un ignorant. Et tenez, — car tout psychologiste est obligé de faire l'aveu même de ses faiblesses s'il croit par là jeter du jour sur quelque problème obscur — je viens encore de m'altruiser : le bon bourgeois, c'est moi.

Il m'arrive comme à tout le monde, surtout le soir, de m'endormir au milieu d'une lecture. J'ai observé maintes fois qu'au moment du passage de la veille au sommeil, le lecteur fait chez moi place au conférencier et que je me figure exposer le contenu du livre devant un auditoire plus ou moins nombreux. Bientôt j'y entrelace mes propres idées, et enfin, des non-sens. Voilà un phénomène qui est l'inverse de l'altruisation.

Du reste, quel rôle le lecteur joue-t-il au juste quand il lit ? Entend-il que l'auteur lui parle ou bien fait-il lui-même la lecture pour autrui ? Ce petit problème assez curieux, j'ai essayé souvent de le tirer au clair sans y réussir.

Dans tout le cours de ce sixième chapitre, M. Radestock nous signale ainsi un à un, les caractères particuliers qui distinguent les rêves des idées objectives. Il parle, par exemple, de la notion de causalité dans le rêve, de l'immoralité du rêve, et, à ce propos, il examine jusqu'à quel point on peut être déclaré responsable de ce que l'on fait pendant son sommeil. Il fait remarquer combien habituellement, excepté chez les enfants, les songes sont fugitifs et laissent peu de prise au souvenir.

Après cela, il traite en deux pages de l'*illusion* dont les rêves nous font le jouet.

A cet égard, en effet, les rêves se distinguent des autres produits de l'imagination dont chacun constate sans peine l'inanité. Or, d'après moi, c'est un autre point capital, essentiel, fondamental de toute théorie du rêve, et l'auteur passe outre avec trop de légèreté. Ce n'est pas que, comme toujours, il ne dise d'excellentes choses, mais il ne dissipe pas tous mes doutes. Je lui laisse la parole.

A côté de la faculté de *compréhension*, la conscience en a une autre : la faculté non moins importante de la *distinction*. L'homme sépare ses représentations les unes des autres ; dans l'ensemble de ses activités psychiques, il distingue les groupes durables et les impressions particulières et variables ; il classe et ordonne ses idées d'après certains points de vue dans des cercles définis où il ne range que les semblables et d'où il écarte les dissemblables. Il sait aussi faire la différence entre les images de souvenir plus faibles et les sensations présentes qui sont plus fortes ; et, parmi ces dernières, entre

celles qui lui sont fournies par son propre organisme et celles qui lui viennent du dehors. Par là, il apprend à opposer son propre corps aux choses extérieures qui viennent l'affecter, et son propre moi, en tant que somme des impressions corporelles et des activités psychiques, à d'autres êtres auxquels il accorde une réalité indépendante dans le genre de la sienne. Cela fait qu'il sait, dans l'état de veille et de santé, qu'un souvenir est autre chose qu'une intuition, et que, *dans la plupart des cas*, il peut discerner un produit de son imagination d'avec une chose existante, bien qu'il ne puisse pas toujours juger avec clarté de ce qui, dans toute représentation, est proprement objectif et de ce qui est proprement subjectif.

Mais, dans le rêve ou dans le délire, il en est autrement. Ici, continue l'auteur, l'exaltation de l'activité nerveuse centrale (n'est-ce pas vraiment dommage de voir *des mots* prendre la place d'une explication véritable?) prête aux produits de la fantaisie une vivacité qui n'est d'ordinaire le propre que des impressions immédiates et qui annule l'activité de l'âme. Nous tenons pour vrai tout ce que notre imagination nous offre, le passé redevient présent, nous prenons nos espérances et nos désirs pour des faits, des monstres absolument impossibles pour des réalités. Parfois la même chose nous arrive quand, sans que nous dormions, nous nous laissons aller à être les dupes volontaires des mensonges de notre imagination. Mais ces cas sont rares « parce que les ressouvenances n'ont pas tout à fait la force des impressions immédiates et que nous

possédons la faculté de nous orienter par le monde réel ». Dans le sommeil, au contraire, nous ne recevons du dehors que des impressions affaiblies ; car, pour peu qu'elles s'accentuent, elles amèneraient le réveil ; elles sont incapables d'inviter la conscience à réagir ; et le rêveur, sans nouvelles du monde qu'il habite, s'en construit un autre de ses propres idées. D'où le dicton d'Héraclite rappelé plus haut, que, dans le sommeil, chacun a son monde à soi, tandis que, dans la veille, le même monde est commun à tous. Vers le matin seulement, à l'approche du réveil, nous redevenons sensibles aux choses extérieures, les activités supérieures de l'esprit se remettent en branle, et l'illusion s'évanouit.

J'ai reproduit ce passage presque tout au long. Comme on le voit, c'est fort bien dit ; quelques-uns penseront même qu'il n'y a rien à y ajouter ; et, pour ma part, la phrase que j'ai mise entre guillemets me paraît contenir le principe de la solution. Et pourtant j'insiste. Je suis ici devant ma table couverte de papiers et j'écris ces lignes que le lecteur a sous les yeux. Je ne pense pas être le sujet d'un rêve ; mais, comme le dit Descartes[1], j'ai parfois rêvé semblable chose, tout en me disant en plein rêve que je ne rêvais pas. Tout récemment je fais un rêve extrêmement compliqué, assez bien enchaîné, et très intéressant. Puis je m'avise tout d'un coup qu'il mérite d'être noté, et, toujours rêvant, je le consigne soigneusement sur une feuille de papier brouillard. Ne rêvé-je pas encore en ce moment que je l'écris sur papier ordinaire ?

On me dira que je puis m'orienter par le monde extérieur, ce qui est vrai; le soleil brille, une brise rafraîchissante se joue dans le feuillage qui s'étale devant ma fenêtre; au loin j'entends le roulement des voitures et la trompette d'un enfant qui m'écorche les oreilles — mais tout cela ne fait-il pas partie de mon rêve? M. Radestock ne dit-il pas lui-même, et j'ai souligné les mots, que, *dans la plupart des cas*, on peut reconnaître les imaginations d'avec les images réelles? Il y a donc des cas où on ne le peut pas. Ne suis-je pas dans un de ces cas? et si cela se présente, ne fût-ce qu'une fois, d'où puis-je m'assurer que cela ne se présente pas toujours? Dans une note, qui aurait dû figurer dans le texte, M. Radestock parle d'un étudiant polonais qu'il a connu dans une société scientifique. Cet étudiant a été somnambule, et aujourd'hui il lui arrive souvent en songe d'avoir la conscience que tout ce qu'il rêve n'est pas vrai, et néanmoins les images fausses ne s'en vont pas. J'ai connu des fous qui en étaient là. Comment cela est-il possible? qu'est-ce donc que la conscience de la réalité?

Je le répète, on peut, dans une certaine mesure, penser que M. Radestock a dit tout ce qu'il fallait dire, mais, sur ce point spécial, j'aurais désiré une analyse plus détaillée, plus vigoureuse et plus profonde.

Ce même défaut de profondeur, je le remarque encore dans le chapitre neuvième. Je ne dis rien des chapitres septième et huitième, où il s'agit principalement du somnambulisme et de la diversité des rêves, parce que cela m'entraînerait trop loin. Dans

ce neuvième chapitre, l'auteur compare la folie et le rêve. « La folie est un rêve d'éveillé », a dit Kant. L'auteur ne fait guère que commenter cette définition; il se livre à son goût pour les descriptions où, généralement, il réussit bien ; malheureusement il emploie beaucoup d'images, de métaphores et de comparaisons, qui ont bien leurs charmes, mais qui manquent de solidité. La comparaison doit éclaircir et confirmer l'explication, elle ne doit pas venir à sa place. Or, de comparaisons en descriptions, et de descriptions en comparaisons, M. Radestock est parvenu, tant il me fait voir de ressemblances et d'analogies, à embrouiller et si bien emmêler les choses que je ne sais plus où est la différence entre l'homme endormi qui rêve et le fou. Et pourtant personne ne s'y trompe : le fou n'est ni un dormeur ni un somnambule.

Le même défaut de précision se constate dans le dernier chapitre, qui traite de la rêverie et de la rêvasserie.

La conclusion de son œuvre, l'auteur la formule comme suit : « C'est par des dégradations nombreuses, mais continues et indivisibles, que la conscience éveillée passe à la conscience du sommeil et du rêve, et entre la santé et la maladie de l'âme on ne trouve en aucune façon une limite tranchée, mais il existe un grand domaine intermédiaire de troubles et de désordres. Personne ne pourrait dire exactement où la raison finit et où la déraison commence ».

Fort bien ; mais tout mon être se révolte à cette conclusion qui confond toutes choses, et qui, en dernière analyse, supprime la raison et la chasse

de l'univers. De ce qu'il y a des intermédiaires entre deux états opposés, il ne s'en suit pas que l'un soit l'autre. Entre la courbe et la ligne droite il y a toutes les transitions possibles, mais il n'y a qu'une ligne droite; entre 0 et 1, il y a toutes les valeurs imaginables, mais aucune d'elles n'est le zéro ni l'unité.

CHAPITRE III.

L'ouvrage de M. Stricker.

Le savoir *potentiel* et le savoir *actif* ou *actuel*. — La faculté de projection ou d'extériorisation : l'image illusoire est toujours exclusivement personnelle. — Différences entre le rêve et l'hallucination; l'illusion se produit quand l'excitation cérébrale qui donne naissance à l'image, se propage jusqu'aux nerfs périphériques. — De l'origine de l'idée de mouvement. — De la vérité de nos jugements : « Tout jugement *a posteriori* touchant le monde externe, qui est tenu pour vrai à la façon d'un jugement *a priori*, doit être considéré comme une aberration. » Pas de criterium à l'égard des jugements portant sur l'expérience interne. — Origine des idées déraisonnables : la rupture des rapports entre les idées dominantes et une partie du savoir potentiel. — Les rêves sont dus à l'excitabilité du cerveau pendant le sommeil, les excitations du dehors s'entrelaçant dans les souvenirs; ils font illusion parce que l'excitation interne se propage jusqu'aux nerfs périphériques, et que les excitations externes ne rappellent que les idées appropriées aux rêves. — De même la folie provient de l'absence de lien entre les idées fixes et les perceptions. — Critique : l'illusion peut se produire quand les organes périphériques sont détruits. — Critique du caractère d'apriorité des jugements des fous : la certitude subjective accompagne nécessairement nos affirmations, nos négations et nos doutes. — La certitude scientifique est compatible avec le doute.

Jusqu'à présent, que je sache, M. Stricker n'a mis au jour aucun ouvrage de psychologie — et même les chapitres qui terminent ses *Leçons de pathologie* paraîtront à certains hommes du métier un pur hors-d'œuvre. Mais on ne peut que se féliciter de ce qu'en cette circonstance, le savant professeur a encouru le reproche de manquer à la règle de l'unité de sujet. Rarement il m'a été donné de

lire des pages plus vives, plus nettes, plus originales sur des sujets en partie rebattus. M. Stricker est juif, comme Spinoza, comme Traube. Si je mentionne ce fait, c'est parce qu'il n'écrit pas comme la plupart des allemands. Son style est rapide et précis; sa phrase, courte et incisive; sa pensée, claire et saisissante; sa pénétration, subtile et ingénieuse. Dans mon résumé, je suivrai l'ordre même des leçons du maître.

Distinguons entre le savoir *potentiel* et le savoir *vif (actuel)* [1]. A n'importe quel moment de mon existence, je ne puis penser qu'à une très faible partie de ce que je sais. Ce à quoi je pense, c'est le savoir actuel; le reste appartient au savoir potentiel. Le savoir actuel est présent à la *conscience*, ce dernier mot étant pris dans son sens étroit et restreint. Quel est le siège de la conscience? c'est là une question insoluble et, en partie, oiseuse. Il suffit que ce soit chose admise sans conteste que les fonctions de l'âme dépendent de celles du cerveau. Maintenant est-ce la cellule seule qui fonctionne psychiquement? et les nerfs qui relient les cellules ganglionnaires n'agissent-ils que physiquement, c'est-à-dire comme simples appareils de transmission? c'est là un point controversé. Pourtant quand un sourd-muet tire la sonnette, et qu'un aveugle, son compagnon, l'entend, ni le premier, ni le second ne pourra dire qu'*on a sonné* dans le sens qu'un homme ordinaire attribue à cette phrase.

[1] *Das lebendige Wissen*. C'est ainsi qu'on dit *la force vive*, pour la force qui travaille.

Cette comparaison ne fait-elle pas ressortir au vif, l'impossibilité d'admettre l'isolement des centres psychiques?

J'attribue aux autres hommes une conscience semblable à la mienne. Ce n'est pas là un jugement *inconscient.* Cette croyance s'explique tout simplement par une association d'idées. Quand je vois un meuble en forme d'armoire, je soupçonne qu'il contient un vide, bien que je n'aie jamais consciemment formulé le jugement que toute armoire est creuse.

Nos idées nous viennent primitivement de l'expérience, et secondairement de la mémoire. Pourquoi rapportons-nous à l'extérieur la cause de nos impressions? Par un effet de l'habitude. Il ne peut être ici question de faculté innée : si, pendant de longues années, un homme avait toujours porté une casquette, et que, s'en étant débarrassé, il la sentît encore sur la tête, parlerait-on de faculté innée?

Les organes des sens ne sont, comme l'a déjà démontré J. Müller, que les avant-postes du cerveau. Le moi, quoique représenté le plus clairement dans la tête, n'est cependant pas borné à l'enveloppe du cerveau, il va aussi loin que les nerfs sensitifs. C'est là une assertion prouvée par ce fait que les malades acquièrent des connaissances anatomiques. Imaginons un bassin rempli d'eau d'où partent horizontalement des tubes terminés par des têtes de pipe dans lesquelles l'eau du bassin arrive. Si l'on jette de petits cailloux dans les têtes de pipe, l'onde se propagera jusque dans le bassin, mais s'y montrera notablement affaiblie. Nous verrons l'agitation

à la surface du bassin et de la tête de pipe, mais non dans le tuyau de communication. Telle est l'idée que l'on peut se faire du cerveau, des organes de sens et de leurs rapports.

Nous sommes portés à considérer une perception comme directe, réelle et objective, lorsque la conscience de ce qui se passe aux terminaisons périphériques des nerfs se met à l'avant-plan. Cette faculté de projection a été acquise peu à peu ; mais, une fois acquise, nous projetons au dehors, grâce à elle, la cause de toute excitation des extrémités nerveuses périphériques, et nous attachons à la *prépondérance* de leurs phénomènes l'idée que nous sommes sous l'action d'une cause agissant en dehors de nous et que nous percevons une chose extérieure. Mais nous nous trompons souvent. Les songes nous en fournissent tous les jours la preuve. Où donc est le criterium de la légitimité de ce jugement d'extériorité ? c'est ce que nous verrons plus loin. En attendant remarquons qu'une image illusoire est de sa nature exclusivement personnelle, tandis qu'une image objective peut être commune à plusieurs. Il y a là un premier criterium tout pratique.

Les images *normales* de souvenir ne sont rien de plus que la reproduction des impressions sensibles. Les autres — par exemple, l'image d'une Vénus de Milo à cheval — sont « fantastiques », elles contiennent plus que ce qui a été réellement perçu. Telles sont les figures des rêves.

Ces idées-là s'associent que l'on a en même temps. De ces associations, les unes sont séparables, les autres ne le sont pas. Je puis séparer l'image d'une

salle de spectacle de celle de ses spectateurs, mais je ne puis en distraire l'idée de lieu ou d'étendue.

Parlons maintenant des illusions des sens. Il y a une différence entre les hallucinations — par exemple, celles que l'on a au moment où l'on s'endort — et les rêves. Dans les rêves, il y a d'abord un changement de scène, je suis dans un lieu fictif, je n'ai nulle connaissance de ce qui m'entoure et, si j'en reçois quelque impression, je la fais servir à ma fiction et la tisse dans le rêve. Ensuite, il n'y a pas qu'illusion dans le rêve. Si je rêve de brigands et que je sois saisi de crainte, ma crainte est réelle et logique, et parfois elle survit au réveil. Enfin, dans les rêves, les idées ont une manière de s'enchaîner autre que dans la veille. Dans l'hallucination, au contraire, mon attention baisse dès le début : je ne puis pas facilement fixer le moment de l'entrée en scène des images trompeuses ; néanmoins je reste orienté ; et, quand elle a cessé, je sais que j'ai vu ces images, mais aussi que je les ai vues du lieu où je suis. En outre, on ne s'y observe pas soi-même, on ne prend aucune part au jeu des acteurs, on n'éprouve ni joie, ni crainte, ni colère ; on reste dans une absolue indifférence. Enfin l'on ne pense pas, l'on ne cherche pas à joindre ses idées, on est comme une machine voyante.

Les images fictives sont des réminiscences ; mais le souvenir ne suffit pas à expliquer l'illusion, car on ne croit à la réalité que si les extrémités des nerfs sont intéressées. C'est ainsi que si je regarde le soleil, je le verrai encore quelques instants après que j'aurai fermé les yeux ; et je le verrai *en dehors*

de moi tant que cette image subsiste; mais dès qu'elle se sera effacée, si je me souviens et de l'image réelle et de l'image consécutive, elles ne sont plus ni l'une ni l'autre à l'extérieur. Dix ou vingt ans après avoir perdu la vue, on rêve encore de formes et de couleurs; mais, peu à peu, les idées relatives à l'ouïe et au toucher l'emportent, jusqu'à ce que, à la longue, les rêves de la vue cessent de se produire. Donc, sans les nerfs périphériques et sans leurs fonctions, l'illusion n'est pas possible.

Suivant l'hypothèse de Lazarus et de Hagen, quand des images naissent dans le cerveau, les nerfs périphériques, s'ils sont dans un état approprié, participent à l'excitation. C'est à cette participation que se rattache le rêve. Même dans les souvenirs normaux, on peut toujours constater un peu d'illusion, parce que l'excitation interne se propage jusqu'aux nerfs périphériques. Ici, M. Stricker reprend sa comparaison du bassin et des pipes. Il n'y a souvenir que si les ondes prennent naissance dans le bassin. Si les tuyaux en sont ébranlés, le souvenir devient plastique; mais, si la tête de pipe reçoit une onde, l'illusion se produit; c'est comme si un caillou y avait été jeté.

Un mot de l'idée du mouvement. Nous ignorons comment le muscle nous donne de ses nouvelles; mais l'existence d'un sens musculaire n'est pas douteuse. La question de savoir comment naît en nous la représentation du mouvement est difficile et n'a pas encore reçu de solution satisfaisante. Il se peut qu'elle résulte simplement des indications que nous

recevons par les nerfs sensibles de la peau, des ligaments, des articulations et des os, et en outre par la vue et l'audition du mouvement. Quoi qu'il en soit, voici comment la volonté peut s'expliquer. L'impression sur l'organe produit par réflexion une contraction musculaire. L'impression et le mouvement viennent se peindre chacun en un point déterminé du cerveau. Figurons-nous maintenant que le point où l'impression est peinte soit excité par une cause étrangère qui vient ainsi y provoquer un souvenir, et que cette excitation se fasse sentir jusqu'au point où s'est peint le mouvement dont l'image est ainsi reproduite : nous pourrons dire que le mouvement est *voulu*, et le mouvement se propageant de ce point au muscle par la même route que l'image du mouvement avait suivie en sens inverse pour s'imprimer dans le cerveau, sera dit *volontaire*. Il ne faut pas, en effet, perdre de vue que l'on ne peut vouloir que ce que l'on a déjà éprouvé. A ce propos, je relève ce paradoxe subtil, mais profond, digne d'être médité par tous ceux qui s'attachent à sonder le problème de la liberté : c'est que, si les actions *logiques* nous apparaissent comme *nécessitées*, à plus forte raison les actions *illogiques* doivent être jugées telles, car il va de soi-même que, comme chacun préfère agir logiquement quand il le peut, c'est malgré lui qu'il agit illogiquement.

Comment tout ceci se rattache-t-il à la théorie des jugements concernant les choses extérieures ?

Parmi nos perceptions internes les plus importantes, il faut ranger celles des rapports des représentations entre elles. Quand je dis : *les chevaux*

courent, j'énonce un rapport qui est non seulement pensé et exprimé, mais pensé et exprimé comme conforme à la réalité extérieure. On a fait une différence entre les qualités premières et les qualités secondes de la matière ; et des unes, telles que l'étendue, la figure, le mouvement, le repos, l'impénétrabilité et le nombre, on a dit qu'elles sont objectives ; des autres, telles que la couleur, l'odeur, le goût, etc., qu'elles sont subjectives. Berkeley nie le fondement de cette distinction. Cependant, dit M. Stricker, je puis admettre sans aucune peine que ce qui correspond en dehors de moi à une sensation de couleur, n'est pas de la couleur ; mais je ne puis penser que ce ne soit pas le mouvement et la résistance qui, en dehors de moi, correspondent aux idées que j'ai du mouvement et de la résistance ; ces idées sont impliquées dans celle de matière, tandis que les idées de couleur, d'odeur, etc., lui sont simplement appliquées.

C'est le processus musculaire qui nous conduit aux idées de mouvement et de résistance et à celles qui en dérivent (volume, masse, vitesse, temps, lieu, etc.), et, à cet égard, elles sont quelque chose de subjectif; mais nous ne concevons pas qu'à ce subjectif ne réponde pas une réalité analogue. Appelons relations de la matière (*Verhältniss der Materie*) les indications venues de l'extérieur autres que les qualités sensibles. Nous percevons de l'extérieur qualité et relation, et elles sont indissolublement liées dans chaque représentation de la matière. Nous ne pouvons nous figurer une masse sans couleur, ni un mouvement sans un mobile sensible. C'est con-

formément aux relations que les expériences s'ordonnent dans mon cerveau, et c'est conformément à cet ordre que je mets les idées de l'extérieur en rapport les unes avec les autres et que je juge de l'extérieur. Je suis donc en droit d'affirmer que mes jugements sur les relations des choses sont les images réelles de ces relations.

Cela étant, en quel cas peut-on soutenir qu'un jugement est faux, et que l'esprit qui le porte est dérangé? Où est le criterium de l'aberration? Locke ne connaît que des jugements d'expérience. Kant a distingué les jugements *a priori* et les jugements *a posteriori*. Les uns, je ne puis les penser autrement et je les conçois comme nécessaires; je n'énonce les autres que sur la foi de raisons puisées dans l'expérience. L'erreur ne peut concerner que ceux-ci. L'homme sain raisonne les motifs de son affirmation, le fou l'exprime comme un jugement *a priori* : c'est ainsi parce que c'est ainsi. D'où savez-vous, demandait-on à un aliéné, que votre hôte a l'intention de vous empoisonner? — Je n'en sais rien, mais c'est ainsi : telle était sa réponse. Ces erreurs de jugement n'ont donc leur source dans aucune illusion quelconque des sens, et les motifs en sont tout intérieurs. On peut en conséquence formuler la définition suivante : Tout jugement *a posteriori* touchant le monde externe, qui est tenu pour vrai à la façon d'un jugement *a priori*, doit être considéré comme une aberration. Les mots « à la façon d'un jugement *a priori* » signifient « sans tenir compte des éléments du dehors et même en se mettant en contradiction avec eux ». Quant aux jugements *a*

posteriori portant sur les choses de l'expérience interne — je suis malade, je suis heureux, je suis savant — le criterium nous échappe, à moins qu'ils ne soient accompagnés de jugements extravagants concernant l'extérieur — par exemple : on m'a empoisonné, je suis riche, on m'admire.

De quelle manière les idées déraisonnables prennent-elles naissance ? Une condition essentielle c'est que ces idées soient dominantes ou fixes. Cependant toutes les idées fixes ne sont pas nécessairement maladives : telles sont, par exemple, celles qu'inspire une perte de fortune, la considération d'un danger éloigné. Ce qui fait la différence entre celles-ci et celles-là, c'est le fait de savoir si elles découlent oui ou non d'une cause réelle, et si la confrontation contradictoire avec la réalité parvient oui ou non à les détruire. Quand une certaine série d'idées se reproduit fréquemment sans cause extérieure appréciable, nous devons admettre qu'il existe dans le cerveau une portion déterminée de tissu nerveux qui fonctionne sous l'action d'excitations intérieures et qui possède une haute excitabilité. Et, du moment que l'idée fixe est jugée vraie, il y a folie, pourvu, bien entendu, que le jugement porte sur les relations extérieures ou implique des jugements de cette nature. Celui qui ne peut s'empêcher de pressentir un malheur n'est pas nécessairement fou.

Comment s'expliquer la possibilité d'une foi erronée en des relations extérieures qui n'existent pas ? Par la rupture des rapports qui rattachent les idées dominantes et une partie du savoir potentiel.

Quelques considérations sur le sommeil et les rêves sont de nature à motiver cette opinion.

Tout organe aspire au repos après l'action. Certains repos du cerveau se nomment sommeil. Quand nous voulons dormir, nous écartons les excitations extérieures ; mais d'ordinaire la fatigue amène le sommeil tout naturellement, en rendant les excitations inefficaces. Pourtant ce qui est vrai du système musculaire ne l'est pas du système nerveux que l'excès de travail, surtout vers l'âge de quarante ans, surexcite et ne déprime pas, soit que l'afflux du sang persiste, soit que l'excitabilité aille en grandissant. Ceux qui ont le système nerveux en mouvement ne parviennent pas à s'endormir, si ce n'est grâce à l'administration de deux ou trois grammes de chloral, substance qui ralentit et paralyse l'action des nerfs. Il vaudrait mieux sans doute avoir recours à la fatigue musculaire qui prédispose naturellement au sommeil. Le sommeil dure habituellement jusqu'au retour de l'excitabilité du cerveau, et, tant qu'il dure, l'on ne reçoit pas d'impression de la part de l'extérieur ; il n'y a pas de savoir vif, de connaissance actuelle, et le savoir potentiel lui-même n'envoie pas de souvenir. Peu à peu, l'excitabilité reparaît, et avec elle, au début, le rêve. Des souvenirs surgissent, et les excitations du dehors, plus ou moins perçues, s'y entrelacent ; et c'est ainsi que se forme le rêve.

On a vu précédemment que, si les objets de nos rêves sont perçus comme réels, cela vient de ce que le mouvement interne se propage jusqu'aux extrémités périphériques des nerfs sensibles. Mais pourquoi suis-je trompé ? Pourquoi suis-je victime de

l'illusion du rêve ? Quand j'entends la voix d'un ami, elle éveille dans mon âme une foule d'idées associées, parties intégrantes du savoir potentiel qui font que je me représente cet ami. Mais, si vers la matinée, cet ami vient me parler quand je suis plongé dans un rêve, sa voix ne rappelle pas ces idées, mais d'autres, la plupart du temps mieux appropriées aux rêves que je fais. Et de la sorte elles ne donnent lieu ni à rectification ni à contradiction.

Quelque chose de semblable se passe dans la folie. Les fous ne savent pas relier leurs idées fixes avec leurs perceptions; ils peuvent être logiques dans leur folie, mais ils ne peuvent la motiver. Elle provient de ce que des fonctions isolées se mettent en évidence pendant que d'autres fonctions s'arrêtent. Certaines parties du cerveau fonctionnent trop souvent; par là, une idée devient dominante, et ainsi croît la tendance à la tenir pour vraie. D'autres parties fonctionnent trop peu, ce qui est cause que cette tendance n'est pas réprimée et que l'erreur n'est pas corrigée.

Résumons d'un mot cette longue analyse. Le rêve, ainsi que les visions de la folie, fait illusion, parce qu'il intéresse la périphérie, et il trompe, parce que les attaches du sujet avec l'extérieur sont momentanément rompues, attaches qui ont leur expression dans le savoir potentiel.

Nous avons trouvé une conclusion semblable, mais moins nettement exprimée, dans le travail de M. Radestock.

Je ne puis discuter ici tous les points de doctrine qui ont été touchés par M. Stricker. J'en

reprendrai seulement deux qui touchent le plus étroitement à mon sujet.

D'après lui, pour que l'illusion ait lieu, il faut que les organes périphériques soient mis en mouvement sous l'action du système central. D'abord, c'est là une pure hypothèse; de plus, prise à la lettre, je la crois contraire aux faits. J'ai connu une personne de plus de quatre-vingts ans, qui vers l'âge de trente ans avait perdu l'ouïe. Depuis une dizaine d'années, elle était absolument sourde : les bruits les plus forts, elle ne les percevait plus. On ne pouvait communiquer avec elle que par écrit. Or, dans ses rêves — je le lui ai demandé expressément — elle entendait toujours sans peine les personnes avec qui elle conversait, et jamais elle ne rêvait qu'on dût lui écrire pour se faire comprendre d'elle.

Autre exemple. L'illustre physicien Plateau était, comme on sait, devenu aveugle. Je l'ai prié — c'était trente-six ans après son malheur — de vouloir bien me faire connaître la nature de ses sensations visuelles pendant la veille et pendant le sommeil. Voici ce qu'il m'a répondu :

« 1° Généralement je rêve que je vois; quelquefois aussi je rêve que je n'y vois pas ; d'autres fois je rêve que mes yeux se guérissent et que je recommence à voir. Quand je rêve que je n'y vois pas, je marche ordinairement dans une rue que je connais ; mais, après quelque temps, je ne me retrouve plus, et alors ordinairement quelqu'un vient me prendre par le bras, quelqu'un que je connais ou que je ne connais pas, et me conduit.

» 2° Quand je rêve que je vois, c'est souvent de

paysages de montagnes ; je ne rêve qu'excessivement rarement d'expériences ou d'instruments ; les objets que je vois ont leur couleur naturelle.

» 3° A l'état de veille, je vois presque toujours en imagination le lieu où je me trouve et les personnes présentes.

» 4° Quand je vois, en rêve, des personnes inconnues, soit mes enfants, je ne vois que très vaguement leurs physionomies. »

A cet égard, M. Plateau fait comme tout le monde. Est-on en correspondance avec des étrangers qu'on ne connaît que par leurs lettres ou leurs ouvrages, on leur attribue, la plupart du temps sans raison, un physique déterminé, et, si l'on rêve d'eux, ils ont nécessairement un corps et un visage. La privation d'organes périphériques intacts n'entrave donc pas l'exercice de l'imagination.

Ces deux faits, qui, sans doute, ne sont pas isolés, vu que je ne les ai pas choisis, mais rencontrés, prouvent que le sens du mot périphérie aurait besoin d'être précisé. Il faudrait ne pas s'arrêter à la signification littérale, et concevoir la périphérie comme moins superficielle et plus profonde.

Le second point, le voici. Les jugements des fous, en tant que fous, ont, dit M. Stricker, la forme de jugements *a priori*. C'est là une définition piquante qui a certainement des côtés justes. Mais ne peut-on rien y reprendre ? Nos anthipathies et nos sympathies, par exemple, ne sont pas non plus raisonnées. Célimène,

De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent,

s'est emparée du cœur d'Alceste, à qui pourtant l'amour ne ferme pas les yeux aux défauts de la jeune veuve. Il est

> Le premier à les voir, comme à les condamner,

mais il la trouve quand même adorable.

Dans les *Femmes savantes*, la raisonnable Henriette dit à Trissotin, avec une ironie marquée :

> Un cœur, vous le savez, à deux ne saurait être ;
> Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.
> Je sais qu'il a bien moins de mérite que vous.
> . . . .
> Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire ;
> Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,
> C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

On peut donc, sans avoir l'esprit dérangé, énoncer à tort comme un axiome qu'une telle personne est méchante ou bonne, fausse ou sincère, dure ou sensible. Or, est-ce nécessairement un indice d'aliénation mentale que de croire qu'elle est animée de mauvaises intentions à votre égard, qu'elle cherche, par exemple, à vous empoisonner ?

Allons plus loin. Que sont les intuitions du génie, sinon des anticipations *a priori* ? Et, poursuivant jusqu'au bout, est-ce uniquement sur la raison que repose toute foi, toute conviction intime et absolue ? La croyance, le doute sont des jugements qui peuvent être plus ou moins motivés ; mais on est certain de sa croyance et de son doute. Cette certitude générale et supérieure est forcément *a priori* ; est-elle le fruit de la folie ? On énonce devant moi une idée nouvelle : avant tout examen, je l'adopte ou je la

repousse. Fais-je en cela acte de fou ? Celui qui se méfie sans motif — comme c'est souvent le cas — est-il fou ?

J'ai connu un pauvre mélancolique qui ne délirait que sur un point : la vue du cuivre le jetait dans des terreurs inexprimables. Il raisonnait son aversion. Le cuivre se couvre de vert-de-gris ; ce vert-de-gris s'attache aux mains, et l'on peut ainsi, sans le vouloir, s'empoisonner soi-même, ou, ce qui est pis, empoisonner les autres. Voilà un jugement raisonné ; en est-il moins le signe d'un dérangement d'esprit ? Mais, d'un autre côté, voici des jeunes filles qui s'évanouissent à la vue d'une souris, d'une chenille, d'un inoffensif lézard ; elles ne sauraient justifier leurs répugnances : qui s'aviserait de prétendre qu'il faut les enfermer dans des maisons de santé ? Si l'on colloquait tous ceux qui croient sans motif « que leur hôte veut les empoisonner », je ne sais combien il resterait de sages pour les garder ?

Concluons. La certitude subjective, la foi, comme je me suis exprimé ailleurs [1], accompagne nécessairement nos jugements, nos affirmations, nos négations, nos doutes. Cette certitude est inhérente à l'esprit humain. Quand, dans un rêve ou dans un

[1] Voir ma *Logique scientifique*, notamment la préface. Voir aussi ma *Logique algorithmique*, première partie, principalement le § VI, *Les postulats de la pensée.* On lira avec intérêt un article de M. V. Egger publié dans les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux* (1879, n° 2), *sur le principe psychologique de la certitude scientifique.*

accès de folie, je juge que 2 et 2 font 5, cette proposition est alors à mes yeux aussi indubitable que l'est cette autre, 2 et 2 font 4, pour ceux qui sont dans leur bon sens. En voici la preuve.

Une nuit, je rêvais d'un café allemand où j'avais pris un verre de bière. Il s'agissait de payer 37 centimes $^1/_2$. — Ce nombre n'est bizarre qu'en apparence : c'est la valeur en monnaie française de 30 pfennigs ou des trois dixièmes d'un marc (1 franc 25 centimes). Du moins c'est ainsi que je me l'explique. — Je m'approche du comptoir et j'y dépose d'abord une pièce de 20 centimes, puis une de 10. La dame devant qui je mets cet argent n'y trouve pas son compte et m'en fait l'observation. Je m'en étonne. « Madame, lui dis-je, est-ce que donc 20 et la moitié de 20 ne font pas 37 $^1/_2$? » La dame n'eut pas l'air de comprendre. J'eus beau m'évertuer ; mes raisonnements n'entraient pas dans son esprit. Les garçons s'approchent et me donnent raison ; la dame s'obstine dans son erreur ; les bourgeois s'en mêlent et lui donnent tort. — Enfin, ahurie et stupéfaite, elle cesse d'insister, et je sors enfin, fort de mon droit, la conscience tranquille, mais émerveillé de plus en plus de cette singulière aberration d'esprit chez une négociante qui ne voit pas que 20 et la moitié de 20 font exactement 37 $^1/_2$ [1].

[1] Si l'on s'en rapporte à ce que je dis plus haut sur l'altruisation du moi, la stupéfaction de la dame, en m'entendant énoncer cette absurdité, est le signe qu'il me restait encore une lueur de bon sens. D'autre part, lorsque, à mon réveil, j'ai cherché à retrouver ce qui

La certitude scientifique est d'une autre nature : elle n'est jamais absolue. Elle est compatible avec le doute spéculatif. C'est ainsi que je puis très bien émettre le doute, parfaitement légitime au point de vue scientifique, si, dans l'instant présent, je ne rêve pas ou ne suis pas fou. Car, rappelons-le, chacun se rêve éveillé, et tout fou se croit raisonnable.

Le problème psychologique de la nature des rêves tient donc à la théorie de la certitude aussi bien qu'à la théorie de la mémoire conservatrice et de la mémoire reproductrice. Nous allons l'envisager sous chacun de ces aspects. Tel est l'objet des pages qui vont suivre.

avait pu me conduire à faire une addition aussi saugrenue, je remarquai immédiatement que je devais avoir eu le sentiment vague d'un mode de formation du nombre 37 $^1/_2$ qui est égal, en effet, à 20 plus la moitié de 20 ou 10, plus la moitié de 10 ou 5, plus la moitié de 5 ou 2 $^1/_2$.



RAPPORTS DU SOMMEIL ET DES RÊVES

AVEC LA

THÉORIE DE LA CERTITUDE



CHAPITRE PREMIER.

Fondement de la croyance en général et spécialement de la croyance en une réalité extérieure.

Toute croyance est le résultat d'une habitude. — Distinction objective de la perception et de la conception : la perception suppose la présence de l'objet senti, elle est toujours actuelle ; la conception suppose l'absence de l'objet conçu, elle peut être actuelle ou potentielle. — La conception actuelle d'un objet ne peut exister en même temps que la perception de cet objet. — Le fondement de toute croyance est le sentiment de l'existence d'une réalité extérieure agissant sur notre sensibilité ; ce sentiment est le fait de l'habitude.

Toute croyance est le résultat d'une habitude. C'est en vertu d'une habitude que nous attribuons une existence corporelle à l'image réflétée par le miroir ; c'est en vertu d'une habitude que l'halluciné croit à la réalité de ses visions.

Il y a quelque chose en dehors de moi, il y a quelque chose qui n'est pas moi — voilà le premier jugement *conscient* porté par l'être sensible. Et du jour où il a formé ce jugement, date sa première perception : il se distingue des choses qui l'entourent et apprend à les connaître.

Par une expérience ultérieure, il constate que le moi qui sent, le moi interne est uni à une enveloppe externe qu'il perçoit à la façon de quelque chose d'étranger et d'indépendant. Telle est l'origine de l'opposition que la conscience établit entre l'âme et le corps. Pour tout sujet sensible, son propre corps est un objet de perception.

Je n'ai pas besoin pour le moment de m'appesantir davantage sur ces notions préliminaires, l'ayant fait avec des développements assez étendus dans un autre traité [1], et devant y revenir plus tard.

Toute perception est susceptible de passer en tout ou en partie à l'état de conception.

Il y a longtemps que les psychologistes ont différencié la perception et la conception. Cependant on peut, même aujourd'hui, en marquer mieux encore les traits différentiels.

La perception, c'est l'image d'un objet extérieur comme tel qui se forme dans notre esprit sous l'action directe et présente de cet objet. La perception est toujours déterminée. Ainsi j'ai la perception visuelle d'un cheval, ou la perception tactile d'une épingle, lorsque le cheval agissant présentement sur ma vue, ou l'épingle sur mon toucher, fait naître en moi l'idée de ce cheval, ou de cette épingle, en tant que cause extérieure et actuelle de ma sensation.

Autre est l'image d'une chose jadis perçue et évoquée dans mon esprit en l'absence de cette chose,

[1] *La psychologie comme science naturelle.* Paris et Bruxelles.

où du moins en dehors de son action immédiate. Telle est l'idée que j'ai d'un cheval, ou d'une épingle, que je ne vois pas, ou que je ne sens pas, dans le moment où j'ai cette idée. L'image ainsi reproduite est un souvenir.

A côté de ces images dont l'objet n'est plus présent, se rangent naturellement et nécessairement les fictions, qui ne correspondent pas à un objet réel et qui sont le produit de la combinaison libre ou spontanée de perceptions passées à l'état de souvenirs. Telle est l'idée que je me fais d'un centaure, d'une chimère, d'un arbre à figure humaine. Sur le même rang que ces fictions, qu'on peut appeler fantastiques, il faut placer celles qu'on pourrait qualifier de scientifiques, historiques, artistiques, etc. C'est ainsi que l'on est arrivé à se représenter la faune et la flore des époques primitives, que l'on se fait une idée de pays qu'on n'a jamais visités ; que l'on prête une figure à Homère, à Moïse, à Confucius, à Alexandre, à César; et que les Grecs ont fixé dans des marbres immortels les traits de tous leurs dieux et de tous leurs héros.

Les souvenirs et les fictions sont des conceptions. Nos conceptions, il est vrai, ne se bornent pas à des images matérielles. L'homme, grâce au langage dont il est doué, pousse à un très haut degré la faculté d'abstraction et arrive à concevoir des choses qui ne sont pas susceptibles d'une représentation matérielle, telles que la vertu, la bonté, le devoir, la force. Comme nous aurons rarement besoin, dans tout ce qui va suivre, d'user de cette extension légitime du sens du mot conception, il nous servira

presque uniquement à désigner les images qui ont été ou sont conçues comme ayant été le fruit d'une perception directe. Je n'ai jamais eu ni pu avoir la perception directe de César ni d'un centaure ; cependant, grâce à mes lectures et aux représentations artistiques, ils me font l'effet d'avoir été ou de pouvoir être l'objet d'une perception.

Les perceptions sont toujours actuelles. Les conceptions peuvent être actuelles ou potentielles. La conception est actuelle quand elle est visible à l'esprit, qu'elle est l'objet de l'attention, qu'elle fait partie de l'état de conscience. Elle est potentielle, au contraire, quand elle n'est pas présentement l'objet d'une vision interne.

Il ne faut pas confondre la potentialité avec la puissance telle que l'entend Aristote. Pour celui-ci, cette conception-là serait en puissance qui n'aurait pas encore été formée, mais qui pourrait l'être ; tandis qu'une conception potentielle a existé au moins une fois sous forme de perception. Je n'ai pas continuellement présents à l'esprit tout mon savoir, tous mes souvenirs, toutes mes idées. Une partie seulement, une infiniment faible partie de ce savoir peut, chaque fois, dans un instant donné, être l'objet d'un acte de conscience; le reste demeure enfoui dans l'obscurité de l'inconscience et constitue ce que M. Stricker appelle le savoir potentiel. Selon les nécessités ou les besoins du moment, les éléments du savoir potentiel émergent au jour, rejetant dans l'ombre ceux qui, un instant auparavant, étaient en pleine lumière. Tel est le jeu perpétuel de la vie de l'esprit.

Pour abréger, quand je parlerai des conceptions, sans autre désignation spéciale, j'entendrai parler des conceptions en acte.

La conception, réelle ou fictive, a, d'une manière générale et en vertu de sa définition, son origine dans une perception antérieure. Je ne puis concevoir ni de cheval ni de centaure, si je n'ai pas encore vu de cheval. Mais, du moment que j'ai eu la perception d'un cheval, j'en conserverai d'une manière indélébile — mille faits le prouvent — la conception potentielle, bien qu'il puisse se faire que jamais l'occasion ne se rencontre de faire passer cette conception de la puissance à l'acte. Ceci toutefois pour le moment nous importe peu.

Mais voici une remarque de la plus haute importance : c'est que la conception actuelle d'un objet n'est pas possible aussi longtemps que cet objet agit sur notre sensibilité. En un mot, la perception et la conception d'un même objet ne peuvent exister simultanément dans la conscience : la perception éteint complètement la conception. La réalité est absorbante et jalouse : toute idéalité disparaît devant elle, à la façon des étoiles devant le soleil.

L'expérience est facile à faire. Essayez de vous représenter vivement un tableau qui vous est familier. La chose vous sera aisée si vous fermez les yeux, et l'image pourra même acquérir un éclat capable de vous faire presque illusion. Un peintre peut tracer un portrait de mémoire. Si vous tenez les yeux grands ouverts, déjà l'effort à faire est plus pénible ; vous devez, pour ainsi dire, par la puissance de votre volonté, annuler leur pouvoir visuel,

les frapper de cécité à l'égard des choses qui pourraient attirer leur attention. Si vous fixez vos regards sur un objet déterminé, une gravure par exemple, il vous sera presque impossible de voir votre tableau en idée. Mais, à coup sûr, vous n'y parviendrez en aucune façon si vous avez ce tableau même devant vous et si vous le regardez.

Autre exemple. Chacun sait plus ou moins bien chanter mentalement un air connu. Le bruit met une certaine entrave à l'exercice de cette faculté ; mais un air différent, qui se fait entendre dans le voisinage, la contrarie bien davantage, et cela à mesure que, par le mouvement et le rythme, il se rapproche de celui qu'on a choisi. Enfin, s'il y a identité entre les deux chants, les tentatives que l'on fait pour entendre les notes intérieures sont complètement vaines.

La foi en l'existence de l'objet perçu s'impose à nous. Descartes a dit : Je pense, donc je suis ; il aurait pu ajouter avec autant de raison : Je perçois, donc il y a un objet perçu. Répétons-le, avoir la conscience de soi, c'est, à parler plus exactement, avoir la conscience du non-soi comme tel. Sans doute, la foi en nos propres sensations est logiquement la première et sert de type absolu à toute espèce de croyance ; mais la foi en l'existence d'une réalité extérieure — quelle qu'elle soit — lui est égale en intensité. Aussi sûrement que je sais que j'existe, je sais que je ne suis pas tout ce qui existe. Quand ce sentiment de la réalité s'affaiblit, celui du moi s'obscurcit en même temps. C'est ce qui a lieu dans le rêve, dans l'ivresse, dans la démence. En ce

cas, une certitude raisonnée devient malaisée, sinon impossible.

Le fondement de toute croyance, c'est donc le sentiment de l'existence d'une réalité extérieure agissant sur notre sensibilité; et ce sentiment est le fruit d'une habitude que l'individu tient de ses ancêtres et qu'il n'a cessé de fortifier par sa propre expérience.

CHAPITRE II.

Caractère non illusoire des rêveries et caractère illusoire des rêves.

La distinction subjective de la perception et de la conception repose sur le contraste : l'une est éminemment plus vive que l'autre. — Les rêveries sont les conceptions des êtres éveillés ; les rêves sont les conceptions des êtres en tant qu'endormis, c'est-à-dire, en tant que privés de la faculté perceptive. — Les habitudes ne s'endorment pas. — Cause du caractère illusoire des rêves. — Revue des auteurs : Aristote, Hobbes, Maury, Maine de Biran, Garnier.

Quant à ses caractères psychologiques essentiels, la conception ne diffère donc pas de la perception. La distinction entre l'une et l'autre repose sur une circonstance extrinsèque, la présence ou l'absence de l'objet en tant que senti. Ai-je besoin de dire, pour qu'on ne s'y méprenne pas, que ce mot objet ne doit pas être pris à la lettre, et que, pour l'être sensible, une image réfléchie est un objet au même titre qu'une image réelle? Or, je ne saisis l'objet que par l'intermédiaire de ma sensibilité; comment donc puis-je reconnaître qu'une conception n'est pas une perception? Ou encore, d'où puis-je m'assurer qu'une perception n'est pas une

conception, et qu'il y a un objet actuel auquel elle correspond? N'y a-t-il pas là une impossibilité matérielle?

Un des personnages du *Nabab* de M. A. DAUDET, me fournit une excellente entrée en matière pour répondre à cette question.

« M. Joyeuse.... était un homme de féconde, d'étonnante imagination. Les idées évoluaient chez lui avec la rapidité de pailles vides autour d'un crible. Au bureau, *les chiffres le fixaient encore* par leur maniement positif; mais, dehors, son esprit prenait la revanche de ce métier inexorable. L'activité de la marche, l'habitude d'une route dont il connaissait les moindres incidents, donnaient *toute liberté* à ses facultés imaginatives. Il inventait alors des aventures extraordinaires, de quoi défrayer vingt romans-feuilletons.

« Si, par exemple, M. Joyeuse, en remontant le faubourg Saint-Honoré sur le trottoir de droite — il prenait toujours celui-là — apercevait une lourde charrette de blanchisseuse qui s'en allait au grand trot, conduite par une femme de campagne dont l'enfant se penchait un peu, juché sur un paquet de linge:

« L'enfant! criait le bonhomme effrayé, prenez garde à l'enfant!

« Sa voix se perdait dans le bruit des roues et son avertissement dans le secret de la providence. La charrette passait. Il la suivait de l'œil un moment, puis se remettait en route; mais le drame commencé dans son esprit continuait à s'y dérouler, avec mille péripéties... L'enfant était tombé... Les roues

allaient lui passer dessus... M. Joyeuse s'élançait, sauvait le petit être tout près de la mort; seulement le timon l'atteignait lui-même en pleine poitrine et il tombait baigné dans son sang. Alors il se voyait porté chez le pharmacien au milieu de la foule amassée. On le mettait sur une civière, pour le monter chez lui, puis tout à coup il entendait le cri déchirant de ses filles, de ses bien-aimées, en l'apercevant dans cet état. Et ce cri désespéré l'atteignait si bien au cœur, il le percevait si distinctement, si profondément: « Papa, mon cher papa... »[1] qu'il le poussait lui-même dans la rue, au grand étonnement des passants, d'une voix rauque qui le réveillait de son cauchemar inventif. »

L'auteur, un peu plus loin, ajoute ces paroles judicieuses: « La race est plus nombreuse qu'on ne croit de ces *dormeurs éveillés* chez qui une destinée trop restreinte comprime des forces inemployées, des facultés héroïques. Le rêve est la soupape où tout cela s'évapore avec des bouillonnements terribles, une vapeur de fournaise et des images flottantes aussitôt dissipées. De ces *visions*, les uns sortent radieux, les autres affaissés, décontenancés, se retrouvant au terre à terre de tous les jours[2]. »

Qui de nous n'a été, à ses heures, ce dormeur éveillé si bien décrit par l'illustre romancier? Quelle

[1] Voilà encore un exemple frappant d'*altruisation* : le cri que M. Joyeuse pousse, il le fait sortir de la poitrine de ses filles.

[2] Le *Nabab*, Ve chap. La famille Joyeuse.

est la littérature qui ne s'est emparée de ce type que l'on retrouve au théâtre et jusque dans les fables ? N'est-ce pas de l'Inde que nous vient, par une suite de transformations successives, cette délicieuse Perrette qui, dans un transport de joie, renverse le pot au lait où elle entrevoyait toute une fortune ?

Tout le monde connaît par cœur les commentaires ingénieux du poète :

> Quel esprit ne bat la campagne ?
> Qui ne fait châteaux en Espagne ?
> . . . .
> Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
> Je m'écarte, je vais détrôner le sophi ;
> On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
> Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
> Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ;
> Je suis Gros-Jean comme devant.

Il faut donc un *accident* pour faire rentrer le rêveur en lui-même ; ici, c'est le saut malencontreux de la laitière, là le cri poussé par M. Joyeuse. Mais comment cet accident agit-il ? Évidemment par contraste. Je ne cherche pas pour le moment à expliquer le fait, je le constate. Entre l'impression que M. Joyeuse reçut des discours qu'il n'entendait que dans son imagination et celle que lui causèrent les paroles prononcées effectivement par lui-même, la différence était si marquée qu'il ne put s'empêcher de les rapporter à deux causes opposées, et il conclut que, d'un côté, la cause était fictive, et de l'autre réelle. De même, la gentille Perrette, qui prenait tant d'intérêt aux gambades de la vache et de son veau, dut bien quitter d'un œil marri tout ces biens

imaginaires, lorsque brutalement l'inexorable réalité offrit à ses regards son lait répandu. L'illusion n'était plus possible.

Or que manque-t-il aux rêveries pour être taxées de rêves ? Bien peu : il suffit que le rêveur soit endormi et par là soustrait aux actions de l'extérieur. Si M. Joyeuse, au lieu de se rendre à son bureau, avait commencé son roman dans son fauteuil en faisant sa sieste et qu'il se fût insensiblement laissé aller au sommeil, le phénomène psychologique n'eût pas été différent.

Le rêve est donc caractérisé par une circonstance toute physiologique ; c'est qu'il se produit chez l'être endormi. De cette manière, nous reprenons pour notre compte la définition d'Aristote : « L'image produite par le mouvement des impressions sensibles quand on dort en tant qu'on dort, voilà le songe [1]. »

Commentons cette définition ; voyons pourquoi Aristote, après avoir dit « quand on dort », ajoute les mots « en tant qu'on dort ».

« Le rêve, dit-il, n'est pas toute image qui nous apparaît pendant le sommeil; car il nous arrive parfois de sentir d'une certaine façon des bruits, et de la lumière, et de la saveur, et un contact — faiblement, il est vrai, et comme de loin. Ainsi, par exemple, on entreverra en dormant une faible lueur que l'on prendra dans son sommeil pour celle d'une lampe, et, à son réveil, on reconnaîtra que c'était réellement la lumière d'une lampe ; et de même pour

[1] *Des songes*, chap. III, à la fin.

le chant des coqs et les aboiements des chiens, que l'on reconnaîtra effectivement à son réveil. Parfois on répondra aux demandes. Cela provient de ce que, de même que la veille, le sommeil sera partiel. »

C'est là une remarque d'une profonde justesse. Combien de fois ne m'arrive-t-il pas, vers l'heure du réveil, d'être plongé dans un rêve flatteur, quoique parfaitement bizarre et tout à fait invraisemblable, et d'entendre en même temps au-dessus de ma tête les pas et le caquetage des enfants qui font leur toilette, et au-dessous de moi les allées et venues des domestiques qui nettoient la salle à manger et dressent la table pour le premier repas ? Je dors par rapport à mon rêve ; je suis éveillé pour ces bruits divers qui annoncent le retour de la vie. — Des phénomènes du même genre s'observent à l'heure où l'on se dispose à s'endormir.

Et puis, en thèse générale, dans l'un et l'autre de ces deux états de transition, n'y a-t-il pas un empiètement graduel soit de la veille sur le sommeil, soit du sommeil sur la veille ? Il y a donc des instants où l'on ne veille et ne dort que partiellement. Le domestique que vous avez chargé de frapper à votre porte pour vous faire lever, s'adresse à la partie de l'âme qui déjà entend et perçoit les bruits extérieurs. Car, sans cela, comment parviendrait-il à vous réveiller et comment pourriez-vous lui répondre ? Or, cette perception du bruit n'est certainement pas un rêve, bien qu'elle ait lieu pendant le sommeil.

Concluons donc, et réservons la dénomination de rêves aux images et aux conceptions qui s'offrent à notre esprit pendant que nous dormons et en tant

que nous dormons. Telle est une première note distinctive du rêve.

On voit sans peine que ce procédé de définition s'applique parfaitement aux hallucinations d'un insensé, aux idées délirantes d'un malade atteint de la fièvre, aux extases voluptueuses d'un fumeur d'opium, aux insanités d'un homme ivre. Le rêve, l'hallucination, le délire, l'extase, l'ivresse sont ce qu'ils sont et caractérisés comme tels en raison de l'état physiologique du sujet chez qui ils se produisent. Sans doute, dans le langage ordinaire, on dit *les rêves d'un fou*; mais, scientifiquement parlant, de même que la folie et le sommeil sont deux états physiologiques différents, de même il faut distinguer les images fantastiques qui se montrent à l'homme sain d'esprit pendant son sommeil et les conceptions chimériques d'un insensé, d'un fiévreux, d'un homme ivre éveillé.

Cependant, il est nécessaire de donner à la restriction d'Aristote toute sa portée.

Rappelons-nous ce que dit M. Stricker. Je rêve de brigands, et j'ai peur; les brigands n'existent pas, mais ma peur existe. Est-ce que cette peur est propre à mon âme en tant qu'elle est endormie? Une mère voit en songe son unique enfant rouler dans un précipice, et son cœur se déchire. L'angoisse qu'elle éprouve n'est-elle pas une réalité? Le motif est imaginaire, je le veux bien; mais la nature du sentiment en est-elle modifiée? La douleur ou le plaisir que nous ressentons à l'annonce d'une fausse nouvelle, en est-elle moins de la douleur ou du plaisir?

Autre cas : je songe que je suis au café avec des amis que j'y ai invités ; je me dispose à payer l'écot pour tous ; je fais mentalement l'addition. Cette opération est-elle un acte de mon esprit en tant que sous l'empire du sommeil ? Quand, éveillé, je pense que 2 et 2 font 4, ce jugement change-t-il de caractère quand je l'énonce en rêve ?

Généralisons. En rêve, je raisonne et je parle ; mes raisonnements sont bons, et mon langage est correct. Cette suite dans les idées, cette application des règles grammaticales sont-elles le fait de l'homme endormi ? ou bien auraient-elles leur source dans une partie de l'âme qui ne dort jamais ? On a vu plus haut que M. Spitta attribuait au *Gemüth* la propriété de ne jamais dormir. On peut, me paraît-il, élargir encore le domaine des activités qui se dérobent à l'engourdissement du sommeil. En un mot, les *habitudes* ne s'endorment pas. Ce qui dort, c'est ce qui a momentanément cessé ou presque cessé d'être en relation avec l'extérieur. Il faut donc avoir soin de distinguer ce qui est proprement le rêve de ce qui résulte de l'impulsion du rêve.

Un seul exemple pour achever d'éclaircir ce point. Aux vacances dernières, j'avais promis à mes enfants de faire avec eux une excursion de toute une journée. On prit la veille toutes les dispositions pour le lendemain. On devait partir par le premier train, s'arrêter à une certaine station, puis continuer la route à pied. Il fallait pour cela se lever de bonne heure. Vers cinq heures du matin, la servante vient m'annoncer qu'il pleut et que la pluie semble vouloir persévérer. La promenade était forcément

remise. Je me rendors, et je rêve beau temps. Le projet d'excursion me revient en tête : j'avais eu tort de ne pas partir, malgré les menaces du ciel : nous serions maintenant à la station où nous devions descendre, et nous aurions devant nous une belle journée; il ne faudrait jamais dans notre pays oublier combien le temps peut varier d'un instant à l'autre; maintes fois il m'était arrivé de me mettre en route par la pluie et de voir, une heure après mon départ, briller le soleil. Bref, je me livrais à toutes les réflexions qu'éveillé je n'aurais pas manqué de faire, si effectivement le temps s'était remis au beau. Était-ce l'homme endormi qui les faisait ? Je ne le pense pas : c'était l'homme de tous les jours.

Dans le rêve — en cela il diffère de la rêverie — l'illusion est complète. La raison en est simple. Le dormeur éveillé, pour me servir de l'heureuse expression de M. Daudet, se complaît dans les écarts de son imagination, il s'y abandonne avec conscience, et souvent même il les dirige; mais il sait qu'il est sous l'empire d'un mensonge plus ou moins volontaire. Cette conscience explicite provient uniquement de cette circonstance qu'il n'est pas séparé du monde qui l'entoure. M. Joyeuse voit les maisons, coudoie les passants, saisit des mots, des cris, des bruits de toute espèce; et ces impressions, bien qu'affaiblies par la distraction du sujet, contrastent cependant encore par leur vigueur avec les impressions molles et sans relief fournies, dans sa fable, par l'officine imaginaire du pharmacien, par la foule qui s'amasse, et par les réflexions qu'il met dans la bouche du peuple. La confusion n'est pas possible.

Décidément, la maison, l'attroupement, les voix, tout cela est bien une création de son imagination inventive.

Dans le rêve, ce point de comparaison manque; nos sens épuisés ne nous envoient plus que des sensations vagues et émoussées; nos organes les plus actifs, l'œil surtout, ne fonctionnent plus; alors les images surnageant à la surface de notre cerveau nous font un monde imaginaire auquel nous accordons un caractère de réalité, en vertu de l'habitude invétérée de toujours voir autour de nous un monde différent de nous et opposé à nous-mêmes.

Il est donc naturel que, dans le rêve, je réobjective mes propres idées qui ont été objectives à l'origine, puisque la vie réelle elle-même n'est qu'une suite d'objectivations. Car, ne l'oublions pas, nous ne voyons pas effectivement les choses; nous ne sentons que les impressions qu'elles nous envoient; et nous concluons qu'elles existent comme cause de ces impressions. Le rêve ne crée donc pas d'illusion. L'illusion provient uniquement de ce que nous ne ressentons plus qu'avec une énergie considérablement amoindrie les impressions que nous recevons des choses du dehors. A côté de la scène fictive, mettez une scène réelle avec son éclat et ses couleurs, la fiction s'évanouit. Si l'on a pu croire que « nos souvenirs se dessinent avec plus de vivacité pendant nos songes que dans l'état de veille » [1], c'est qu'on a confondu la vivacité relative et la vivacité absolue.

[1] *Alf. Maury*, ouvrage cité, chap. V, p. 98.

C'est là ce que l'on peut observer tous les jours et ce que j'ai observé vingt fois chez moi-même. Je viens de dîner; je me sens peu disposé à me remettre de suite au travail; je m'étends dans un fauteuil devant le foyer qui flambe, et je prends en main un roman. Les enfants jouent, rient, crient et tempêtent dans le corridor. Tout en lisant, je devine et suis les scènes qui se passent à côté de moi. Peu à peu, je me laisse aller à la somnolence; les mots et les bruits deviennent de plus en plus indistincts; je continue en un demi-rêve mon roman; puis, le plus souvent, je finis par y jouer un rôle. Le sommeil m'a envahi. Mais cet état dure peu de temps. Au bout de cinq ou de dix minutes, les cris et les rires arrivent de nouveau à mon oreille; les personnages fictifs s'effacent lentement; je fais quelquefois des efforts pour les faire revivre et les fixer; mais les images des marmots se superposent à eux, d'abord transparentes, de manière que je perçois à la fois les uns et les autres; puis elles deviennent de plus en plus solides, leurs contours se dessinent, les ombres et les lumières s'accusent; la fiction disparaît pour faire place à l'impérieuse et jalouse réalité; je suis éveillé.

Ainsi donc, en thèse générale, nos conceptions sont reconnues commes telles, quand nous sommes éveillés, grâce à la vivacité prépondérante des perceptions sur lesquelles elles se projettent; mais, dans nos rêves, elles font illusion, par cette raison même qu'alors nos perceptions sont obtuses et sans éclat. Pendant la veille, elles font l'effet d'une tache sur un fond lumineux; pendant le sommeil, elles

s'illuminent, parce que le fond devient obscur. Aussi, presque jamais les tableaux que nous présentent les rêves n'ont de cadre.

Cette explication si simple se trouve déjà chez Aristote [1]. Les rêves, dit-il, sont des débris de sensations, car toute sensation laisse dans l'âme une empreinte durable. Dans le jour, les mouvements intérieurs passent inaperçus, à cause des impressions que nous recevons et de l'activité de la pensée: c'est ainsi que disparaît un petit feu devant un feu immense, et que les maux et les plaisirs légers s'évanouissent devant les maux et les plaisirs plus grands. Mais pendant la nuit, nos sens étant inactifs, parce qu'ils sont impuissants, laissent revenir au centre de la sensibilité ces mouvements, insensibles durant la veille, et qui alors deviennent parfaitement apparents.

Dans les temps modernes, c'est Hobbes qui a le plus nettement exposé cette théorie [2]. De même, dit-il, que le mouvement produit dans l'eau tranquille, par la chute d'une pierre, ne s'arrête pas quand la pierre est au fond, de même l'effet produit par un objet, sur le cerveau, subsiste encore après que l'objet a cessé d'agir, et, bien que le sentiment ne soit plus, la conception reste. Quand on est éveillé, cette conception est confuse, parce que quelque objet présent est toujours là qui remue et sollicite les yeux ou les oreilles; mais dans le sommeil, les images, résidus des sensations, apparaissent fortes et claires,

[1] *Des rêves*, chap. III.
[2] *De la nature humaine*, chap. III

parce qu'il n'y a pas de sensation actuelle ; en effet, le sommeil est la privation de l'acte de la sensation [1], et ainsi les rêves sont les imaginations de ceux qui dorment.

Cette idée, au fond élémentaire, s'est sans doute présentée à l'esprit de tous ceux qui se sont occupés des rêves ; nous l'avons rencontrée dans l'ouvrage de M. Radestock. Mais, à part les deux auteurs que je viens de citer, je n'en sache pas qui s'y soient arrêtés et en aient fait le pivot de leurs théories.

Je lis, par exemple, chez M. Alfred Maury [2] : « Ainsi, pour que notre esprit saisisse la différence des idées et des sensations externes, il faut qu'il puisse comparer les deux ordres de sensations et mettre la réalité en regard de ce qui n'est qu'une conception. Si donc.... les sens de l'extatique se trouvaient dans le même état que ceux de l'homme éveillé, les impressions extérieures le rappelleraient tout de suite au sentiment du réel, et il ne pourrait prendre des visions pour des faits ; or, c'est ce qui n'a pas lieu. »

Voilà, exprimé mieux que je ne pourrais le faire, tout le fond de la théorie du rêve. Mais M. Maury n'y a songé qu'à propos de l'extase.

Maine de Biran dit à peu près la même chose : « Dans l'état ordinaire, la persuasion momentanée

[1] « On reconnait que l'homme dort quand il ne sent pas », dit Aristote dans son opuscule sur *le Sommeil et la Veille*, chap. 1.

[2] *Du Sommeil et des Rêves*, 3e édit., chap. X, De l'extase, p. 242.

qu'entraînent les fantômes de l'imagination, se trouve continuellement détruite par les impressions plus vives des objets réels qui les effacent [1], comme la lumière du jour efface celle d'une lampe. »

Le fond de la pensée est irréprochable. Malheureusement cet auteur, dont la logique, ordinairement rigoureuse, était viciée par l'esprit de système, attribue à la volonté la disparition de ces vaines images. Si, dans le sommeil, elles s'imposent à nous, c'est que, d'après lui, nous y sommes complètement passifs; le sommeil, en effet, se caractériserait uniquement par l'absence de la volonté.

C'est donc le défaut comparatif d'éclat et de relief qui distingue la conception de la perception, et l'on peut dire, d'une manière générale, que la conception dans le rêve a encore moins d'éclat *absolu* que dans la veille.

C'est l'affaiblissement graduel des impressions qui fait que le passé lointain nous apparaît comme un long rêve; et parfois les traces des événements écoulés deviennent si ténues qu'on se demande si, réellement, ils ont eu lieu, ou si l'on n'en a pas été témoin en songe.

En cela, je m'écarte de l'opinion généralement reçue. Écoutons Garnier [2] : « Ce que nous avons dit de la rêverie va nous aider à nous rendre compte du rêve. Les conceptions du rêve ont encore

[1] *Nouvelles considérations sur le sommeil*, 2e partie, édit. Cousin, tome II, p. 251.

[2] *Traité des facultés de l'âme*, Hachette, 1865, liv. VI, § 10; tome I, p. 456, 455 et 465.

plus de relief et de netteté que celles de la rêverie, parce que la perception est encore plus absente du sommeil que des préoccupations les plus profondes de l'état de veille. En même temps que le sommeil nous gagne, nos perceptions nous quittent peu à peu.... Le règne de la conception commence : ses objets paraissent des réalités : aucune perception ne vient par son contraste faire reconnaître la conception pour ce qu'elle est. Mais, lorsque les organes se dégagent naturellement des liens du sommeil, ou qu'une forte impression nous en délivre tout à coup, la perception se fait et le rêve s'évanouit. C'est donc encore par le contraste de la perception et de la conception qu'on les distingue l'un de l'autre. »

Voilà qui serait à peu près admissible, à condition toutefois qu'on n'accordât pas à la conception, soit qu'elle ait lieu pendant la veille, soit dans la rêverie, ou même en rêve, la même intensité de couleur qu'à la perception.

Mais, plus haut, l'auteur nous apprend que « la différence entre la perception et la conception ne tient pas à la vivacité de l'une et de l'autre ; elle n'est pas une différence de degré, mais une différence de nature », et, d'après lui, les conceptions des rêves sont tellement nettes que, parlant de la folie, il dit : « Tout le temps que dure la folie, la conception prend la même vigueur et pour ainsi dire la même saillie que dans les rêves. »

Ces derniers mots contiennent une erreur évidente que je ne crois plus nécessaire de corriger.

CHAPITRE III.

Reconnaissance, au réveil, du caractère mensonger des rêves. Absence d'un criterium absolu de certitude objective.

Opinion de Descartes : le signe distinctif du sommeil et de la veille est l'impossibilité de joindre les songes comme se joignent les événements de la vie éveillée. — Critique de ce signe : un rêve logique en est-il moins un rêve ? — Le criterium distinctif du rêve est ordinairement le réveil. — Il n'y a pas de criterium *absolu* de certitude objective.

Tout le monde sait que Descartes s'est posé à peu près le même problème, et l'on sait aussi quelle solution il en a donnée : « Mais peut-être qu'encore que les sens, dit-il, nous trompent quelquefois touchant des choses fort peu sensibles et fort éloignées, il s'en rencontre néanmoins beaucoup d'autres desquelles on ne peut pas raisonnablement douter, quoique nous les connaissions par leur moyen : par exemple, que je suis ici, assis auprès du feu, vêtu d'une robe de chambre, ayant ce papier entre les mains, et autres choses de cette nature.... Toutefois j'ai ici à considérer que je suis homme, et par conséquent que j'ai coutume de dormir et de me représenter en mes songes les mêmes choses, et quelquefois de moins vraisemblables.... Combien de fois m'est-il arrivé de songer la nuit que j'étais en ce lieu, que j'étais habillé, que j'étais auprès du feu, quoique je fusse tout nu dans mon lit ! Il me semble bien à présent que ce n'est point avec des yeux endormis que je regarde ce papier ;

que cette tête que je branle n'est point assoupie; que c'est avec dessein et de propos délibéré que j'étends cette main et que je la sens : ce qui arrive dans le sommeil ne semble point si clair ni si distinct que tout ceci. Mais, en y pensant soigneusement, je me ressouviens d'avoir souvent été trompé en dormant par de semblables illusions, et, en m'arrêtant sur cette pensée, je vois si manifestement qu'il n'y a point d'indices certains par où l'on puisse distinguer nettement la veille d'avec le sommeil, que j'en suis tout étonné ; et mon étonnement est tel, qu'il est presque capable de me persuader que je dors [1]. »

Descartes s'efforce ensuite de dissiper le doute par où il croit devoir débuter, et il résout comme suit la difficulté qu'il vient de se poser : « Certes, cette considération me sert beaucoup non seulement pour reconnaître toutes les erreurs auxquelles ma nature est sujette, mais aussi pour les éviter ou pour les corriger plus facilement : car, sachant que tous mes sens me signifient plus ordinairement le vrai que le faux touchant les choses qui regardent les commodités ou incommodités du corps, et pouvant presque toujours me servir de plusieurs d'entre eux pour examiner une même chose, et, outre cela, pouvant user de ma mémoire pour lier et joindre les connaissances présentes aux passées, et de mon entendement qui a déjà découvert toutes les causes de mes erreurs, je ne dois plus craindre désormais qu'il se rencontre de la fausseté dans les

[1] *Méditation première* (vers le commencement).

choses qui me sont le plus ordinairement représentées par mes sens. Et je dois rejeter tous les doutes de ces jours passés, comme hyperboliques et ridicules, particulièrement cette incertitude si générale touchant le sommeil, que je ne pouvais distinguer de la veille : car à présent j'y rencontre une très notable différence, *en ce que notre mémoire ne peut jamais lier et joindre nos songes les uns avec les autres et avec toute la suite de notre vie, ainsi qu'elle a coutume de joindre les choses qui nous arrivent étant éveillés*. Et en effet, si quelqu'un, lorsque je veille, m'apparaissait tout soudain et disparaissait de même, comme font les images que je vois en dormant, en sorte que je ne pusse remarquer ni d'où il viendrait ni où il irait, ce ne serait pas sans raison que je l'estimerais un spectre ou un fantôme formé dans mon cerveau et semblable à ceux qui s'y forment quand je dors, plutôt qu'un vrai homme. Mais lorsque j'aperçois des choses dont je connais distinctement et le lieu d'où elles viennent, et celui où elles sont, et le temps auquel elles m'apparaissent, et que, sans aucune interruption, je puis lier le sentiment que j'en ai avec la suite du reste de ma vie, je suis entièrement assuré que je les aperçois en veillant et non point dans le sommeil. Et je ne dois en aucune façon douter de la vérité de ces choses-là, si, après avoir appelé tous mes sens, ma *mémoire* et mon *entendement* pour les examiner, il ne m'est rien apporté par aucun d'eux qui ait de la répugnance avec ce qui m'est rapporté par les autres. Car de ce que

Dieu n'est pas trompeur il suit nécessairement que je ne suis point, en cela, trompé [1]. »

Voilà bien le contrôle des sens et de l'intelligence tel que l'ont défini M. Grote et tous les auteurs. Je lis dans Albert Lemoine: « L'incohérence des images est pour nous le seul signe distinctif des rêves [2]. » Et plus loin : « La foi que nous donnons à la réalité objective des images du sommeil tient en grande partie à ce que nous ne pouvons volontairement ni involontairement faire usage de nos sens pour *corriger* les rapports des uns par ceux des autres [3]. »

Je ne connais vraiment qu'un sens qui s'avise de corriger les autres : c'est le toucher, qui nous permet de nous assurer, par exemple, que les images réflétées par le miroir n'ont pas de corps [4]. Mais, dans l'état de veille, qui jamais s'avise de toucher les personnes, les arbres et les maisons pour s'assurer que ce sont des corps réels, ou de croire à l'existence matérielle d'une image optique? Et, d'un autre côté, en quoi le témoignage même du toucher garde-t-il l'halluciné d'être trompé par les fantômes qu'il voit ou qu'il entend? De plus, enfin, le contrôle, qui me permet en effet, quand j'ai des doutes, d'en vérifier le sujet, ne peut s'exercer sur le rêve qui est une chose passée. Or, suis-je disposé à ranger parmi les rêves toutes mes perceptions d'au-

[1] *Méditation sixième* (fin.)

[2] *Du sommeil*, Paris, J.-B. Baillière, 1855, p. 108.

[3] *Ibid.*, p. 112.

[4] J'ai cherché à expliquer cette propriété du sens du toucher dans mon article sur l'*espace visuel* (*Revue philosophique*, août 1877).

trefois, que j'ai tenues néanmoins pour vraies sans les soumettre à aucun genre de vérification ?

Nous avons vu que l'état de veille est caractérisé par la vivacité des impressions reçues. Mais ce n'est pas tout. Ces impressions sont enchaînées logiquement. Comme le dit Descartes, on sait d'où elles viennent, ce qui les a précédées, ce qui les a suivies. Et qu'est-ce qui leur vaut cette qualité ? Le monde extérieur, où les événements se succèdent conformément à la loi de causalité. L'habitant de Liège ne peut se trouver à Paris qu'à la condition de s'y être transporté. C'est l'ordre des choses. Ah ! si nous vivions dans les régions des *Mille et une Nuits*, ou dans les jardins enchantés d'Armide, nous jugerions des aventures ordinaires de la vie d'après d'autres règles, cela est clair. Si seulement, comme l'illustre Chevalier de la Manche, vous avez une foi robuste dans le pouvoir des enchanteurs, ou, sans aller si loin, si, imbu des superstitions du peuple, vous croyez à l'influence des sorciers, que de choses impossibles vous regarderiez comme d'incontestables réalités ! Mais la nature, d'un côté ; de l'autre, le milieu social auquel vous appartenez, ont donné à votre esprit une éducation et des tendances spéciales, et vous vous refusez à regarder comme réel ce qui est incompatible avec votre expérience Cette expérience — ai-je besoin de le dire ? — n'est jamais achevée. Chacun partage plus ou moins les préjugés de son temps. Tacite ne révoquait en doute ni les augures ni les oracles. Vous pouvez donc, en vous fiant uniquement à elle, verser dans des erreurs. Mais c'est encore en vertu de l'expérience que l'on se sait faillible.

Tout ce qui est en contradiction absolue avec les lois que j'ai reconnu régir le monde, est forcément taxé par moi d'imaginaire. Mon rêve me fait-il revivre un ami mort, je n'hésiterai pas à qualifier ma vision comme il convient. Il en sera de même si la scène dont je suis témoin offre des contradictions intimes, si, par exemple, un mort s'y meut et y parle. Sous ce rapport, Descartes et Albert Lemoine ont raison et je souscris à leurs paroles. Mais qu'arrivera-t-il s'il n'en est pas ainsi? Or, parfois, le rêve est parfaitement vraisemblable et enchaîné dans toutes ses parties.

Un jour, une de mes petites filles, alors âgée de huit ans et demi, demanda en ma présence à sa mère un jouet se trouvant, à l'en croire, dans le grenier de la maison de sa grand'mère chez qui nous étions. D'après la description qu'elle en faisait, ce devait être une grande grenouille ouvrant une large bouche. On lui répondit qu'on ne connaissait pas ce jouet, que jamais on ne l'avait vu, qu'il n'existait pas. La petite se mit alors à le décrire d'une manière détaillée, définit très exactement la place où il était *rangé*; sa grand'mère le lui avait montré et lui avait promis de le lui donner, si ses parents le voulaient bien. Nous eûmes toute la peine du monde à la convaincre que tout cela n'était qu'un rêve. C'est qu'aussi ce rêve était si bien enchaîné et se rattachait par tant de liens aux choses usuelles !

Moins l'intelligence de l'enfant est développée, moins il est choqué des invraisemblances. J'avais de quatre à cinq ans ; je venais de perdre mon frère aîné, plus âgé que moi de six ans. Ce frère avait de

beaux soldats et d'autres jouets dont il avait le plus grand souci, et qu'il avait la précaution de mettre hors de ma portée. Je n'ai nulle souvenance de sa maladie ni de sa mort. Je me rappelle seulement qu'un jour je demandai à ma mère où était Henri, et elle me répondit qu'il était à la campagne. Je convoitais ces beaux joujoux qu'on avait pieusement déposés dans une armoire. Et, une nuit, je rêvai que dans cette armoire étaient des marionnettes, des arlequins (je les vois encore) doués de la parole! A mon réveil, je les demandai avec prière, avec instance. Ma mère eut beau tâcher de me faire comprendre l'absurdité de cette imagination; pour moi, ce n'était pas un rêve, et je restai dans la persuasion que le motif de son refus était de perpétuer les traditions de mon frère, et que l'usage de ces merveilles me resterait à jamais interdit.

L'illusion naît donc de la vivacité et de la logique *relative* des impressions. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que, pour que l'illusion subsiste après le réveil, il faut d'autres conditions encore. Si ma petite avait vu le joujou dans un appartement de fantaisie et non dans ce grenier qu'elle connaissait par le menu; si elle avait parlé, non à sa grand'mère, mais à un inconnu, ou si elle ne l'avait pas vue avec sa figure et ses habits ordinaires, elle eût facilement reconnu qu'elle était la dupe d'un rêve. Il faut donc, à tout le moins, pour que l'erreur soit permanente, que les plus petits détails du rêve soient conformes à la réalité et à la vraisemblance; il faut en outre qu'ils se projettent sur le fond de notre vie de tous les jours. Or, comme nous l'avons vu, la scène du

rêve se dessine sur un fond vague et uniforme; elle est isolée. Tels sont les tableaux des écoles primitives peints sur or, ou ces groupes dansants qui ornent les murs des maisons de Pompéi, et dont on ne sait s'ils sont en l'air ou sur le sol.

Quand je me promène dans les rues de la ville que j'habite, je suis soumis à des impressions qui sont en partie toujours les mêmes. Si j'y rencontre une personne de connaissance et que je lui adresse la parole, cette rencontre et cette conversation se relient à ces impressions si familières et en reçoivent ainsi un cachet d'authenticité. Cette aventure est, pour ainsi dire, inscrite sur le plan idéal de la ville. Sans doute cette authenticité dépend encore d'autres choses, et le lecteur complétera parfaitement de lui-même ce que cet exposé a d'incomplet. Il faut, notamment, que je voie venir cet ami, que je le voie s'éloigner, qu'il soit et reste semblable à lui-même, qu'il agisse conformément à son caractère et à ses relations; sinon, je soupçonnerai aisément que je l'ai vu en rêve.

Mais si aucune de ces invraisemblances n'existe, puis-je me convaincre, autrement que par des témoignages extrinsèques, que l'aventure n'est pas réelle? Si, par exemple, je rêve que j'ai laissé ma lampe de travail allumée et que, m'étant levé et l'ayant éteinte, je suis rentré dans mon lit; du moment qu'il ne s'est rien présenté d'insolite dans les tableaux qui ont surgi devant mon esprit, si la chambre avait bien son aspect ordinaire, et si la lampe rêvée ressemblait en tout point à celle que j'emploie, comment, au réveil, pourrai-je m'assurer que tout

cela était illusion pure? Comment le pourrai-je, à moins que quelqu'un, ayant veillé à côté de moi, ne m'affirme que je ne me suis point levé; ou que je n'aie des raisons péremptoires de croire que j'avais éteint ma lampe au moment de me mettre au lit?

Mais, le plus ordinairement, le criterium distinctif du rêve, c'est le réveil. Perrette et M. Joyeuse sont tirés de leurs rêveries par un accident : l'accident qui chasse le rêve, c'est le réveil. Le rêve le plus vraisemblable, et dans les combinaisons duquel n'entrent que des réalités, apparaît avec son caractère mensonger, dès que je me vois « tout nu dans mon lit ». Je taxe d'illusion tout ce qui s'est passé entre l'instant où je me suis couché et celui où je me réveille. Il n'y a d'exception que pour des cas spéciaux comme celui que je viens de décrire. Mais on remarquera que c'est là une action isolée au milieu de la nuit, c'est-à-dire sans attache avec ce qui suit ni avec ce qui précède. Pourtant ces exceptions, qui ne sont pas seulement théoriques, nous obligent à répondre négativement à la question : Avons-nous à l'égard des rêves un criterium de certitude?

Non, il n'y en a pas. Il n'est pas de signe infaillible et universel qui nous permette d'affirmer avec une assurance absolue qu'un rêve était un rêve et rien de plus. Mais à cela, il n'y a pas grand dommage, pourvu que nous ayons un criterium de l'état de veille, un criterium qui nous certifie, quand nous l'interrogeons, que nous ne rêvons pas. Or donc, quand on veille, peut-on douter que l'on ne veille?

On sait ce qui arrive à Sosie. Mercure veut lui ravir son nom et son identité. Cette prétention le révolte :

. ... Je ne puis m'anéantir pour toi,
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.
Être ce que je suis est-il en ta puissance?
    Et puis-je cesser d'être moi?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille?
Et peut-on démentir cent indices pressants?
    Rêvé-je? Est-ce que je sommeille?
Ai-je l'esprit troublé par des transports puissants?
    Ne sens-je pas bien que je veille?
    Ne suis-je pas dans mon bon sens?
Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis
A venir en ces lieux vers Alcmène sa femme? Etc.

Sosie repasse ainsi la suite des événements et y retrouve la logique de la réalité. Mais, en voyant que Mercure est au fait des circonstances qu'il se croyait seul à connaître, sa certitude est ébranlée :

    Il a raison. A moins d'être Sosie
    On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit;
Et, dans l'étonnement dont mon âme est saisie,
Je commence, à mon tour, à le croire un petit.

Mercure multiplie les preuves en dévoilant des détails de plus en plus intimes. L'étonnement de Sosie redouble :

Il ne ment pas d'un mot à chaque repartie;
Et de moi je commence à douter tout de bon.
Près de moi par la force il est déjà Sosie,
Il pourrait bien encor l'être par la raison.
Pourtant, quand je me tâte et que je me rappelle,
    Il me semble que je suis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidèle
    Pour démêler ce que je voi?

On connaît la conclusion à laquelle s'arrête son esprit :

> Je ne saurais nier, aux preuves qu'on m'expose,
> Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix.
> Mais, si tu l'es, dis-moi qui tu veux que je sois.
> Car enfin faut-il bien que je sois quelque chose.

Cette histoire d'un individu qui arrive à concevoir des doutes sur sa propre identité a été mise en action de bien des manières. Chaque localité, pour ainsi dire, a sa légende. A Liège, c'est un savetier que des moines ramassent un soir ivre-mort à un coin de rue et qu'ils transportent dans leur couvent. On le lave, on le rase, on le tonsure, on l'affuble d'un froc et on le couche dans une cellule. Le matin, à son réveil, les frères viennent lui présenter leurs hommages et prendre des nouvelles de sa santé. Le pauvre diable essaie en vain de rassembler ses idées. On cherche à lui persuader que toute sa vie passée est un rêve. Il ne peut se résoudre à le croire, mais encore ne sait-il pas comment il est sous ce costume et dans ce lit. On lui présente un miroir, il n'est pas sûr de se reconnaître. « Allez, dit-il enfin à l'un des assistants, allez voir au pied du pont si Gilles le savetier est dans son échoppe. S'il n'y est pas, c'est moi ; mais, s'il y est, que le diable m'emporte si je sais qui je suis [1]. »

[1] Shakespeare a mis le même sujet au théâtre dans le prologue de la *Méchante femme mise à la raison*. CHRISTOPHE SLY. Suis-je un lord ? ou bien est-ce un rêve que je fais ? ou ai-je rêvé jusqu'à ce jour ? Je ne dors pas;

Qu'on ne vienne pas me dire que ce sont là des fables et qu'on ne doit pas raisonner sur des fables. Mon argument est sérieux. Qu'on fasse la part de l'invraisemblance de la donnée ou de l'exagération comique, Sosie et Gilles nous peignent bien les perplexités de l'intelligence que le raisonnement amène à douter de ce qu'elle ne peut s'empêcher de croire. Je ne doute certes pas de mon identité ; mais pourtant il y a des fous qui se figurent être l'empereur de la Chine, et d'autres qui se souviennent d'avoir été Louis XVII. Ne suis-je pas le jouet d'une semblable folie ? Suis-je bien celui que je crois être? Quel est, en un mot, le criterium de l'état de raison ? C'est à cette question que nous allons répondre.

CHAPITRE IV.

La foi du fou dans ses aberrations. Le doute spéculatif. Criterium absolu de la certitude scientifique.

L'hallucination : les conceptions du fou ont le même éclat que ses perceptions ; ses illusions sont légitimes. L'hallucination peut avoir aussi sa cause dans l'affaiblissement de la faculté perceptive. — Le criterium distinctif de la conception et de la perception est, dans la règle, le témoignage des autres hommes. Critique de ce criterium. — Distinction entre la certitude objective et la certitude subjective.— Le signe distinctif suffisant et absolu de la certitude raisonnée est le doute spéculatif.

Nous venons de voir en quoi se ressemblent et en quoi se distinguent le rêve et la rêverie. De part

je vois, j'entends, je parle ; je sens ces suaves odeurs... Sur ma vie, je suis un lord en effet, et non un chaudronnier, ni Christophe Sly.

et d'autre, le tissu fondamental est une suite de conceptions plus ou moins bien enchaînées. Seulement, dans la rêverie, elles coexistent avec des perceptions déterminées qui, bien qu'affaiblies par suite de notre inattention, en font néanmoins, par leur netteté et leur relief, remarquer le fruste et le défaut de saillie. Dans le rêve, au contraire, les perceptions que nous pouvons avoir sont si vagues et si obscures que nos conceptions en gagnent du resplendissement par contraste, et l'impossibilité où nous sommes d'établir une comparaison fait que nous prenons, obéissant en cela à une habitude innée et irrésistible, les objets de nos idées pour des réalités extérieures.

La folie, dont je vais dire quelques mots, a sa place marquée, du point de vue où je me mets, entre le rêve et la rêverie : les conceptions du fou en tant que fou, ont le même éclat que ses perceptions.

On se rappelle l'excellente Perrette s'abusant des perspectives les plus riantes, et se voyant déjà en possession d'une vache et de son veau. Supposons que la brave femme se figure qu'elle les possède réellement, et nous aurons devant nous une pauvre hallucinée. Trompée à la fois par tous ses sens, non seulement elle les verra paître, mais elle les entendra mugir, elle traira sa vache dans des seaux imaginaires, et rangera dans une crèmerie qui n'existe pas des terrines de lait et des mottes de beurre qui n'existeront pas davantage.

Il pourra se faire cependant que la vue seule soit le siège de l'erreur. Alors la malheureuse ne réus-

sira jamais à mettre la main sur ses bêtes, qui s'enfuiront à son approche. Elle se dira, dans sa folie, qu'un malin génie la tourmente et l'empêche d'exercer son office de fermière; elle finira par s'expliquer la chose d'une façon vraisemblable à ses yeux, et Dieu sait jusqu'où la logique des suppositions peut la conduire.

On connaît ce genre de spectacle dont tout l'intérêt se tire d'une illusion d'optique. Sur la scène se meuvent des acteurs réels et aussi des ombres insaisissables dont le corps n'offre aucune résistance aux épées et aux massues, qui apparaissent subitement et qui disparaissent de même. Admettons pour un instant que l'acteur puisse être victime de ce jeu de scène. Il aura devant lui un personnage qu'il verra, mais qu'il ne pourra toucher. Se dira-t-il que c'est une illusion? Peut-être. Mais où sera le sens abusé? Sera-ce la vue qui voit ce qui n'existe pas, ou le toucher qui ne touche pas ce qui existe? Appuyé sur l'expérience, il est possible qu'il finisse par se persuader d'une erreur dans ses perceptions visuelles; mais il est possible aussi qu'il en perde la raison.

Le malheureux insensé qui croit avoir le ventre rempli de grenouilles ou de crapauds, et qui, lorsque vous cherchez par démonstration à le guérir, les empoigne avec ses mains, vous les met devant les yeux ou vous les jette à la face, est victime d'une triste illusion, sans doute; mais comment pourrait-elle ne pas se produire? Les fondements de notre croyance aux choses réelles sont-ils d'une nature différente?

De là cette conclusion, à première vue paradoxale, mais néanmoins de la plus rigoureuse exactitude : c'est que l'halluciné obéit à une loi naturelle quand il croit à la véracité des images fantastiques qui hantent son esprit. En cela il se comporte exactement comme moi qui, en ce moment, suis intimement persuadé que j'ai une plume à la main, du papier devant moi, et que j'y écris le résultat de mes réflexions. Et autant je regarderais comme un non-sens la tentative de quiconque voudrait chercher à me convaincre que je rêve, autant il doit nous trouver mauvais plaisant quand nous nions et voulons lui faire révoquer en doute l'existence de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, de ce qu'il manie tous les jours.

« Écoutons, dit Albert Lemoine [1], la réponse d'une hallucinée à qui le médecin voulait démontrer son erreur. « Comment connaît-on les objets? Parce « qu'on les voit et qu'on les touche. Or je vois, « j'entends et je touche les démons qui sont hors de « moi, et je sens de la manière la plus distincte ceux « qui sont dans mon intérieur. Pourquoi voulez- « vous que je répudie le témoignage de mes sens, « lorsque tous les hommes les invoquent comme « l'unique source de leurs connaissances? » Et lorsqu'on lui donnait comme preuve l'exemple des autres hallucinés qu'elle reconnaissait être dans l'erreur : « Ce que mon œil voit, mon oreille l'en- « tend, ma main le touche. Les malades dont vous

[1] Ouvrage cité, p. 114. La citation est de troisième main. Elle est, d'après la note, tirée de Bayle, *Revue médicale*, 1820.

« me parlez se trompent ; l'un de leurs sens est « contredit par l'autre ; pour moi, au contraire, j'ai « l'autorité de tous. » Si, quoique bien éveillé, continue l'auteur, le fou croit à la réalité des images ou des bruits qu'il voit et qu'il entend, c'est par cela même qu'il est éveillé, et ne peut douter pour cette raison de la véracité du témoignage de ses sens. »

Comme l'analyse du sommeil, celle de la folie nous amène donc aussi à faire deux parts dans les phénomènes qu'elle présente, et à distinguer ce qui est morbide d'avec ce qui en découle naturellement en vertu de notre expérience antérieure, de nos habitudes intellectuelles et de nos instincts.

L'homme endormi voit parfois un bâton s'animer, un meuble parler, un homme revêtir la forme d'un oiseau. Les poètes, ces rêveurs volontaires, peuplent les forêts d'arbres enchantés qui saignent quand on les frappe, qui trouvent des accents de menace ou de supplication, qui se transforment subitement en monstres ou en femmes pour vous effrayer ou vous attendrir. On sait en quels animaux Circé métamorphosa les compagnons d'Ulysse ; et le Tasse et l'Arioste ont doué les enchanteurs des pouvoirs les plus redoutables.

L'homme endormi est une dupe momentanée ; les poètes sont des dupes volontaires. Mais il y a aussi des dupes involontaires et incorrigibles, qui prennent des moulins à vent pour des géants, des Maritornes pour des princesses [1], et des marion-

[1] Don Quichotte, chap. XVI. Il faut relire ce délicieux chapitre, où le mélange de la fiction et de la réalité abuse si bien l'illustre Chevalier de la Manche.

nettes pour des personnages en chair et en os. La raison de leurs illusions nous est connue : c'est que les vaines images de leur cerveau les frappent avec la même vivacité que les images réelles. Et, s'ils ne doutent pas de la vérité de celles-ci, pourquoi douteraient-ils de la vérité de celles-là ?

Dans la chambre où j'écris ces lignes sont accrochées, sur le mur en face de moi, des gravures. Je suis absolument certain qu'elles sont là. Or, si au-dessus ou à côté de ces gravures, tous les jours j'en voyais d'autres qui pourtant n'existeraient pas; si je m'imaginais les toucher, les décrocher, les épousseter ; si je croyais me rappeler d'où et comment elles me sont venues, je devrais logiquement avoir foi en leur existence. Je suis et je me sens éveillé quand je vois les premières, pourquoi devrais-je croire que je rêve quand je vois les secondes? Ma foi erronée n'a-t-elle pas pour garant ma foi légitime ? L'affirmation de mes proches que ce serait là une idée délirante pourrait momentanément jeter un certain trouble dans mon esprit ; mais je me persuaderai bien plus facilement et bien plus *raisonnablement* qu'ils ont comploté de se moquer de moi, que je ne révoquerai en doute le témoignage constant de mes sens [1]. Si je ne sais pas comment ces tableaux sont venus là, je croirai plutôt à un

[1] « Après avoir vainement lutté contre cette puissance qui le domine, il (le malade) est conduit le plus souvent à des explications erronées ; il attribue, par exemple, les idées qui l'obsèdent à un être étranger. » (*Baillarger*, cité par M. Alf. Maury, op. cit., chap. VII, 158).

défaut de mémoire qu'à une erreur continue. Si enfin ils se refusent à se laisser décrocher, je serai en proie à une grande inquiétude. Je me dirai que je suis le jouet d'un mauvais rêve ; si j'ai été élevé dans des idées superstitieuses, je soupçonnerai une intervention diabolique ; si enfin je sais, pour l'avoir vu ou l'avoir lu, que de pareilles illusions peuvent être l'effet d'une maladie, je me rendrai compte de mon état, je m'en tourmenterai probablement, comme aussi il pourra se faire que j'en prenne mon parti. On connaît l'abîme de Pascal et l'enfer de Descartes. C'est à cette conclusion que je m'arrêterai presque certainement si les apparitions sont passagères, intermittentes ou périodiques, les raisons de douter étant, dans ce cas, plus puissantes que les raisons de croire.

Je viens de passer rapidement en revue les diverses sortes d'hallucination, depuis la folie caractérisée jusqu'à la plus simple des maladies mentales. On remarquera que les illusions y sont partout motivées, et que l'halluciné fait acte de conscience précisément parce que, à tous les autres égards, il est en communication avec l'extérieur. C'est là ce qui leur donne un caractère de cohérence qu'on rencontre bien rarement dans les rêves.

Mais il est des folies d'une nature toute différente. Les déments et certains fous mélancoliques, dont l'état tient principalement à une anémie ou à un épuisement du cerveau, ont des idées dont la bizarrerie ne le cède nullement à celle de nos songes. Un jardinier qui porte une botte d'osiers se transforme à leurs yeux en un gendarme qui conduit

leur ennemi en prison. J'ai connu une jeune mère qui, affaiblie par des accouchements successifs, perdit momentanément la raison. Elle s'imaginait, par exemple, que les poulets que troussait la cuisinière étaient ses propres enfants, et rien n'était plus déchirant à voir et à entendre que ses angoisses maternelles. Il y avait là une de ces superpositions d'images dont j'ai parlé plus haut. Il faut chercher l'explication de ces cas et d'autres analogues dans l'engourdissement de la réceptivité, ce qui établit un rapprochement entre ces sortes de maladies et le sommeil.

Il n'entre pas dans mon sujet de rechercher les causes possibles de la folie. Pourtant la question peut être envisagée sous un point de vue tout théorique et tout psychologique. Il ressort de ce que j'ai dit jusqu'à présent que les hallucinations peuvent tenir à deux causes au plus. Ou bien elles proviennent de ce que les conceptions erronées ont acquis un éclat comparable à celui des perceptions; ou bien de ce que, au contraire, la faculté de percevoir s'est affaiblie au point que les images réelles sont grises et ternes autant que les images fictives. Il est possible que souvent ces deux causes agissent à la fois ; c'est un point que je n'ai pas à examiner.

Mais quoi qu'il en soit, on peut étendre aux divagations de l'insensé la définition qu'Aristote donne des rêves, en l'élargissant un peu, et dire qu'elles sont propres au fou en tant qu'il est fou. Entre les conceptions du fou et celles de l'homme sensé, il n'y a donc pas de différence sous le rapport psychologique; la différence est physiologique, et, pour préciser davantage, purement pathologique.

J'aborde maintenant les autres questions qu'il me reste à traiter. La première est celle de savoir à quel caractère on peut reconnaître pratiquement une conception d'une perception, du moment qu'elles ont l'une et l'autre le même éclat. La réponse est bien simple. La conception est toute personnelle, la perception est commune à tous. Les gravures qui sont dans ma chambre, tout le monde les voit, tout le monde peut les toucher; celles qui sont dans mon imagination sont inaccessibles pour tous, excepté pour moi.

Donc, en matière de perceptions et de conceptions, le témoignage des autres hommes est le seul criterium qui puisse nous guider.

Mais ce criterium n'est malheureusement pas infaillible. N'arrive-t-il pas quelquefois que des populations entières voient des apparitions merveilleuses? Dans son livre si instructif intitulé *De l'étude de la nature* [1], M. Houzeau, ancien directeur de l'Observatoire de Bruxelles, cite les lampes sépulcrales, déposées par les Romains dans leurs tombeaux, et que de nombreux témoins affirmaient avoir vues brûler encore, lorsque l'intérieur des tombes était mis au jour. Voilà un fait parfaitement impossible, et, au reste, bien facile à constater. Or, que lisons-nous dans les procès-verbaux de l'ouverture d'un sépulcre romain dans l'île de Nisida, près de Naples, et réunis par Porta [2] ? « Des hommes

[1] Bruxelles, 1876, p 99.

[2] *Magia naturalis*, grande édition de 1589, lib. XII, cité par M. *Houzeau.*

graves, honorés, appartenant à différentes professions, dit M. Houzeau, entre autres un magistrat renommé, attestent, pour l'avoir vu de leurs yeux et de la manière la plus authentique et la plus absolue, des miracles chimiques qui n'étaient pour eux qu'un secret perdu. » En plein XVIIIe siècle, les miracles du diacre Pâris sont appuyés d'un ensemble de preuves dont les événements historiques les mieux établis pourraient difficilement s'étayer. Enfin, ce qui est plus fort, ne voyons-nous pas de nos jours des philosophes, des savants, des naturalistes, des Fechner, des Zöllner, des Ulrici, des Wallace se laisser mystifier par les jongleries spirites d'un docteur Slade ?

Cependant, en thèse générale, les idées d'un fou en tant que fou sont incommunicables, elles ne savent pas s'imposer à d'autres ; aussi est-il toujours disposé à regarder comme des insensés ses compagnons d'infortune, ou comme des gens bornés ou aveuglés, les visiteurs du dehors. Et, néanmoins, une réflexion ultérieure nous rejette dans la perplexité. Que d'hommes de génie se sont vus traiter de fous par de beaucoup moins sages qu'eux ! Pour ne rappeler que deux exemples pris dans l'histoire contemporaine, que d'illustres personnages n'ont pas au début voulu croire à l'avenir des chemins de fer ni même à leur mise en pratique ? Et tout récemment n'a-t-on pas entendu des sociétés savantes qualifier irrévérencieusement les premières annonces de l'invention du téléphone ? Si les maisons de santé abritent des inventeurs du mouvement perpétuel et autres machines physiquement

impossibles, ne se sont-elles pas aussi parfois refermées sur un rêveur sublime? D'où ce dicton, absurde au fond, mais vrai pour le vulgaire, que le génie et la folie ont plus d'un point de contact.

Nous ne sommes pas au bout des difficultés. Il est arrivé que des fous sont parvenus à faire accepter à d'autres fous les prétentions les plus déraisonnables. M. Spring, l'auteur de la *Symptomatologie ou Traité des accidents morbides*, me racontait un jour qu'il avait connu dans un asile d'aliénés un Dieu le Père qui s'était conquis un certain nombre d'adorateurs. Et, en fait, ne voit-on pas des nations entières, de vastes sociétés humaines, croire à l'infaillibilité d'un homme qu'en dernier résultat d'autres hommes ont investi de cette prérogative ?

Tout bien considéré et tout bien pesé, on est toujours ramené fatalement à cette conclusion [1] que

[1] Voir ma *Logique scientifique*, Bruxelles et Liège, 1865, et ma *Logique algorithmique*, *ibid.* 1877. Qu'il me soit permis, à l'occasion de ce passage, de mentionner les intéressants et remarquables articles de M. Paulhan, qui ont paru dans la *Revue philosophique* (juillet, août et septembre 1879). Il touche, dans le dernier surtout, par plusieurs côtés, à certaines questions spéciales que je viens de traiter, et il me fait l'honneur de me citer, entre autres fois, à propos de la théorie de la certitude (nº de septembre, page 302). Oserai-je appeler son attention sur les lignes qui vont suivre, arrêtées et écrites longtemps avant que j'eusse pris connaissance de son travail, et où j'essaie de concilier le scepticisme scientifique avec le dogmatisme pratique, auquel nul ne peut échapper ?

j'ai énoncée ailleurs : c'est que si, d'une part, la vérité existe, d'autre part, le criterium absolu de la vérité n'existe pas ; qu'il faut distinguer entre la certitude subjective et la certitude objective ; que notre persuasion, si ferme qu'elle soit, peut être non fondée ; que la vérité pour nous ne peut avoir qu'un caractère tout provisoire.

Le seul motif, en effet, qui nous fasse rejeter une proposition, se déduit des contradictions qu'elle présente avec d'autres propositions considérées par nous comme vraies. Or, comme le nombre de ces dernières tend toujours à s'accroître, rien ne nous garantit que de nouvelles contradictions ne surgiront pas un jour ; l'histoire des sciences ne nous a que trop habitués à ce genre de surprises.

Mais si la défiance à l'égard de notre savoir est légitimée par les défaillances de nos facultés intellectuelles, par contre, c'est ici enfin que nous mettons la main sur la vraie pierre de touche de l'état de raison. Comme tout autre phénomène, l'erreur a sa cause, et, à ce titre, elle est explicable et en quelque sorte logique. Cette cause consiste en une vue *incomplète* des choses [1]. Se corriger, c'est voir plus et mieux. Sans doute l'esprit humain n'est pas tenu de tout voir, mais il devrait se garder de nier l'existence de ce qu'il ne voit pas. Or, c'est cette négation — excusable, mais imprudente — qui est la source de tous nos faux jugements.

Cette imperfection de notre nature une bonne fois reconnue, il ne convient à personne d'avoir une

[1] Voir ma *Logique algorithmique*, 4e partie.

persuasion scientifique absolue et sans réserve concernant aucune vérité, quelle qu'elle soit.

Certes, s'il s'agit de la foi subjective, il nous est impossible de la refuser à ce qui s'impose momentanément à nous, même à l'erreur. Cette foi vulgaire et toute pratique exclut l'hésitation.

Mais s'il s'agit de l'adhésion réfléchie, il y a toujours une place, et nous devons laisser une place pour le doute. Il n'y a pas de proposition, si certaine que nous la jugions, qui ne puisse être l'objet d'un doute. Ce doute, qui s'allie parfaitement avec la certitude, est le doute spéculatif. C'est un doute spéculatif qu'émettait Descartes quand, en écrivant ses *Méditations*, il se demandait s'il ne rêvait pas.

Le doute, comme on le voit, est non seulement conciliable avec la conviction consciente et raisonnée, mais il n'est même possible qu'avec elle et elle le présuppose. Si Descartes n'eût pas été pleinement éveillé et s'il n'eût été absolument certain de l'être, il ne se fût pas posé la question dans le sens qu'il lui donnait. Sosie et Gilles le savetier n'auraient pas douté d'eux-mêmes s'ils n'avaient été dans leur bon sens.

Le doute spéculatif, en effet, n'est pas un doute sincère, un doute vrai, comme en éprouve maintes fois l'homme éveillé, aussi bien que l'homme qui dort et le fou. C'est un doute tout théorique, qui porte sur des choses dont, au fond, on ne doute nullement, et qui se justifie par des considérations générales et supérieures. Ce doute, dont le sentiment n'est pas dupe, est l'apanage de l'esprit en

pleine possession de sa raison, et est en même temps le signe distinctif suffisant et absolu de la certitude raisonnée.

Cette conclusion est, à première vue, étrange, et, à certains esprits, elle paraîtra désolante. Elle pourra servir de nouveau thème aux philosophes désespérés et désespérants, qui en prendront texte pour faire de l'homme un Tantale altéré de vérité. Telle n'est pas notre destinée. Plongés dans l'océan inépuisable de la vérité, il ne nous est pas interdit d'y rafraîchir nos lèvres.

Sans doute, si l'on considère toute science humaine comme une collection de vérités, de faussetés et d'obscurités juxtaposées et sans influence les unes sur les autres, et si, par conséquent, on assigne pour but à l'intelligence le soin d'augmenter sans cesse la somme du vrai et de restreindre le champ de l'erreur et de l'inconnu, du jour où l'on s'aperçoit qu'on ne peut rien connaître de certain, on doit se laisser aller au découragement et aspirer après l'anéantissement de la pensée.

Mais rassurons-nous et consolons-nous. Si la certitude absolue nous échappe et nous échappera toujours, la certitude relative et indéfiniment progressive, la seule accessible à notre raison finie, doit suffire à notre ambition et est de nature à la satisfaire. La vérité est une. Il n'y a pas des vérités, il n'y a que la vérité. A parler rigoureusement, les mots « vérité particulière » forment une exactitude et une sorte de non-sens.

Toutes nos sciences, même les plus positives, donnent de la vérité une traduction en partie dou-

teuse, en partie erronée, en partie incomplète. Ainsi, d'un côté, même dans ces derniers temps, n'a-t-on pas été jusqu'à contester la solidité des bases de la géométrie? N'a-t-on pas remis en question les fondements de la logique?

D'un autre côté, croire qu'une proposition, qui en soi, peut être vraie, est néanmoins conciliable avec une proposition dont on ne voit pas la fausseté, c'est ne pas saisir la première dans sa véritable essence. Conclure des principes de la mécanique que le mouvement perpétuel est réalisable, c'est, au fond, leur substituer virtuellement d'autres principes moins justes, bien que l'énoncé en reste le même. Enfin, ne pas avoir tiré d'une proposition toutes les conséquences qu'elle recèle, c'est n'en pas comprendre toute la portée. Lucrèce, Pascal, Lavoisier, Mayer entendent-ils de la même façon l'axiome que rien ne vient de rien, que rien ne retourne à rien?

La vérité ne se montre jamais à nos yeux que voilée de la tête aux pieds, et, comme à la déesse de Saïs, aucune main d'homme ne lui ôtera son voile. Mais ce voile est de jour en jour plus transparent, parce que notre vue devient de plus en plus perçante et plus juste.

La vérité n'est donc pas une de ces choses dont nous pouvons poursuivre la conquête en nous les annexant parcelle par parcelle; elle est plutôt de celles dont la possession entière nous est refusée, mais que l'on doit adorer, et auxquelles on peut s'unir de plus en plus intimement en multipliant les points de contact et les moyens d'attache. Gardons-

nous seulement de la présomption et de l'ivresse des premiers regards et des premiers embrassements. Si le commencement du savoir, c'est de savoir que l'on ne sait rien, n'oublions pas non plus qu'on ne sait jamais le tout de rien. La modestie, la défiance et le doute, voilà les marques du vrai savoir. La suffisance n'est-elle pas la compagne ordinaire de l'ignorance et de la sottise ?

RAPPORTS DU SOMMEIL ET DES RÊVES

AVEC LA

THÉORIE DE LA MÉMOIRE



CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

Délimitation du problème.

Nécessité de cette délimitation. — Rêve des lézards et de l'*Asplenium ruta muraria*. Éléments de ce rêve. — Questions qu'il soulève : conservation indéfinie des impressions ; leur mode de reproduction.

Des nombreuses questions qui se rattachent au rêve et subsidiairement à la folie, j'en ai résolu deux. Ce ne sont sans doute pas les plus difficiles, mais elles sont fondamentales, et c'est par celles-là qu'il fallait commencer. Ne l'oublions pas, en effet : celui qui rêve se croit éveillé, le fou se juge raisonnable.

Il y avait donc premièrement à rechercher la cause qui rend le dormeur et l'insensé dupes de leurs vaines imaginations. L'illusion repose sur l'habitude où l'on est de supposer qu'un objet extérieur correspond à toute image interne qui présente certains caractères d'ordre, de permanence et d'éclat.

Il restait en second lieu à déterminer le criterium de l'état de veille et de l'état de raison. Ce criterium — unique, universel et infaillible — j'ai cru le trouver dans le doute spéculatif. Ce genre de doute assure les fondements du savoir : c'est ainsi que l'ombre fait resplendir la lumière. Avec lui, l'intelligence humaine marche d'un pas prudent, tranquille et ferme, vers la science. Sans lui, elle tombe de l'excès d'orgueil dans l'excès d'abattement, et finit par se réfugier dans le scepticisme ou le mysticisme, qui se disputent le droit d'abriter son désespoir.

Ces difficultés logiques écartées, ce serait le moment de nous enquérir du contenu des rêves — nouveau problème, extrêmement vaste et actuellement impossible à aborder par toutes ses faces. Si le lecteur se rappelle les six chefs sous lesquels M. Maudsley classe les causes qui déterminent les caractères du rêve [1], il remarquera que les cinq derniers sont purement physiologiques, et que le premier seul, « l'expérience antérieure, soit personnelle, soit ancestrale », embrasse les éléments psychologiques. Or si, en thèse générale, on peut dire de la physiologie qu'elle est encore dans l'enfance, cette assertion est surtout vraie quand il s'agit de la physiologie du sommeil. Il n'est pas difficile d'en deviner la raison, mais je ne veux pas m'écarter de ma route.

D'ailleurs, en dehors même de cette considération, comme je n'ai malheureusement que des

[1] Voir page 11.

notions bien insuffisantes de physiologie, je ne pourrais, si je me plaçais au point de vue de cette science, traiter la question avec autorité et originalité. Je l'envisagerai donc sous le côté psychologique, me bornant pour le reste à des réflexions générales.

Même dans ces limites, elle est tellement étendue et multiple, qu'il est nécessaire de la restreindre encore. On ne peut, en effet, entreprendre d'étudier à fond le rôle de « l'expérience ancestrale ». Sur ce point, comme sur bien d'autres, on est réduit à énoncer des principes. C'est ce que je me contenterai de faire.

Reste « l'expérience personnelle ». Ici, nouvelle exigence. Cette expression est très élastique et comprend beaucoup de choses. Il est donc indispensable, avant de poser les questions, de préciser et de circonscrire l'objet de l'investigation. A cette fin, j'ai pensé que le mieux était de les rattacher à un rêve singulier que j'ai fait, il y a plus de vingt ans, et dont le hasard m'a révélé dix-huit ans plus tard quelques-uns des éléments les plus remarquables.

Pour l'intelligence d'une partie de ce rêve, je suis obligé, comme M. Maury, de mettre le public dans la confidence de mes goûts, de mes habitudes et de mes manies.

J'ai toujours beaucoup aimé les bêtes, même les plus humbles et les plus repoussantes. Ce goût date de mon enfance. Pendant longtemps, et jusque bien au-delà de l'époque de mon rêve, j'ai eu une petite

ménagerie composée de lézards, d'orvets, de couleuvres, de grenouilles, de crapauds, même de mollusques, qui étaient tous familiarisés, me connaissaient parfaitement, ne s'effrayaient nullement à mon approche et se laissaient manier sans défiance.

Je compte publier un jour quelques-unes des observations que j'ai rassemblées à cette époque. On sera étonné d'apprendre que certains êtres, les limnées, par exemple, qui passent pour incapables de raisonnement, ne méritent pas cette réputation. J'ai possédé notamment deux grenouilles qui ont joui d'une certaine célébrité dans le cercle de mes amis. Je les transportais souvent chez eux, et là elles donnaient des représentations où elles faisaient briller leur affection pour moi et leur intelligence.

J'avais le plus grand soin de tout ce petit monde, et je me faisais un véritable devoir de répandre sur la vie de ces pauvres animaux le plus d'agréments possible, puisque je leur avais ravi la liberté. Quand il leur arrivait un accident, j'en étais profondément ému; et aujourd'hui même le souvenir d'un beau gros lézard gris, qui, à l'heure du dîner, venait de lui-même se fourrer dans ma manche, et que mon père écrasa un jour par mégarde, éveille en moi un sentiment pénible. J'avais aussi des oiseaux, serins, tarins, bouvreuils, chardonnerets, qui volaient en toute liberté dans la maison. Une nuit, un maudit chat en fit une hécatombe. Le chagrin que je ressentis fut si vif, que, depuis lors, j'ai renoncé à ce genre de récréation.

Le lecteur jugera sans doute une partie de ces détails inutile; et, tout bien compté, il aura raison.

Mais pouvais-je manquer une si belle occasion de consacrer quelques mots de regrets à ces infimes amis qui jamais ne m'ont trompé ?

J'arrive à mon rêve. C'est le premier que je me suis avisé de noter, avec l'intention d'en faire part à une revue scientifique dont on annonçait l'apparition. Je ne sais par quel motif je n'ai pas donné suite à mon projet. Ce qui m'avait alors particulièrement frappé, c'est, d'une part, le fait que j'avais rêvé d'odeur ; et, d'autre part, le rapprochement que j'avais établi, tout en rêvant, entre un incident de mon rêve et la lecture de la veille. Aujourd'hui j'approfondirai des détails qui n'auraient pu, dans ce temps-là, être l'objet de mes réflexions. Je reproduis presque textuellement — on verra pourquoi — le récit tel que je l'avais rédigé le lendemain :

« C'était à la fin du mois de septembre de l'année 1862. Le soir, avant de me mettre au lit, j'avais lu dans Brillat-Savarin son chapitre sur les rêves. D'après le spirituel conseiller, deux de nos sens, le goût et l'odorat, nous impressionnent très rarement pendant le sommeil, et, si l'on rêve par exemple d'un parterre ou d'un repas, on voit les fleurs sans en sentir le parfum, les mets sans les savourer. Je ne méditai pas autrement sur la chose, je me mis au lit et ne tardai pas à m'endormir.

« Je ne saurais dire si c'était vers deux ou trois heures du matin, mais je me vis tout à coup au milieu de ma cour pleine de neige, et deux malheureux lézards, les habitués de la maison, comme je les qualifiais dans mon rêve, à moitié ensevelis sous un blanc manteau, gisaient engourdis à quelque

distance de leur trou obstrué. Pourquoi ces petits animaux avaient-ils abandonné leur demeure? A cette question que je m'adressai, je trouvai bientôt une réponse plausible. Un beau soleil devait avoir lui dans la matinée; les intéressants reptiles avaient mis le nez à la fenêtre, et, attirés par la clarté du jour et la chaleur, s'étaient aventurés au dehors. Le ciel s'était ensuite obscurci tout à coup, un orage (*sic*) de neige avait éclaté et coupé la retraite aux deux imprudents. Je les réchauffai entre mes mains, et, dégageant leur cachette, je les replaçai à l'entrée, ayant soin auparavant de semer vers l'intérieur quelques fragments d'un ASPLENIUM RUTA MURALIS, qui croissait sur la muraille. »

Ici, j'interromps un instant ma narration. Tout le monde a pu remarquer, sur les vieux murs ou les rochers, une charmante petite fougère à feuilles très finement découpées comme celles de la rue : c'est l'*asplenium ruta muraria* ou *rue des murailles*. Je ne suis pas botaniste et n'ai retenu que peu de noms de plantes. Je ne connaissais pas celui-là. Or, à mon réveil, je l'avais noté, avec un léger changement, comme on vient de le voir, et je crus tout d'abord que mon imagination l'avait forgé. M'étant informé, j'appris à mon grand étonnement que le nom est réel et que la plante en question croît en effet sur les murs. L'*asplenium* de mon rêve ne ressemblait pas tout à fait à la plante ainsi nommée. C'était bien une fougère, mais les feuilles en étaient d'un rouge cerise très prononcé, et elles se pulvérisaient dans la main comme des feuilles de laurier desséchées. Je reprends maintenant mon récit.

« Les lézards de mon rêve raffolaient de cette plante, je le savais, et j'eus la satisfaction de voir mes deux jolis protégés se glisser lentement dans leur habitation. Je fus distrait de mes soins par une espièglerie de mon ami V... V... Il me lança de la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur ma cour, un caillou qui faillit m'atteindre. Je grimpai lestement le long de la muraille jusque chez lui, l'enfermai dans une armoire, et redescendis aussi légèrement que j'étais monté. Quel ne fut pas alors mon étonnement de trouver mes deux commensaux tout ragaillardis et contemplant avec une mine de repus et des regards de béate bienveillance deux autres lézards qui se disputaient à belles dents les débris d'*asplenium* qu'ils avaient délaissés! Jamais je n'avais connu dans ce trou d'autres lézards que ceux à qui je venais probablement de sauver la vie. Justement intrigué d'une rencontre aussi extraordinaire, je voulus m'enquérir d'où pouvaient s'être échappés les nouveaux venus, et je suivis les traces légères marquées sur la neige. Combien mon étonnement redoubla à la vue d'un cinquième lézard en route pour se joindre aux autres ! — Plus loin un sixième prenait la même direction. Et, jetant les yeux tout autour de moi sur la campagne — nous sommes maintenant dans la campagne — je vis qu'elle était couverte de lézards qui tous étaient attirés vers ce même centre d'attraction. Du bout de l'horizon partait une longue procession de ces reptiles, ayant l'air d'accomplir un pèlerinage ; et c'était un spectacle charmant de voir les mouvements ondulatoires de leurs queues... Quel était le motif de cette émi-

gration ? Je revins près de l'*asplenium*, qui cette fois n'était plus dans ma cour, mais croissait en touffes serrées dans une clairière au centre de la forêt, et je m'aperçus qu'il répandait une odeur suave qui ne se révélait d'ailleurs à mes sens que si je froissais la plante entre les doigts. Je fis alors cette réflexion que, quoi qu'en dise Brillat-Savarin, on pouvait rêver d'odeurs... »

Voilà mon rêve. Il est facile d'en reconstruire une partie avec des réalités connues. On trouvera naturel, étant données mes récréations favorites, que des lézards y apparaissent, et que je compatisse à leurs infortunes. La cour est bien celle de la maison que j'habitais alors ; mais il va de soi que ce n'est pas là que mes lézards étaient logés. Je m'enquiers de la cause qui met en mouvement les autres lézards. Ceci est encore conforme à mes habitudes. De tout temps je me suis intéressé aux allées et venues des animaux ; j'aime à deviner les motifs de leur conduite et à observer leurs mouvements, pour voir si mes conjectures sont exactes. Je m'étonne à plusieurs reprises ; cela m'arrive assez fréquemment. Je suis de ceux qui, à l'état de veille, s'étonnent volontiers de tout. Enfin, je me rappelle la lecture de Brillat-Savarin faite le soir, et j'ai comme la conscience que je rêve. Cette façon de rêver qu'on rêve paraît, à première vue, assez extraordinaire ; c'est là cependant ce qui m'est arrivé jadis plusieurs fois et ce qui, aujourd'hui, m'arrive de plus en plus communément, depuis que je m'occupe du sommeil et que je tiens note de mes rêves. J'ai déjà rappelé

un cas semblable [1]. Plusieurs personnes que j'ai interrogées m'ont assuré avoir bien des fois éprouvé la même chose. Ces faits et gestes, ces sentiments, ces réflexions appartiennent, comme je l'ai dit plus haut [2], non au moi qui rêve, mais au moi de tous les jours. Je donnerai plus loin l'explication de ce phénomène.

Il y a un détail de mon rêve qui n'a laissé aucune trace dans mon souvenir. C'est celui qui a rapport à mon ami V... V... Quel nom cachent ces initiales? J'ai beau passer la revue de mes amis de cette époque, je ne parviens pas à le retrouver.

Tout cela ne soulève aucune difficulté. Mais l'*asplenium ruta muralis* ou *muraria* est resté longtemps pour moi un problème insoluble. Voilà un nom de plante, assez barbare, que je ne pouvais certes avoir inventé — car la coïncidence eût été, on peut le dire, miraculeuse — nom qui surgit dans mon âme pendant le sommeil et dont, à son réveil, elle constate avoir perdu absolument la trace. Notons en passant la substitution du mot *muralis*, qui est latin, au barbarisme *muraria*, consacré par la science. Ceci est le fait du philologue.

Il y a seulement deux ans que j'ai eu le mot de cet énigme. Au mois d'août de l'année 1860, deux jeunes mariés de mes amis rapportaient de la Suisse un de ces petits herbiers-albums que l'on vend dans ce pays. La jeune femme le destinait à l'un de ses frères, alors étudiant. Je m'offris à rendre ce cadeau

[1] Voir page 33.
[2] Voir pages 67 et suiv.

plus instructif, et sous la dictée d'un botaniste de ma connaissance, j'inscrivis à côté du nom de chaque plante, celui de la famille et de la classe à laquelle elle appartient. Ce fut là tout. Cette occupation, cela se conçoit, avait été entremêlée de questions et de réponses sur les plantes et l'exposition qu'elles affectionnent. Seize ans plus tard, me trouvant à Bruxelles chez le frère dont il vient d'être question, mes regards tombent par hasard sur l'album ; je le reconnais, je l'ouvre, je revois mon écriture ; elle évoque dans mes souvenirs la circonstance que j'avais perdue de vue et l'*asplenium* de mon rêve ; je cherche, et je retrouve en effet la fougère de ce nom dans l'herbier. Ainsi, ce mot étranger, sur lequel mon attention s'était un instant arrêtée, et dont le souvenir, du moins on pouvait le croire, avait dû au bout de peu de temps s'éteindre tout à fait, avait marqué dans mon cerveau une empreinte, si légère fût-elle, suffisante pour lui permettre de reparaître un jour à la surface de ma conscience.

Par là, on s'explique encore pourquoi, dans mon rêve, la plante se pulvérise si facilement sous mes doigts, et pourquoi aussi elle m'apparaît revêtue d'une couleur si sombre. Quant à la manière dont je caractérise cette couleur, il est bon que le lecteur sache que je suis daltonien.

Mais ce n'est pas tout. En novembre 1877, feuilletant un des volumes du *Tour du Monde*, qu'un de mes parents, à qui je l'avais prêté, me rapportait, ma vue est tout à coup attirée par une gravure qui est la représentation exacte de la seconde partie de mon rêve. On y voit une forêt et une foule de

lézards qui ont l'air de se précipiter tous dans une direction déterminée. Quelle était la date du volume? Année 1861, deuxième semestre (page 35)! Cette seconde édition d'un acte de mémoire si singulier, m'a définitivement déterminé à raconter ce rêve, puis de fil en aiguille à m'occuper du sommeil.

Abonné au *Tour du Monde* depuis sa fondation, c'est donc vers le mois de juillet de cette année 1861, c'est-à-dire plus d'un an avant mon rêve, que j'aurai lu le *Voyage au Brésil*, de M. Biard, dont cette gravure fait partie. Je l'ai reparcouru à cette occasion, et tous les incidents amusants de son séjour dans cette contrée, se sont représentés à mon esprit. Mais, chose encore à noter, je crois sentir, entre sa narration de l'émigration des lézards et la mienne, une certaine ressemblance d'allure. « ...Tout en travaillant, je voyais des insectes, des lézards passer près de moi et se diriger tous du même côté....... Tout ce mouvement ne me semblait pouvoir annoncer qu'un formidable *orage* (on se rappelle que dans mon texte je me sers de l'expression *orage de neige*)... et tout à coup je fus envahi des pieds à la tête par une légion de fourmis... Sur une largeur de dix mètres à peu près, et tellement serrées qu'on ne voyait pas un pouce de terrain, des myriades de fourmis voyageuses marchaient, sans s'arrêter devant aucun obstacle..., sans se détourner d'une ligne... Sur un espace qu'on n'aurait pas pu parcourir en moins d'une heure, je ne voyais pas la moindre place où il fût sans péril de marcher [1]. »

[1] Dans sa lecture sur l'*infection et la putréfaction* (voir *Revue scientifique*, 10 juin 1876), M. Tyndall cons-

C'est bien là ce que j'ai vu, à part cette différence qu'aux fourmis de ce récit se sont substitués les lézards de la gravure. Ajoutons cependant encore — car, en pareille matière, les plus petits détails peuvent un jour acquérir de l'importance — que, dans l'illustration, les lézards, se dirigent de gauche à droite, tandis que mon imagination me les a reproduits cheminant de droite à gauche.

Cette double découverte est certes une bonne fortune, et par elle-même, sans autre explication, elle éclaircit déjà ces sortes de rêves qui vous mettent en face d'un paysage que vous n'avez jamais vu, ou vous transportent dans une ville que vous n'avez jamais visitée, tableaux que d'abord vous jugez être tout de fantaisie et qu'un jour, à votre grande surprise, vous reconnaissez être la copie de la réalité [1].

tate aussi une remarquable coïncidence. Il explique les effets des bactéries en les comparant à des nuages qui courent çà et là dans le ciel. Or, la même image exprimée dans les mêmes termes se rencontre dans les œuvres d'Ehrenberg. Le professeur Huxley lui signale la chose, en ajoutant qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. M. Tyndall juge le cas surprenant, car il prétend n'avoir jamais entendu parler de cette idée d'Ehrenberg. En est-il bien sûr ? Cent fois il nous arrive de croire avoir trouvé quelque chose que probablement nous ne faisons que reproduire.

[1] Voici un passage d'une lettre que M. P. Tannery m'écrit au sujet des rêves et qui me vient à propos : « Je suis absolument d'accord avec vous sur le point qu'il n'y a pas de criterium pour distinguer le souvenir d'un rêve du souvenir de la réalité. J'ai, à l'appui de cette proposition, un fait personnel très précis. J'ai,

Je ne puis entrer ici dans toutes les considérations générales que ce rêve est de nature à suggérer. J'insisterai seulement sur certains traits « d'expérience personnelle » qui y sont impliqués. Et comme le fait de la reproduction de la gravure est au fond le même que celui de l'*asplenium*, c'est autour de ce dernier que je grouperai les questions auxquelles je chercherai à répondre.

Tout d'abord, on remarquera qu'une impression qui, vu sa nature, a dû être très faible — ce que montre d'ailleurs toute cette histoire — s'est ravivée dans le sommeil avec la plus grande netteté. Par voie de généralisation, on est autorisé à inférer de là que toute impression, même la plus insignifiante, laisse une trace inaltérable, indéfiniment susceptible de reparaître au jour. L'histoire et la science d'ailleurs sont pleines de faits qui, au besoin, justifieraient cette assertion. Aux jours de persécution, combien de fois n'a-t-on pas observé

depuis mon enfance, un souvenir très vif d'un paysage (confluent de deux rivières avec une île boisée au milieu) que je reconnaîtrais demain si je me trouvais devant, comme je reconnaitrais n'importe lequel des paysages qui m'ont frappé dans mes voyages. J'avais ce souvenir au moins depuis deux ou trois ans quand je m'avisai de rechercher à quel endroit il s'appliquait ; je n'ai pu le retrouver, et mes parents ont fini par me dire que je l'avais rêvé. Tout en admettant la possibilité du fait, je n'avouerais la chose que si j'avais pu explorer méthodiquement tous les pays où j'ai pu passer avant douze ans, ce qui serait très long, car mon père m'emmenait souvent en voyage ou en excursion ; bref, je suis resté dans le doute le plus complet. »

d'étranges ressouvenirs provoqués par l'exaltation religieuse ? Que ne raconte-t-on pas des convulsionnaires, des somnambules, des hystériques ? Voici donc une première question : Comment un événement aussi mince peut-il, au milieu du flux perpétuel des choses, être l'objet d'une conservation aussi parfaite ? Le fait paraît être un cas particulier de la loi qui veut que rien ne se perde dans l'univers. Amené par là à scruter le sens, la portée et le fondement de cette loi, à côté d'elle j'en formulerai une autre qui lui donnera sa vraie signification. Après quoi, j'ajouterai quelques mots touchant la cause du sommeil et la transmission de la mémoire par voie de génération, parce que ces sujets se présenteront sur mon chemin.

De plus, le nom de l'*asplenium* fait partie de mon vocabulaire en tant que je rêve, mais non en tant que je veille. Si je le possède à mon réveil, c'est parce que je l'ai puisé dans mon rêve, et non parce que je l'ai connu autrefois. Je suis ainsi dans la situation de quelqu'un qui à la fois se souvient et ne se souvient pas ; qui, par exemple, mis face à face avec une personne, pense l'avoir déjà vue quelque part, mais ne sait plus où. Ce que je voudrais retrouver, c'est d'où est venu dans mon esprit ce nom de l'*asplenium*. Aussi, quand l'album tombe sous mes yeux, quelque chose se passe en moi comme si un voile se déchirait. Pourquoi est-ce cet album et non mon rêve qui me fait dire : Je me souviens ? Qu'est-ce donc, à proprement parler, que la reproduction du passé ?

Enfin, à cette question, s'en rattache accessoire-

ment une troisième. Ce nom, qui avait disparu de mes souvenirs, s'y grave d'une manière indélébile à partir de la nuit où j'en ai rêvé. Il semblait effacé, et voilà que de lui-même, en dehors, on oserait le dire, de toute action extérieure qui serait venue recreuser les caractères, il reprend vigueur et couleur et se fait dans mes souvenirs une place, que d'autres noms, qui le mériteraient mieux, sont loin d'avoir. Il y a eu là une action cumulatrice, quelle en est la source? Ceci m'amènera à parler de la logique et de l'incohérence des rêves. Tel sera l'objet de la dernière partie de ce livre.

Le sujet a, comme on le voit, d'assez grandes proportions. Aussi est-ce un essai que j'offre au lecteur bien plutôt qu'un traité. J'apporte mon tribut à la théorie de la mémoire; rien de plus. Cette théorie, quoi qu'on en puisse croire, n'est pas encore achevée. Si mon étude n'a même d'autre résultat que d'en signaler l'insuffisance, mon ambition pourra s'estimer satisfaite.



LA MÉMOIRE CONSERVATRICE.

CHAPITRE PREMIER.

Le principe de la conservation de la force.

Fausseté de l'axiome que rien ne se perd dans la nature, ni la matière, ni la force. — Tout changement engendre un changement incapable de le reproduire intégralement, sinon, il y aurait des effets sans cause. — Examen de l'objection tirée du pendule : ce qui est caché sous le phénomène de la chute des corps.

Rien ne se perd dans la nature, ni un atome de la matière, ni un moment de la force [1]. Cette proposition est passée à l'état d'axiome et est devenue tellement banale qu'on n'ose presque plus l'énoncer. Beaucoup se flattent de la comprendre et la comprennent sans doute à leur manière. Quant à moi, je ne la saisis pas bien, et je ne suis pas éloigné de la déclarer fausse. Qu'est-ce donc que le passé, qui n'est plus et qui ne reviendra plus ? Qu'est-ce donc que l'avenir, qui n'est pas encore, mais qui deviendra irrévocablement le passé? Ma jeunesse ne s'est-elle pas envolée, emportant je ne sais où, insouciance, amour, illusion, poésie, et me laissant à leur place la science, austère toujours, triste et morose parfois, que souvent je voudrais oublier, et

[1] Pour parler le langage rigoureusement géométrique, je devrais dire *moment virtuel.*

qui à toute heure me répète ses graves leçons et me glace par ses avertissements sévères ? Le Temps, qui entasse sans relâche les morts sur les naissances et les naissances sur les morts, reformera-t-il jamais Aristote ou Archimède, Descartes ou Newton? La Terre pourra-t-elle un jour encore se recouvrir de fougères gigantesques, d'immenses équisétacées, au milieu desquelles se mouvront les monstres aujourd'hui disparus ? Est-il vrai, comme le disent les poètes, que la Nature est la mère toujours prête à enfanter et que ses flancs ne se fatigueront jamais? Quoi! elle serait la seule à ne pas vieillir!

Non! tout ce qui a été ne sera plus et ne peut plus être. L'heure fuit d'un pas infatigable, et elle ne repasse pas deux fois sur le même cadran. Les instants dont se compose l'existence du monde sont tous dissemblables. Sans cesse le devenir se transforme en devenu, la puissance en acte, le mouvement en repos; et, dans ce qui est fait, il y a toujours quelque chose qui ne peut plus se défaire.

Ces lieux communs qui frappent et saisissent le vulgaire, la plupart des savants les oublient ou les dédaignent. N'ont-ils pas, en effet, à leur opposer l'éternité de la matière et l'éternité de la force, et avec ces trois mots n'a-t-on pas tout expliqué? La matière, la force ne sont susceptibles ni d'augmentation ni de diminution; les choses peuvent-elles dès lors nous dérober quelque mystère?

Écoutons, par exemple, M. Taine [1] : « Nous traitons de même ces lois générales, jusqu'à ce qu'enfin la nature, considérée dans son fond subsistant,

[1] *De l'Intelligence*, préface de la deuxième édition.

apparaisse à nos conjectures comme une pure loi abstraite qui, se développant en lois subordonnées, aboutit sur tous les points de l'étendue et de la durée à l'éclosion incessante des individus et au flux inépuisable des événements. Très probablement, la nouvelle loi mécanique sur la conservation de l'énergie est une dérivée peu distante de cette loi suprême; car elle pose que tout changement engendre un changement capable de le reproduire sans addition ni perte; que, partant, le second équivaut exactement au premier, et qu'ainsi, visible ou invisible, la quantité de l'effet ou travail demeure toujours la même dans la nature. Or, si... cet effet, qui est l'être persistant des choses, se ramène au mouvement, si tous les événements physiques et moraux se réduisent à des mouvements, si le mouvement lui-même est un composé de sensations infiniment réduites, si l'existence, partout homogène, est partout constituée par les combinaisons de cet élément si simple, il est permis d'espérer qu'on approche de l'époque où, ayant constaté sa présence universelle et sa persistance indestructible, on pourra chercher les raisons de l'une et de l'autre, examiner s'il y avait d'autres éléments possibles, et savoir non-seulement qu'il est, mais pourquoi il est. »

Voilà qui est catégorique : tout changement engendre un changement capable de le reproduire sans addition ni perte; l'existence est partout constituée par les combinaisons du mouvement dont la persistance est indestructible; par conséquent, la nature aboutit sur tous les points de l'étendue et de la

durée à l'éclosion incessante des individus et au flux inépuisable des événements [1].

Mais tout cela est-il vrai? Le mouvement perpétuel serait-il en effet possible? Évidemment, il ne s'agit pas ici du rêve de quelques intelligences détraquées qui poursuivent la réalisation d'une machine capable non-seulement d'entretenir son propre mouvement, mais d'exécuter en outre un certain travail. Cette extravagance n'a pas besoin d'être réfutée. Je parle du mouvement perpétuel pur et simple. Sans doute, quand on se place dans le domaine exclusif de l'abstraction et qu'on se maintient rigoureusement sur le terrain de l'un ou l'autre principe formel de la logique, on peut, avec quelque apparence de raison, avancer que la cause passe tout entière en ses effets, et, par suite, que ceux-ci ont la puissance virtuelle de reproduire la cause. En ont-ils la puissance effective? Ceci est une autre question; c'est même la seule question, et c'est ce que nous allons voir.

Il semble, avant toute réflexion ultérieure, que la mécanique théorique et rationnelle réalise sans contradiction le mouvement perpétuel, en transformant alternativement la cause en effet et l'effet en cause. Témoin le pendule. Un point mathématique pesant, et suspendu par un fil rigide et inextensible, dans un milieu non résistant, à un point fixe autour duquel il peut se balancer sans frottement,

[1] M. Ribot, dans un article sur *le Rôle psychologique des mouvements* (*Revue philos.*, oct. 1879, p. 384), me paraît verser dans la même erreur. « Il est impossible, dit-il, que le mouvement ne se restitue pas au dehors sous quelque forme. » Il est vrai que cette phrase est susceptible de plusieurs interprétations.

s'il est écarté de sa position d'équilibre, se mettra à osciller, et son mouvement de va-et-vient continuera pendant l'éternité. Il n'est pas difficile de se rendre un compte exact de ce qui se passe. En déplaçant le point pesant, on le soulève à une certaine hauteur, et on lui communique la faculté de descendre juste de toute cette hauteur et non au-delà, attaché qu'il est par sa tige au point de suspension.

Cette faculté entre en exercice dès que je l'abandonne à lui-même. Sa force de tension, comme on s'exprime dans le langage scientifique, se transforme pendant ce mouvement en force vive, et, quand il est arrivé au bas de sa course, la transformation est achevée. Maintenant commence une transformation en sens contraire; par suite de la vitesse acquise, le pendule remonte emmagasinant de la force vive sous forme de force de tension, et, quand le mouvement s'arrête, le pendule est arrivé exactement à la même hauteur d'où il était parti. L'effort qui avait été fait pour l'écarter de son point de repos, se retrouve intact comme force de tension dans le pendule, remonté cette fois-ci en vertu de son propre mouvement, Les oscillations se reproduiront donc éternellement, la force de tension se transformant en force vive et réciproquement sans gain ni perte.

Dans le mouvement elliptique des corps célestes on peut trouver à certains égards la réalisation d'une théorie analogue. Une planète lancée dans l'espace par une force initiale, cherche à tomber sur le Soleil. Elle s'en approche peu à peu et son mouve-

ment s'accélère par le fait même de sa chute. De sorte que, arrivée à un certain point de sa course, la vitesse acquise l'éloigne de l'astre central; elle se met à remonter, pour nous servir d'un mot qui rend bien la chose. Mais cette ascension ou cet éloignement se fait aux dépens de sa vitesse, qui décroît. Il arrive donc un moment où cette vitesse est la même que celle qui lui avait été imprimée au départ; et c'est ainsi que les phénomènes de rapprochement et d'éloignement, de chute et d'ascension, se renouvelleront périodiquement, invariablement et indéfiniment. D'après cela, la retransformation intégrale de l'effet en cause ne serait pas seulement une pure conception; la nature nous en offrirait des exemples.

Mais en supposant même, pour un instant, que telles soient bien les conditions des révolutions des planètes et que notre courte vue ne nous ait pas caché des altérations dans leurs orbites et la longueur de leurs années, serait-on en droit d'en inférer que la Terre pourrait repasser par une des phases antérieures de son existence, toutes choses dans l'univers opérant un retour équivalent, et cela sans autre intervention que celle des forces naturelles, qui sont aujourd'hui chez elles en activité, en d'autres termes, sans aucun appel à des forces du dehors? Une pareille conséquence logique du principe que la cause se retrouve tout entière dans ses effets, est en contradiction avec un autre principe logique : il n'y a pas d'effet sans cause. Imaginons, pour un instant, qu'après une série de révolutions, la société antique vienne à revivre, que l'humanité,

dépouillée peu à peu des découvertes qu'elle a accumulées depuis Aristote et Archimède, retourne à ce qu'elle était vers l'époque d'Alexandre ou de Marcellus, et compte de nouveau au nombre de ses gloires l'auteur de l'Organon ou l'inventeur de l'hydrostatique, toujours est-il qu'on ne pourrait voir en eux les mêmes individus que ceux dont ils auraient pris le nom, la figure et le génie. Or, si réellement l'état nouveau ne diffère en rien de l'état ancien. si réellement le monde est revenu au même point sans gain ni perte, tout ce qui s'est passé dans l'intervalle n'est qu'une suite d'effets sans causes; le premier Aristote et le premier Archimède — si toutefois on peut dire qu'ils seraient les premiers — ont été tirés de rien. Si les fougères et les prêles doivent un jour recouvrir encore la terre de leur uniforme verdure, si les ichthyosaures doivent reparaître au sein des mers, et les iguanodons dans l'ombre des forêts, où serait la cause de la faune et de la flore primitives et de toutes les transformations que depuis elles auraient subies? Toutes les choses étant remises exactement dans le même état, la série de ces transformations intermédiaires est le produit du néant; c'est une véritable *creatio ex nihilo*.

Mais, va-t-on me dire, et les mouvements des corps célestes, et les oscillations pendulaires? La course de la Terre dans l'espace jusqu'à ce qu'elle revienne au même solstice, l'abaissement et l'élèvement alternatifs du pendule, sont donc aussi des effets sans cause, des créations de rien?

J'ai déjà indiqué des restrictions que comporte la conception d'une périodicité absolument régulière dans les révolutions des corps célestes. Mais j'aborde directement le cas du pendule. Je ne me retranche même pas — et j'en aurais parfaitement le droit — derrière cette réponse péremptoire, mais trop commode, que le pendule de la théorie est irréalisable, qu'il n'y a pas de milieu non résistant, de barre absolument rigide et inextensible, ni d'appareil de suspension capable de tourner sans frottement — non ! J'accepte le pendule idéal oscillant sans frottement, dans le vide absolu. Il descend et remonte jusqu'au même niveau. Mais ce mouvement a pris du temps. Dans la formule mathématique qui l'exprime, le temps figure comme une quantité abstraite qu'on désigne d'ordinaire par la lettre t. Cette désignation est vague, et vague est l'idée qui s'y cache. Ce temps est-il long, est-il court ? Nous n'en savons rien. Mais, quel que soit ce vague inévitable, une chose est certaine : c'est que le temps n'est pas une pure abstraction, c'est qu'il est quelque chose [1]. Or, s'il est quelque chose, il y a quelque chose qui se consomme, et qui se consomme sans retour. Et quand je dis que le temps est *quelque chose*, j'entends par là qu'il a une existence réelle et non pas seulement une existence idéale, comme quand nous disons que le néant est quelque chose, puisque nous *en* avons l'idée et que nous *lui* avons

[1] Dans ma *Logique scientifique*, p. 276 et suiv., je démontre que le temps réel n'est pas une simple relativité.

donné un nom. Ce temps est une réalité ; car, s'il n'était qu'une pure idée, le pendule serait à la fois au même instant à tous les points de sa trajectoire ; et, dans le fait, il n'y aurait plus de périodicité, ni par conséquent de mouvement.

Tâchons de découvrir quelle est la réalité qui s'incarne dans le temps.

Pourquoi le pendule se meut-il? Parce que, élevé à une certaine hauteur au-dessus de son point de repos, il tend à retomber et retombe quand on l'abandonne à son propre poids. Ce qui le met en mouvement, c'est l'attraction qui le sollicite vers un certain point de l'espace, soit, pour fixer les idées, vers le centre de la Terre. A parler exactement, une fraction seulement de son poids le sollicite à descendre ; l'autre fraction est absorbée par la rigidité et l'inextensibilité hypothétiques de la tige de suspension et la fixité du point d'appui. Je l'ai déjà dit, je n'élève pas de difficultés de ce dernier chef, car je veux prendre la question par son côté le plus ardu. Voilà le problème simplifié ; il ne s'agit plus que de la chute d'un corps sur un autre corps en vertu de leur attraction mutuelle. Or, puisque cette chute n'est pas instantanée, puisqu'elle prend du temps, si court soit-il, c'est qu'elle éprouve des retards, c'est qu'elle rencontre des résistances qui finissent par être vaincues ; et des résistances vaincues peuvent-elles se reformer d'elles-mêmes ?

Le pendule, dans son mouvement alternatif, brise donc des résistances, et c'est pourquoi son mouvement prend du temps. Que sont ces résistances ? Je n'en sais rien ni ne veux rien en savoir pour le mo-

ment, car ce sujet m'entraînerait tellement loin, que je pourrais ne pas revenir. Toujours est-il qu'elles existent sous une forme n'importe laquelle, ce qui permet d'affirmer que la périodicité indéfinie et parfaite est impossible à concevoir, même en se renfermant dans l'abstraction pure.

Concluons. Entre ces deux principes logiques « il n'y a pas d'effet sans cause » et « la cause entière passe dans son effet », il y aurait une contradiction absolue si l'on tirait du second par voie de conséquence que l'effet peut reproduire la cause. Et, si cette conséquence est illégitime, la vie de la nature entière se déroule entre un état initial et un état final, ou, pour parler le langage ordinaire, elle a eu un commencement et elle aura une fin.

CHAPITRE II.

La transformation des forces et la fin de l'univers physique.

La chute d'eau et le moulin : la force ne réside pas dans la matière en tant que matière, mais dans la position de cette matière. — La chaleur et le mouvement : l'univers tend vers l'équilibre de température. — Examen de l'objection tirée de l'infinité de l'espace et du temps. — Ce qui se détruit irrévocablement c'est la transformabilité des forces.

Reprenons maintenant le problème sous un autre aspect. La logique est une science infaillible, nul ne s'avisera de la contredire. Mais il arrive assez souvent à l'esprit humain d'en appliquer à faux les principes et d'appuyer ses raisonnements sur le vide. L'argumentation précédente, toute plausible qu'elle est, a-t-elle un fondement solide, et la science po-

sitive, qui ne se paie pas de mots, est-elle disposée à la ratifier? Abandonnons donc le terrain de la dialectique, et, nous rapprochant de la réalité, appliquons nos réflexions à un exemple concret.

Une chute d'eau fait mouvoir un moulin. Évidemment cette eau n'est pas perdue. Cependant, après qu'elle est tombée, elle n'est plus dans le même lieu qu'auparavant : elle était en haut, la voilà en bas. Quand elle était en haut, elle pouvait faire aller le moulin; mais, une fois en bas, elle ne le peut plus. Elle a perdu de la force de chute; elle ne pourra plus mettre en mouvement que des moulins situés au-dessous. Qu'est devenue cette force de chute? Elle a, dit-on, passé tout entière dans le mouvement de rotation de la roue, ce qui fait que l'arrêt de ce même mouvement pourrait faire remonter l'eau tombée jusqu'au point d'où elle tombe. Cette assertion, à peine soutenable, comme on vient de le voir, au point de vue de l'abstraction pure, ne l'est absolument plus dès qu'on fait entrer en ligne de compte les éléments réels du problème. La force de chute a donné lieu à d'autres phénomènes que la rotation de la roue, et partant cette rotation ne pourrait suffire à remonter toute l'eau à son point de départ.

Ainsi, entre autres effets, il s'est produit une certaine quantité de chaleur par le frottement de l'axe du moulin sur ses points d'appui, et par le choc des molécules d'eau les unes contre les autres, et contre les aubes de la roue. Cette production de chaleur s'est faite aux dépens du mouvement, qui en a été moins rapide. Maintenant une question se pré-

sente : pourrait-on retirer de cette chaleur tout le mouvement qu'elle a absorbé? Eh bien, non. Une partie de cette chaleur, une partie, par conséquent, de la force de chute, n'est plus désormais susceptible de transformation ; elle est irrévocablement perdue pour le mouvement. Ce point est de la plus haute importance, et je dois m'y arrêter quelque peu pour dissiper des erreurs qui passent volontiers pour des vérités dans l'esprit des penseurs peu familiarisés avec la théorie mécanique de la chaleur, telle que l'ont établie Mayer et Clausius.

La comparaison suivante, qui exprimera exactement ce qui se passe dans la nature, rendra la chose sensible. Que l'on se représente un chemin de fer automoteur établi sur un plan incliné. Une corde sans fin passe sur deux poulies placées l'une en haut, l'autre en bas du plan, et, pendant qu'un wagon descend, un autre monte. Quand je charge sur l'un des wagons des matériaux qui sont en haut, il se met à descendre et il fait remonter l'autre wagon. Je puis profiter de cette force de descente pour conduire à l'extrémité supérieure du plan une certaine quantité des matériaux antérieurement descendus ; mais il est évident — fît-on même abstraction des frottements — que je ne pourrai en ramener qu'un poids inférieur, de si peu que ce soit, à celui qui charge le wagon descendant. De sorte que ce manège a nécessairement pour résultat de transporter des matériaux de haut en bas à chaque descente, et que le stock inférieur s'accroît sans cesse aux dépens du stock supérieur. Et ainsi il arrivera inévitablement un jour où le travail devra cesser

faute d'aliment. D'un autre côté, l'arrêt du mouvement de descente produit de la chaleur, de manière que la force de tension des matériaux supérieurs se transforme peu à peu en calorique. Il y aura toujours la même somme de matière, avec cette différence que primitivement elle était au haut et que finalement elle est au bas du plan ; et la même somme de force, avec cette différence que la tension est remplacée par la chaleur. Mais ces différences sont considérables.

Inutile, avant d'aller plus loin, de noter que, dans l'industrie, on ne fait pas d'habitude servir la force de descente uniquement à un travail de remonte. Mais quel que soit le travail auquel elle est affectée, qu'elle doive soulever un marteau, creuser une roche ou broyer le grain, au fond cela revient exactement au même.

Qu'est-ce donc qui se consomme dans ce travail, quel qu'il soit? Ce n'est pas de la matière, c'est une simple différence de niveau. Ce n'est pas l'eau qui meut le moulin, c'est sa capacité de tomber. Elle ne serait d'aucune utilité si elle ne venait de plus haut que les aubes de la roue.

La force ne réside donc pas dans la matière même, mais dans la position de la matière [1]. Or, on ne se sert d'une différence de niveau qu'en la détruisant, et, quand elle est détruite, elle ne peut se reconstituer.

[1] J'ai déjà, dans ma *Logique scientifique*, donné et défendu cette définition de la force, mais en me fondant sur des considérations d'un autre caractère.

C'est quelque chose d'analogue qui se passe dans la transformation de la chaleur en mouvement. On ne peut opérer cette transformation qu'en faisant passer la chaleur d'un corps plus chaud à un corps plus froid, qu'en usant, par conséquent, d'une différence de température.

Si tous les points de l'univers étaient à la même température, si élevée qu'on la suppose, on ne pourrait tirer d'elle aucun mouvement. De l'uniformité ne peut naître que l'uniformité. Si donc on ne peut jamais utiliser qu'une différence de température, on ne peut convertir en mouvement qu'une partie de la chaleur des corps. Car, pour opérer la conversion de la totalité, on devrait pouvoir ramener ce corps au froid absolu, ou, comme on dit, au zéro absolu de température. Pour cela, il faudrait qu'il fût mis en contact avec un milieu qui serait lui-même au zéro absolu. Or, d'abord il n'existe pas, il n'a jamais existé, il ne peut exister de corps ou de milieu au zéro absolu. De plus, si même un être tout-puissant créait quelque part un milieu semblable, le reste de l'univers demeurant dans le même état, il ne se conserverait tel que pendant un instant ; à peine créé, il s'échaufferait et cesserait d'être absolument froid. Une comparaison peut rendre la chose tout à fait claire, bien qu'il n'y ait pas parallélisme rigoureux entre les deux objets comparés. Il est impossible aussi d'utiliser toute la force de chute contenue dans un corps pesant. Car plus on éloigne le point d'attraction, plus la chute est considérable. Il semblerait donc que, pour obtenir le maximum de force vive, on dût reculer le point d'attraction au-

delà de toute limite, c'est-à-dire à l'infini — ce qui, par parenthèse, est un non-sens et revient à ne le placer nulle part — mais alors il n'y a plus d'attraction. Revenons à notre sujet.

Un corps ne peut se refroidir que par son contact avec un corps ou un milieu plus froid que lui. Il s'ensuit que les corps les plus froids ne cessent de s'échauffer, et les corps les plus chauds de se refroidir. Les différences de température tendent donc à s'annuler; l'univers marche sans relâche vers l'uniformité, vers l'équilibre de température, et la quantité de chaleur qui peut se transformer en mouvement diminue sans cesse.

Mais il y a plus. Tandis que la chaleur ne peut se convertir tout entière en mouvement, le mouvement peut, lui, se convertir tout entier en chaleur. Lorsque deux masses de plomb égales et se mouvant en sens contraires avec la même vitesse sur une même droite se rencontrent, l'arrêt de leur mouvement cause leur échauffement, et cela sans intermédiaire. Or, le jeu de l'univers consiste dans des chocs continuels, dans des arrêts de mouvement suivis d'une production de chaleur. En sorte que la quantité de chaleur va s'accroissant sans cesse aux dépens de la quantité de mouvement. Il y a un flux nécessaire des choses, sans doute; mais ce flux est toujours dans le même sens. L'existence de l'univers s'écoule entre deux termes : au début, mouvement sans chaleur [1]; à la fin, uniformité de

[1] C'est ainsi, du moins, que je me représente l'état initial de l'univers, et je soumets cette idée à l'examen

chaleur sans mouvement. De ces deux termes, que la pensée conçoit d'une certaine façon, l'un, il est vrai, n'a jamais été réalisé, l'autre ne le sera jamais, ou — pour me servir du langage mathématique — l'un remonte à un temps infini dans le passé, l'autre arrivera après un temps infini dans l'avenir; mais avec cela le mouvement est rendu de jour en jour plus difficile, et fatalement une époque viendra où il sera imperceptible [1].

Et qu'on ne croie pas soulever des objections victorieuses en invoquant l'infini de l'espace et du temps. Qu'on ne vienne pas dire, par exemple, que

des hommes plus compétents que moi dans ces hautes spéculations physiques. Pour réaliser, par rétrogression, un semblable état, il faudrait que tous les mouvements vibratoires que l'on désigne sous le nom de chaleur, électricité, etc., fussent transformés en mouvements de translation. Alors chaque molécule serait animée d'un mouvement propre et indépendant du mouvement des autres molécules. — Le lecteur ne doit pas perdre de vue que l'introduction de l'infini dans une formule mathématique est le signe d'une impossibilité. Dire qu'un état déterminé a existé il y a un temps infini, c'est dire qu'il n'a jamais pu être. Et en effet, s'il avait été réalisé alors, il le serait encore aujourd'hui, car l'infini ne s'épuise pas.

[1] Le lecteur, curieux de mieux pénétrer les considérations mécaniques sur lesquelles cette conclusion s'appuie, lira avec fruit et intérêt un discours sur *le commencement et la fin du monde, d'après la théorie mécanique de la chaleur*, par M. F. Folie, membre de l'Académie de Belgique. Ce discours est inséré dans les Bulletins de cette compagnie, 2e série, t. XXXVI, n° 12, décembre 1873.

la quantité de mouvement est peut-être infinie, et qu'elle est, par suite, inépuisable. Cette échappatoire n'est que spécieuse. D'abord le mot infini n'a pas de sens. Mais, eût-il un sens, il s'ensuivrait, puisque le mouvement se détruit de lui-même, que la cause de destruction, agissant partout où il y aurait du mouvement, serait, elle aussi, infinie. Certes, un seul consommateur ne viendrait jamais à bout d'une provision de bougies infiniment grande. Mais, s'il y a une infinité de consommateurs et que chacun allume sa bougie, la provision, tout infinie qu'on la suppose, ne durera que quelques heures. Dans tous les lieux de l'univers, les différences s'aplanissent inévitablement, et un temps arrivera où ces différences seront tellement faibles, que toute la surface en sera comme nivelée, et que le mouvement de descente d'un côté, de montée de l'autre, ressemblera, à s'y méprendre, à l'immobilité.

Cette conséquence est bien faite pour nous révolter; et cependant, tel est bien l'arrêt de la science actuelle, et, comme disait Juvénal [1] :

> Quod modo proposui, non est sententia : verum est ;
> Credite me vobis folium recitare Sibyllæ.

« Ce n'est pas là un texte à déclamation : c'est une page de la Sibylle. »

Ah! nous avons beau savoir que nous sommes, en tant qu'individus, destinés à disparaître tôt ou tard, et que ceux qui viendront après nous n'auront

[1] *Sat.* VIII, 125 et 126.

comme nous qu'une vie éphémère, la science a beau nous montrer que les espèces elles-mêmes ont une existence limitée, qu'elles viennent briller un instant à la surface du globe, puis s'éteignent sans retour, nous ne nous résignons pas facilement — et pourtant que nous en chaut-il? — à la pensée que l'humanité puisse être anéantie, et avec elle la Terre, le Soleil, le système planétaire, notre nébuleuse et toutes celles qui remplissent l'immensité. Peut-être, après tout, cette horreur de l'éternel silence, pour lequel cependant des philosophes voudraient nous inspirer de l'amour, est-elle fondée dans la nature des choses. Peut-être un examen plus rigoureux de l'essence de la force et de la pensée nous ferait-il puiser des motifs de courage, de consolation et d'orgueil dans ce qui semble bien propre à nous pénétrer de terreur, de désespoir et d'humiliation.

Concluons. Il y a dans la nature quelque chose qui disparaît, et disparaît sans retour. Je veux bien que ce ne soit ni la matière ni la force; mais c'est quelque chose, à première vue, de plus précieux que la force même, c'est la faculté pour elle de se transformer. Car, s'il ne devait plus y avoir dans l'univers que l'immuable, en quoi se distinguerait-il du néant? Tout changement a pour effet de faire passer la force de l'état transformable à l'état intransformable : il consomme donc de la transformabilité. La transformabilité s'épuise peu à peu, et, avec elle, la cause générale du changement. Or, à cet égard, il est naturel de se demander si cette cause ne mériterait pas à plus juste titre le nom de force; et, si

l'on y voit — ce qui paraît rationnel — la force véritable, est-il vrai de dire que la force est indestructible, et, dans tous les cas, que rien ne se perd dans la nature ?

Ces considérations générales étaient indispensables à mon sujet. Il était bon de voir le pays à vol d'oiseau, pour se faire une juste idée du chemin que l'on se dispose à parcourir. Il me reste maintenant, en vue de l'objet de mon étude, à préciser davantage le caractère de cette métamorphose du transformable en intransformable, et, en fin de compte, à substituer une autre formule à celle de la conservation de l'énergie.

CHAPITRE III.

Le principe de la fixation de la force.

Toute transformation d'une force aboutit à sa fixation partielle. — Origine de la force : une rupture d'équilibre ; fin de la force : l'équilibre. — L'équilibre statique et l'équilibre dynamique. — Fixation des impressions dans la matière organisée. — Pénétrabilité infinie de la matière vivante.

Si la force se manifestait sous la forme d'un mouvement de propagation ou d'ondulation dans un milieu parfaitement élastique, elle resterait constamment identique à elle-même ; à n'importe quel instant de la durée, elle serait ce qu'elle était l'instant d'auparavant, ce qui revient à dire qu'il n'y aurait ni changement ni durée. Jusqu'à quel point cette hypothèse est-elle possible, même idéale-

ment ? Je n'ai pas à m'en préoccuper ; il me suffit de savoir qu'elle n'est pas réalisée [1]. Nous ne connaissons point de milieu jouissant d'une élasticité parfaite [2]. Il s'ensuit que, dans les milieux réels, la force doit vaincre des résistances et sort affaiblie de la lutte. Une partie d'elle-même se transforme en une modification imprimée à l'obstacle ; cette transformation est permanente , en ce sens que l'état primitif ne se reformera pas de lui-même, et partant, il y a de la transformabilité irrévocablement détruite.

Certes la force transformée n'est pas annihilée ; elle continue à être susceptible de produire des effets, puisque toute nouvelle force venant agir sur l'obstacle modifié, le sentira réagir d'une manière qui accusera cette modification même. De sorte que, pendant l'éternité, le choc éprouvé au début imprimera un trait spécial et indélébile à la physionomie de l'univers. Mais cette force ne pourra plus reprendre intégralement sa première forme. Avant cet accident, elle pouvait devenir ceci ou cela ; maintenant qu'elle est cela , il ne pourra plus se faire qu'elle ne soit devenue telle.

On peut caractériser d'un mot ce changement : la force était libre — si je puis me servir de cette

[1] On vient de voir que la vie de l'univers se poursuit entre deux termes extrêmes, mais infiniment éloignés , où l'hypothèse se réalise.

[2] On attribue à l'éther cette propriété. Mais l'éther est un milieu hypothétique. Et d'ailleurs il ne laisse pas que d'offrir une certaine cohésion, puisque la lumière ne le traverse pas instantanément.

expression — elle ne l'est plus; elle est *fixée*, et fixée dans l'obstacle. Remarquons en outre que la fixation d'une force libre n'est autre chose que sa combinaison avec une autre force qui par là aliène comme elle une partie de sa liberté. Or, comme il n'y a dans la nature, ainsi qu'il vient d'être dit, aucune substance d'une élasticité absolue, les chocs des molécules les unes contre les autres sont renvoyés amortis; l'aspect de l'univers varie chaque instant, et les forces vont se modifiant sans cesse et passant de l'état libre à l'état fixe.

Ce serait ici le lieu de scruter dans toute sa profondeur le caractère de cette métamorphose, et de se demander : Qu'est-ce qu'une force libre ? Qu'est-ce qu'une force fixe ? Mais je réserve cette question pour un autre travail. Mon sujet m'invite seulement à mettre en évidence le principe nouveau de la fixation de la force.

Un point nous intéresse directement : Comment s'opère le passage de la liberté à la fixité ? Quelle est l'origine de la force et quelle en est la fin.

Si tous les atomes de l'univers étaient au repos absolu, il va de soi qu'il n'y aurait pas lieu de parler de force. Il en serait de même au fond si, dans leurs mouvements, ils ne se contrariaient en aucune façon, ou bien encore, comme on l'a déjà dit, s'ils étaient constitués par des substances parfaitement élastiques. Dans tous ces cas, il n'y aurait pas de forces transformables, susceptibles de passer de l'état libre à l'état fixe. Partout règnerait un équilibre statique ou dynamique inaltérable.

Tout déploiement de force suppose une rupture d'équilibre, et les mouvements qui en sont la suite ont pour but de ramener un nouvel état d'équilibre. Il est facile de se rendre compte de ce que c'est qu'une rupture d'équilibre. Supposez un bassin contenant de l'eau, et un tube ouvert à ses deux extrémités, dont la partie inférieure plonge dans cette eau. On sait que le liquide montera dans le tube à la hauteur où il est dans le bassin. Mais si, par l'orifice émergeant du tube, vous aspirez ou vous soufflez, vous romprez cette situation, et le liquide montera ou descendra jusqu'à ce qu'un autre état s'établisse. Le souffle ou l'aspiration a provoqué une rupture d'équilibre qui a mis l'eau en mouvement; et ce mouvement avait une fin, la reconstitution d'un nouvel équilibre.

De même, si l'on met une barre de métal en contact avec un corps plus chaud qu'elle, on troublera l'équilibre dans la distribution du calorique de cette barre; elle s'échauffera progressivement dans toutes ses parties, et l'échauffement ne s'arrêtera que lorsque chacune d'elles aura atteint une température particulière et constante.

Quelquefois le mouvement a pour but de ramener l'état premier. Si une corde tendue est écartée de sa position de repos, l'équilibre de ses molécules est rompu; mais elle cherchera à y revenir, et elle y parviendra après une série plus ou moins longue d'oscillations. D'après ce qui a été dit plus haut, il y a toujours, en définitive, un nouvel état produit. Car, s'il n'en était pas ainsi, que serait devenue la force qui a tiré la corde de son premier état?

Aussi la corde ne revient-elle pas exactement à sa forme et à sa constitution premières; elle est un peu relâchée. C'est pourquoi un violoniste doit de temps en temps remonter son instrument. C'est ainsi encore qu'un pendule mis en mouvement finit par s'arrêter, et que la force du premier déplacement passe tout entière dans l'usure et l'échauffement de l'appareil de suspension, dans les chocs contre l'air et dans d'autres phénomènes.

Voilà pour l'équilibre statique. Veut-on un exemple d'équilibre dynamique? Une pierre lancée dans de l'eau dormante la sillonnera de plis ondulés qui courront les uns après les autres en rayonnant autour du point où elle est tombée. Le jet d'une seconde pierre en un autre point, y formera de nouveaux cercles qui se dessineront sur les premiers. Par la chute d'une troisième pierre, un troisième système d'ondes viendra se superposer aux deux précédents ; et ainsi de suite. Le réseau qui s'imprimera sur la surface de l'eau contiendra l'expression fidèle des accidents qui en ont troublé la tranquillité; il suffira de l'inspecter pour refaire l'histoire de sa formation, retrouver l'acte de naissance du premier système et les actes des mariages successifs de ce système avec les autres. La position d'un seul grain de poussière suspendu dans un rayon de soleil est le résultat adéquat de toutes les forces qui l'ont agité depuis la création du monde. Il suit de là qu'une intelligence infinie, par un simple coup d'œil jeté sur l'ensemble des choses, devinera tout leur passé. Un exemple très simple peut servir à le prouver.

On sait que la lumière met du temps à aller d'un point à un autre. Celle du Soleil nous est transmise en huit minutes ; celle de Sirius ne nous arrive qu'au bout de plusieurs années ; et il y a des nébuleuses tellement éloignées de nous que leurs rayons ne nous parviennent probablement qu'après des milliers de siècles. Chaque fois donc qu'un habitant de ces astres lointains allume une lampe, c'est à cent mille ans de distance que sa lueur vient frapper notre planète; cent mille ans après, elle continue toujours à voyager à travers l'espace, réfléchie et réfractée dans tous les sens. Ainsi une rétine infiniment sensible et infinie comme l'étendue elle-même, verrait non-seulement le présent, mais encore tout le passé, parce que de tous les endroits de l'univers seraient partis incessamment et à chaque instant des messagers chargés de transcrire en chacun des points de son tissu une page plus ou moins reculée de leur histoire.

Nous savons donc maintenant quelle est l'origine et quelle est la fin de la force. Son point de départ est une rupture d'équilibre ; son point d'arrivée, un état d'équilibre. Par là, on comprend sans peine comment la force se fixe, car l'équilibre ne se rompt pas de lui-même. Répétons toutefois — car ceci est important — qu'il faut un temps infini pour que l'équilibre absolu vienne à régner, parce que la vitesse avec laquelle se fait le nivellement est une fonction directe de la différence même des niveaux. L'écoulement est de moins en moins rapide à mesure que l'eau d'un bassin s'épuise. L'échauffement se ralentit à mesure que l'inégalité de température

entre le corps qui s'échauffe et celui qui l'échauffe diminue. De sorte que la tendance vers l'état final s'affaiblit en se satisfaisant, et cela dans une telle proportion, qu'elle ne perd jamais qu'une fraction d'elle-même. Les choses se passent comme si, pour répartir également la charge sur les deux bassins d'une balance portant des poids inégaux, j'enlevais chaque fois un quart de la différence au plus fort pour l'ajouter au plus faible. De cette façon, l'écart est progressivement diminué de moitié. Mais je pourrais persévérer dans ce travail pendant l'éternité sans atteindre mon but.

Quoique la connaissance que nous avons de la nature intime de la matière organisée soit plus imparfaite encore que celle que nous avons pu acquérir de la matière dite inerte, nous pouvons cependant affirmer que les organismes se comportent à l'égard des forces extérieures et les fixent dans leur substance sous la forme d'un certain état d'équilibre plus ou moins complet.

L'organisme — qu'il soit plante ou animal — est mis en contact par sa périphérie avec les forces qui agissent autour de lui. Ce contact introduit dans la position d'une ou de plusieurs molécules un dérangement qui en entraîne un autre dans les molécules voisines, et ainsi successivement de proche en proche. Qu'on se figure l'action de la force extérieure sous la forme d'une pression ou d'une distension, d'une propagation de calorique ou d'un appel aux propriétés élastiques, le phénomène consiste essentiellement dans une rupture d'un certain

arrangement plus ou moins équilibré des molécules de la superficie, rupture qui s'infiltre dans les profondeurs de la substance vivante, où, en dernier résultat, elle amène un nouvel état d'équilibre. L'ébranlement étant arrêté, il en résulte une modification permanente de l'organisme, permanente en ce sens qu'elle ne se détruira pas d'elle-même. Sur cette modification viendront continuellement s'en greffer d'autres. Il pourra arriver qu'en apparence une modification antérieurement reçue s'évanouisse. Mais ce sera là un effet illusoire, provenant de ce que des modifications subséquentes, d'une importance plus considérable, masquent par leur présence une empreinte relativement faible. C'est ainsi que les surcharges peuvent rendre un texte de manuscrit illisible sans pour cela l'effacer.

Le *résidu* de l'action extérieure consiste donc simplement en un nouvel arrangement imposé aux molécules. Celles-ci étaient disposées dans un certain ordre, elles avaient entre elles certaines relations, et la manière d'être de chacune d'elles était l'expression adéquate de la manière d'être de tout le groupe dont elle faisait partie. La force étrangère a eu pour effet immédiat de modifier cet agencement. Pour cela, il lui fallait vaincre des résistances ayant leur point d'appui dans certaines habitudes prises; et le résultat final a été une discipline nouvelle plus ou moins impérieuse, des habitudes nouvelles qui seront plus ou moins dominantes en raison inverse de la vigueur de l'ancienne discipline et des anciennes habitudes, et en raison directe de l'énergie et de la persistance de la cause impressionnante.

Le nouvel état moléculaire est la résultante de l'état moléculaire antérieur et de la force perturbatrice. C'est le produit d'une combinaison où la force nouvelle figure comme composante; et, ainsi que dans les combinaisons chimiques, cette réunion n'est possible que par le sacrifice réciproque de deux libertés.

En stricte théorie, la capacité que possède la matière inerte ou vivante de fixer les forces, n'a donc pas de borne. Quelle idée, en effet, pourrait-on se faire d'une matière qui subirait des chocs sans les arrêter, si peu que ce soit?

Cependant, on peut dire pour l'objet spécial qui nous occupe, que cette capacité a une double limite. Les chocs peuvent tomber sur des molécules dont les habitudes sont tellement tenaces qu'en apparence ils ne causent aucune déviation. C'est ainsi que la chimie nous fait connaître des corps composés présentant la plus grande résistance à toute tentative de décomposition. C'est ainsi encore qu'il y a de par le monde des gens stupides ou têtus qui savent persister toute leur vie dans une erreur cent fois réfutée. Ils ne sont pas absolument insensibles aux raisons qu'on leur objecte, mais c'est tout comme.

Les chocs peuvent aussi rencontrer des molécules si peu susceptibles d'attachement, qu'elles se laissent entraîner sans la moindre résistance dans toute espèce de tourbillon. Il y a des corps qui laissent passer la lumière : il y a des intelligences bornées incapables de rien apprendre. On peut dire, par exemple, du cerveau d'un dément qu'il ne sait rien retenir. Et encore ne faut-il pas accorder aux termes

un sens rigoureux. J'ai connu une personne âgée qui, frappée de paralysie, ne vivait plus que d'une vie végétative. La seule lueur d'intelligence qui lui restât, c'était, quand elle voyait ses enfants ou des personnes bien connues d'elle, de manifester par son regard et par un semblant de sourire une espèce de joie. Seulement, pour qu'elle donnât cette marque de plaisir, on devait mettre un certain intervalle entre les visites. Si l'on se représentait devant elle le même jour, elle ne témoignait que la plus complète indifférence.

Mais laissons ces détails, sans les approfondir davantage. Nous touchons au terme de notre première course, et nous pouvons enfin, comme le fidèle Achate et les compagnons du pieux fils d'Anchise, nous écrier en face de la terre désirée: *Italiam! Italiam!* Impatients de découvrir la source du fleuve abondant et mystérieux dont on n'avait guère jusqu'à présent exploré que la majestueuse embouchure, nous nous sommes directement enfoncés dans les hautes terres, et nous avons atteint un bassin grandiose d'où s'échappaient des cours d'eau sans nombre. Là, livrant à l'un d'eux notre barque, et nous laissant descendre, le courant nous a ramenés à notre point de départ. Nous savons maintenant d'où la mémoire conservatrice tire son origine. Nous savons que tout acte de sentiment, de pensée ou de volition, en vertu d'une loi universelle, imprime en nous une trace plus ou moins profonde, mais indélébile, généralement gravée sur une infinité de traits antérieurs, surchargée plus tard d'une autre infinité de linéaments de

toute nature, mais dont l'écriture est néanmoins indéfiniment susceptible de reparaître au jour vive et nette.

Et voilà pourquoi les caractères du mot *asplenium*, qu'un événement sans importance avait inscrits dans mon cerveau, ont pu, une nuit, recouvrer tout leur éclat, quand on avait lieu de croire qu'ils étaient éteints à jamais.

Deux mots de critique avant de finir. On lit chez M. Alfred Maury [1] : « Nous ne saurions nous souvenir de toutes les impressions que nous avons perçues ; même les plus heureuses mémoires oublient plus d'actions, de faits, de choses qu'elles ne s'en rappellent ; c'est qu'il n'y a qu'un nombre limité de fibres dans le cerveau, et que chacune n'est susceptible que d'un certain nombre de vibrations. La mémoire d'une chose chasse celle d'une autre, et les faits nouvellement appris font oublier souvent ceux qu'on avait sus antérieurement. »

Cette idée, assez commune d'ailleurs, d'après laquelle nos souvenirs seraient attachés à des fibres qui ne pourraient en supporter qu'un certain nombre, outre qu'elle est une pure hypothèse, est contraire aux faits. Comment ! M. Maury lui-même cite sa propre expérience et constate que les images les plus fugaces, les rencontres les plus banales, auxquelles il n'a prêté nulle attention, laissent dans son cerveau une trace fidèle et durable ; c'est ainsi

[1] *Le Sommeil et les Rêves*, 3e édit.: *Perte de la mémoire*, p. 404.

que la figure d'un monsieur qu'il doit avoir vu jadis rue de Clichy — mais il ne s'en souvient nullement — se dessine dans ses rêves avec une telle exactitude, qu'il le reconnaît immédiatement dans la rue ; c'est ainsi encore qu'une autre fois il est poursuivi de trois noms de pharmaciens associés chacun à un nom de ville de France, et le hasard lui met un jour sous les yeux un vieux journal qui les portait dans sa feuille d'annonce. Est-il en droit, après cela, de soutenir que le contenu de la mémoire est limité, qu'un souvenir chasse l'autre ? Moi-même, j'ai vu se revivifier en moi le nom barbare de l'*asplenium* et l'image d'une gravure qui ne m'a pas plus frappé que les milliers et milliers d'autres gravures que j'ai eues sous les yeux depuis que je feuillette des livres ; on a observé cent fois chez les hystériques, les extatiques, les hallucinés, des phénomènes de ressouvenir tout-à-fait extraordinaires — un seul de ces faits ne suffit-il pas pour renverser cette assertion plus spécieuse que solide ?

Mais il y a mieux. La transmission aux enfants des qualités et des traits des parents prouve sans réplique l'infinie puissance de condensation de la substance vivante. Car qu'est-ce que l'ovule fécondé? un atome en étendue, et pourtant dans cet atome se sont accumulés et s'accumulent sans relâche tous les caractères physiques de l'espèce et déjà bon nombre de caractères individuels, outre les instincts, les dispositions, le génie peut-être, et le germe des plus brillantes découvertes.

Cependant tout n'est pas faux dans l'opinion qui veut que la mémoire, non-seulement se fatigue,

mais s'oblitère. Si un souvenir ne chasse pas l'autre, du moins il empêche un souvenir ultérieur, et ainsi, pour la substance cérébrale, chez l'individu, il y a un maximum de saturation ; tandis que, considérée dans la succession des êtres, elle montre, au contraire, une aptitude indéfinie à se compliquer tous les jours davantage. C'est ce que l'on verra dans le chapitre suivant.

Terminons et concluons. Si l'intelligence suprême voit écrite toute l'histoire passée du monde dans un seul grain de sable perdu au milieu des dunes qui bordent l'Océan, une intelligence finie pourrait presque tout aussi facilement lire dans l'âme d'un être sensible les impressions qu'il a reçues, les émotions qu'il a ressenties, les désirs auxquels il s'est abandonné, les joies et les déceptions qui se sont partagé son existence.

CHAPITRE IV.

L'accumulation des forces et la cause du sommeil.

Deux parts à faire dans l'être sensible : ce qu'il a reçu et ce qu'il a acquis. — Formation des couches d'acquisition ou de dépôt : transformation de l'impressionnable en impressionné. — La périphérie sensible et les organes des sens. — L'organisme s'empare des forces extérieures et les fixe en lui sous forme d'idées ou de manières d'être. — La nutrition — Modifications transmises par voie de génération ; transformation d'un caractère individuel et accidentel en caractère spécifique. — Les forces physiques et les forces psychiques. — Le sommeil.

Je viens de développer le principe de la fixation de la force ; j'ai montré comment, arrêtée et retenue par la matière inerte ou vivante, elle y laisse une marque ineffaçable capable éternellement de provo-

quer le souvenir. Le phonographe est un remarquable exemple de fixation.

Cependant, si la cause première de la mémoire conservatrice est ainsi dévoilée, il reste à caractériser la matière sensible et à expliquer la conservation des traces à travers les phénomènes de destruction, de reconstitution et de reproduction dont elle est le perpétuel théâtre.

En quoi consiste la sensibilité? A quoi tient la qualité qui nous fait affirmer de tel corps qu'il est sensible? On ne saurait le dire. Pourquoi? Parce qu'on n'est jamais parvenu à créer le sensible avec de l'insensible; bien plus, parce qu'on n'a même jamais pu observer la formation spontanée du sensible. Pour le définir, on n'a donc pas la ressource de spécifier comment on le fait ou comment il se forme. Pouvons-nous au moins énoncer ce qu'il y a de plus dans le sensible que dans l'insensible? Nullement. Notre esprit n'a pas commencé par avoir la notion de l'insensible, et n'y a pas ensuite ajouté des prédicats pour obtenir celle du sensible; il a suivi le procédé inverse. Il a d'abord conçu le sensible en se concevant lui-même, et c'est par abstraction qu'il est arrivé à la conception de l'insensible. Dans le fait, le mot insensible est une pure négation : nous ne parvenons pas à nous faire une idée du mode d'existence de la chose qu'il est censé représenter. Aussi, pour l'enfant, pour le sauvage, pour le superstitieux, toute chose a une âme [1].

[1] Voir pour plus de développements, nos *Éléments de psychophysique*, p. 153 et suiv.

Si telle est notre ignorance à l'égard de la matière et, en particulier, de la matière organisée, comment peut-on espérer poursuivre la force dans ses manifestations les plus cachées et déterminer le caractère de cette trace indélébile qui décèle sa présence? Hélas! je l'annonce dès l'abord, je serai bien obligé de recourir à des métaphores et à des analogies; c'est là d'ailleurs un mal assez général. Que de comparaisons et de figures latentes émaillent le langage scientifique! Et à quoi servent les mots atome, molécule, polarité, affinité, attraction, répulsion, élasticité, mouvement intérieur, si ce n'est le plus souvent à dissimuler les vastes lacunes que présente le système de nos connaissances? Pourtant, puisqu'il m'est impossible de mettre des faits et des expériences directes à la place de tropes et d'hypothèses, je ferai du moins en sorte que les images auxquelles j'aurai recours soient l'expression strictement fidèle des propriétés aujourd'hui connues de la matière soit inorganique, soit vivante.

Aussi bien qu'on ne peut imaginer un point d'attraction situé à l'infini, ou qu'il ne peut exister de milieu au zéro absolu de température, aussi bien peut-être est-il impossible de concevoir une sensibilité initiale. Inutile toutefois d'entrer dans l'examen de cette question, que j'ai traitée ailleurs [1]. Mais rien n'empêche de se représenter la première âme qui fut formée comme une *table rase*, une feuille de papier sans écriture. Seulement, à peine fut-elle

[1] Spécialement dans ma *Psychologie comme science naturelle.*

née, qu'elle reçut de ce qui l'entourait une empreinte inaltérable. Dans tout le cours de son existence, les empreintes n'ont cessé de se superposer aux empreintes; et, comme elle les a transmises plus ou moins défigurées à sa descendance, aujourd'hui toute âme qui vient au monde, porte écrite en elle-même l'histoire de sa race. C'est ainsi que l'écorce terrestre indique par la succession de ses couches toutes les vicissitudes de l'existence de notre planète; c'est ainsi que le développement de l'œuf d'où sortira l'individu, est l'abrégé fidèle de l'histoire de ses ancêtres.

Tout organisme est donc essentiellement constitué par un noyau central recouvert d'un dépôt de formation. J'entends par noyau central l'ensemble des éléments héréditaires, c'est-à-dire des instincts, des dispositions, des qualités qui lui viennent par voie d'héritage et qu'il transmettra à son tour presque intégralement à sa postérité, en y joignant une partie de ses propres acquisitions. Le dépôt de formation est le produit de sa faculté assimilatrice et se compose d'une série ininterrompue de couches, je dirais volontiers journellement formées. De sorte qu'on pourrait nombrer par elles les jours qu'il a vécu, de même que l'on peut deviner l'âge d'un arbre à l'aspect que présente sa coupe transversale.

Ai-je besoin d'insister de nouveau sur le caractère métaphorique de mes expressions? Noyau, couche sont des termes dont je me sers, faute d'autres. Ils n'ont d'autre prétention que de faire image, et d'exprimer ce qui, dans l'être individuel,

lui vient de ses générateurs, et ce qu'il doit à ses propres acquisitions. Dans la réalité, l'organisme ne présente ni noyau central, ni couches extérieures enveloppantes. Le mouvement de ses molécules se complique, voilà tout. C'est l'esprit qui, dans cette amplification, voit des mouvements surajoutés à des mouvements antérieurs. Au fond, il y a unité et pénétration réciproque. Mais ces derniers termes eux-mêmes sont aussi des figures.

Dans le noyau central, une distinction est à faire, entre les caractères spécifiques et les traits individuels, car l'individualité est marquée dès la naissance. Un œuf humain fécondé deviendra un homme et un certain homme. Il contient en lui le type de l'espèce humaine, et déjà il possède en propre certaines qualités qu'il tient de l'état du milieu et de la disposition de ses parents au moment de la conception.

Faisons abstraction de ce qu'il y a d'accidentel et d'individuel dans le noyau, et ne considérons que l'ensemble de ses attributs spécifiques. Il est certain que le noyau lui-même est un produit de formation. Chez les ancêtres les plus reculés, il avait une composition infiniment plus simple. S'il s'est compliqué, c'est que des couches de dépôt se sont peu à peu, en tout ou en partie, attachées au noyau d'une manière inséparable.

Dès lors, plusieurs questions se présentent : Comment se forme une couche de dépôt ? Quelles sont les couches qui, s'attachant au noyau, ne se lègueront qu'à la descendance prochaine ? Quelles sont celles qui, se transmettant à la descendance

éloignée, feront ainsi partie du patrimoine de l'espèce ? Comment s'opère la transmission ?

Ces quatre questions roulent sur l'analyse de deux fonctions générales, fondamentales et mystérieuses, la nutrition et la génération.

Il va de soi qu'au moment où une couche de dépôt va se former, c'est-à-dire quand elle est encore une couche de dépôt en puissance et non en acte, on peut la considérer comme une table rase, en se plaçant, bien entendu, au point de vue de l'être dont elle fait partie. C'est une plaque de photographie sensibilisée et prête à recevoir l'impression. En elle, sont des forces libres qui peuvent devenir ceci ou cela. Les forces extérieures qui viendront la frapper sont libres aussi. Mais, du moment que le choc a eu lieu, elles ne sont plus libres ni les unes ni les autres, elles sont fixées : la plaque a reçu une empreinte, résultant de l'arrêt des rayons extérieurs qui s'y sont projetés et s'y sont transformés. Car, pour sentir une chose extérieure, il faut en subir et, par conséquent, en fixer l'action dans une certaine mesure.

L'empreinte n'est donc que le produit de la combinaison de deux sortes de forces, les unes appartenant à la substance sensible, les autres à la chose sentie. Celles-ci feront désormais partie de l'organisme, en tant que capable de sensation ; de physiques qu'elles étaient, elles sont devenues psychiques.

La couche qui était sensible a cessé de l'être ; elle est devenue une couche de dépôt. La puissance s'est faite acte. Afin que l'organisme reste en com-

munication avec l'extérieur, il est nécessaire qu'une nouvelle couche sensible monte à sa surface pour y jouer un rôle analogue à celui de sa devancière [1]. Et les couches se déposent les unes sur les autres pendant toute la vie de l'animal.

L'animal est ainsi à chaque moment de son existence composé de couches qui ont subi des impressions et d'une couche impressionnable. Donnons à cette dernière couche le nom de périphérie, nouvelle figure. La périphérie est le réceptacle de la sensibilité ; c'est elle qui sert de trait d'union entre l'intérieur et l'extérieur. C'est par elle que l'action des choses senties se fixe dans la profondeur de la substance sensible.

En vertu de sa position même, la périphérie a nécessairement une constitution particulière. C'est ainsi que les molécules superficielles d'une goutte d'eau ont entre elles des rapports de cohésion qui n'existent pas entre les molécules intérieures. Et cela s'explique. Les rapports qui unissent celles-ci sont des rapports de molécules aqueuses à molécules aqueuses, tandis que ceux qui relient celles-là sont en partie des rapports de molécules aqueuses à molécules non aqueuses. Il en est de

[1] J'aurais voulu pouvoir me servir ici et ailleurs du participe *sensibilisé* et dire que la couche *sensible* a été *sensibilisée*, de même que l'on dit d'une chose *utile* qu'elle a été *utilisée*. Mais, en photographie, on se sert du mot *sensibiliser* dans le sens de *rendre sensible*. C'est ainsi que *fertiliser* signifie *rendre fertile*. Les photographes m'ont forcé de recourir chaque fois à une périphrase.

même de l'être sensible ; à l'intérieur de la périphérie, il n'y a que des molécules qui ont senti ; à l'extérieur, des choses destinées à être senties.

Il ne faut pourtant pas confondre la périphérie avec l'enveloppe superficielle de l'être sensible. Ces deux choses peuvent être différentes. Il est utile que j'appuie un instant sur ce point.

J'ai, si on se le rappelle, discuté la notion de la périphérie à propos des idées de M. Stricker [1]. La périphérie, ai-je dit, peut avoir son siège à une certaine profondeur.

Si l'on promène un corps très léger, un cheveu par exemple, sur la peau nue du dos de la main, on ne le sentira généralement pas ; mais le contact sera perçu du moment que le cheveu heurtera l'un des poils qui la recouvrent [2]. Ce poil remplit l'office d'un levier qui multiplie l'action du cheveu. Les poils ne servent donc pas uniquement à préserver le corps des intempéries de l'atmosphère, ils ont encore pour effet d'exalter la sensibilité du derme. On peut remarquer chez beaucoup d'animaux, comme les chiens et les chats, principalement autour de la bouche ou des yeux, des poils longs et raides qui y avivent le tact dans un but facile à saisir. Or il ne faudrait pas regarder l'extrémité libre de ces poils comme appartenant à la périphérie. Ils en sont uniquement les avant-postes. Voyez l'araignée au centre de son réseau. Elle a une patte posée sur chacun des rayons qui la soutiennent. Un insecte

[1] Voir pages 48 et suiv.

[2] Voir nos *Éléments de psychophysique*, p. 209.

tombe dans le piège, et à l'instant, par l'intermédiaire du fil touché, l'animal a deviné où est la proie. Ces fils sont les prolongements artificiels de ses pattes. La périphérie réelle commence-t-elle aux pattes? Cela ne serait pas impossible, mais cela n'est pas. Les pattes ne sont, elles aussi, que des organes explorateurs qui, à la façon du bâton de l'aveugle peuvent, grâce à leur longueur et à leur mobilité, tâter le terrain dans tous les sens, et qui ensuite viennent rendre compte au quartier général du résultat de leurs investigations.

A quelle profondeur commence exactement la périphérie, au sens que je donne à ce mot? Aujourd'hui ce serait impossible à dire; mais certainement elle ne s'étale pas à la surface du corps. Peut-être a-t-elle son siège dans la couche superficielle du système nerveux central, peut-être autre part. L'œil même n'est pas un organe périphérique. Ce n'est qu'une espèce de corps avancé dont le rôle est de faire parvenir des signaux au centre de la place. On peut avoir perdu la vue depuis longtemps et conserver la faculté de se représenter les perspectives, les couleurs, la lumière et les ombres.

Les organes sont pour nos sens des auxiliaires, à la façon de nos instruments de physique [1]. Rigoureusement parlant, les thermomètres, les baromètres, les électromètres, les boussoles, les télescopes, les microscopes, les spectroscopes, ne suppléent pas une imperfection des sens, mais une imperfection de ces auxiliaires. Le télescope ne

[1] Voir *ibid.*, 216 et suiv.

rend pas notre vue plus perçante; son action se borne à concentrer plus de lumière dans l'œil. Le bâton de l'aveugle, la sonde du chirurgien, n'activent pas le sens du toucher ; ils servent uniquement à lui faire parvenir de plus loin les indications utiles; ils allongent le bras ou la main. On peut dire de la même façon que la toile de l'araignée est un prolongement du corps de l'insecte. Et quand le télégraphe nous transmet instantanément, des différents points du globe, la température, la pression, la direction du vent, l'état du ciel, c'est comme si nous avions tissé autour de nous un immense filet dont tous les fils aboutiraient à notre cerveau.

Il faut donc distinguer la périphérie sensible de l'écorce superficielle qui sert à la fois à la protéger et à lui transmettre, en les renforçant et en les dirigeant, les mouvements du dehors. Peu importe d'ailleurs. Il suffit à mon but d'avoir établi que la périphérie, pour jouer son rôle, doit non seulement avoir à sa disposition des organes bien constitués, mais encore être neutre, c'est-à-dire vierge de toute impression antérieure. Du moment que, à la façon d'une plaque photographique, elle a reçu une image, elle n'est plus propre à en recevoir une autre. Une nouvelle périphérie doit se former qui, à son tour, recevra une image et ainsi de suite.

La vie de l'être sensible est donc comparable à un album ou à un atlas auquel on ajoute sans cesse de nouveaux feuillets. Cette comparaison, qui nous servira par la suite, est d'une exactitude suffisante. Ce qui lui manque, c'est de ne pas exprimer l'action

de ces couches les unes sur les autres, leur pénétration réciproque, et la propagation de leur influence jusqu'au noyau central.

Plus proche de la vérité serait l'assimilation de l'être sensible à une substance élastique dont toutes les molécules s'agitent sous l'impulsion de divers systèmes d'ondes provenant des ébranlements communiqués à sa superficie. Ainsi la surface d'une eau tranquille, troublée par la chute des corps qu'on y lance, nous montre des cercles ondulatoires se superposant les uns aux autres. C'est ainsi encore que, dans un théâtre, si l'on considère par les yeux de l'imagination une mince tranche d'air, on la verra frissonner sous les mille voix de l'orchestre, des acteurs et des spectateurs, et en propager devant elle les modulations multiples et incessamment variées, ou que chaque molécule d'éther sert à transmettre d'un bout à l'autre de la salle à la fois tous les accidents lumineux qui s'y produisent.

Et cette comparaison même laisse à désirer. L'eau, l'air, reviennent à l'état de repos. L'âme est un instrument sur lequel on peut faire entendre indéfiniment des airs nouveaux, mais qui redit de lui-même et chante toujours en sourdine et sans confusion ceux qu'autrefois il a joués. C'est un cahier de feuilles phonographiques.

A considérer la chose de haut, l'animal passe donc toute son existence à s'emparer des forces extérieures au moyen de sa sensibilité sans cesse renouvelée.

Je m'éloigne par là de l'opinion qui a généralement cours et qui fait consister la vie en une

destruction de forces que la nourriture et le sommeil se chargent de réparer. Je me rapproche, au contraire, de la manière de penser de M. Serguèyeff, qui voit dans l'exercice de la veille une accumulation de forces. Et, dans le fait, le lecteur qui lit ces lignes et qui déploie un certain effort pour les comprendre, dépense sans doute de la force ; mais cette dépense a servi à fixer dans son cerveau d'autres forces sous forme d'idées et de manières de sentir qui feront désormais partie de son être, qui l'accompagneront partout et qui s'infiltreront dans toutes ses pensées ultérieures.

En apparence aussi, il détruit la substance nerveuse qui entre dans la composition de son œil, de son nerf optique, de son encéphale ; en réalité, il l'immobilise ; elle était libre, en ce sens qu'elle pouvait être appliquée à la lecture d'un roman, à la contemplation d'un paysage, d'une statue, d'une peinture, à des études microscopiques ; elle est maintenant fixée, la voilà devenue philosophe, et elle n'est plus propre à rien d'autre. Elle est enlevée de la place qu'elle occupait et mise au dépôt où elle pourra un jour être reprise. Une substance nerveuse plus fraîche va lui succéder et recevra bientôt, à son tour, sa destination. Les recherches récentes sur la matière optique de la rétine donnent à ces métaphores un caractère vivant d'exactitude. Ainsi, détachée du fond de mon œil, s'était déposée quelque part en moi et à mon insu l'image du nom de l'*asplenium*.

Où l'organisme trouve-t-il de quoi suppléer sans cesse des substances nouvelles pour remplacer

celles dont il a fait usage? Dans sa nourriture, qui lui est fournie par le monde qui l'entoure et surtout par d'autres organismes. Selon toutes les probabilités, il choisit précisément celles qui présentent des affinités avec sa propre substance, et c'est pour cette raison qu'il peut se les assimiler. Cependant, quelque grandes que soient ces affinités, jamais l'assimilation ne peut être totale, et, partant, la nutrition comprend nécessairement une fonction qui élimine tout ce qui n'est pas assimilable. L'élaboration des éléments étrangers n'est pas et ne peut pas être instantanée. Ils opposent des résistances provenant de vieilles habitudes, résistances que l'être, lorsqu'ils sont absorbés, doit briser dans ce qu'elles manifestent d'antipathique à sa propre nature. Il doit, en un mot, discipliner les forces visibles ou latentes susceptibles d'assimilation. Ce travail demande du temps ; et le résultat final est une coordination de forces auparavant indépendantes.

En écrivant ces lignes, j'ai, pour ainsi dire, encore sous les yeux, tant chez moi l'impression en a été vive, le spectacle de la transformation d'un être en un autre. J'avais l'œil au microscope, et je contemplais les mouvements lents et bizarres d'une amibe monstrueuse qui rampait à la recherche d'une proie. Elle tirait, de sa propre substance gélatineuse, des bras informes qui se contournaient dans tous les sens, s'allongeant, se raccourcissant et changeant sans cesse leur point d'émergence. Tout à coup, une des nombreuses monades qui se roulaient sur elles-mêmes avec vivacité et étourderie dans le liquide où nageait le léviathan, s'engage

dans une des cavités que présentait le corps de l'amibe ; à l'instant cette cavité se ferme, et voilà la bestiole prise. Elle était là enfermée comme dans un bassin sans issue , et elle en parcourait avec fièvre et angoisse les parois , qui allaient se rétrécissant ; et peu après le pauvre petit animal ne pouvait plus que pirouetter sur lui-même. Mais bientôt tout mouvement lui devint impossible ; la paroi gélatineuse se moulait sur lui ; insensiblement , sa forme disparut et, à la fin, il ne resta de lui qu'un grain noir qui traversa de part en part la masse visqueuse et fut rejeté au dehors par un procédé inverse de l'entrée. La monade était presque tout entière devenue amibe et allait à l'avenir s'ingénier à prendre d'autres monades.

Nous voyons de même les éléphants captifs prêter à leurs maîtres un actif concours pour ravir la liberté à leurs frères sauvages. Le poulet — qui jouait fort bien son rôle de poulet — s'il est croqué par un renard , deviendra renard et croquera des poulets à son tour. S'il est mangé par un homme , il sera fait homme ; et , si cet homme est un danseur, il dansera ; si c'est un forgeron , il forgera ; si c'est un calculateur , il chiffrera ; si c'est un philosophe, il méditera ; et il ira se fixer soit dans les jambes ou les bras , soit dans la bosse du calcul ou celle de la causalité. Pour admettre ces images et en comprendre la justesse, il suffit de songer à quels longs exercices certains artisans doivent soumettre leurs membres pour leur donner la souplesse , l'adresse , la dextérité nécessaires.

Les couches du dépôt offrent donc des différences

entre elles, eu égard à la plus ou moins grande discipline des éléments qui les constituent. Les uns sont tout à fait domptés; chez les autres domine encore l'esprit de révolte. Ceux-là accomplissent, même loin de l'œil du maître, régulièrement et ponctuellement la fonction qui leur a été confiée — ce sont des espèces d'organes — ceux-ci ont besoin d'être continuellement surveillés. Mais les premiers sont à peu près inaptes à faire autre chose que ce qu'ils font; les seconds ont des facultés disponibles et on peut les dresser à toutes sortes de métiers.

Ces considérations nous fournissent la réponse aux deux questions qui font suite à la première. Ces couches-là ont la chance de se transmettre à la descendance prochaine qui sont les plus anciennement formées, les plus homogènes ou les mieux coordonnées dans toutes leurs parties. Ou bien encore, pour abandonner un instant ma métaphore de prédilection, les enfants hériteront des habitudes les plus puissantes et les plus invétérées des parents, réduites à l'état de prédispositions ou de tendances. Si les circonstances favorisent ces prédispositions et les développent, si ce fait se renouvelle sans interruption pendant une longue série de générations, ce qui n'était qu'un caractère individuel et accidentel deviendra un caractère spécifique. Inutile d'insister davantage sur ce point. Ceux qui repoussent *a priori* le principe de la transformation des espèces ne se laisseront pas convaincre par les applications que j'en ferais incidemment dans la théorie du sommeil et des rêves.

Nous voilà édifiés sur la formation du noyau

central, de cette espèce de mécanisme composé d'habitudes ancestrales ou personnelles. Si nous ne pouvons remonter jusqu'à son origine première, ni en prédire la fin dernière, nous pouvons du moins par la réflexion en refaire le passé et en deviner l'avenir.

Revenons à la nourriture et essayons de caractériser d'une manière plus précise le genre de transformation que subissent les forces qu'elle introduit dans l'organisme.

Pour agir, celui-ci doit consommer une certaine énergie, énergie qui se manifeste au dehors comme chaleur ou comme mouvement. Les forces qui sont en lui s'épuisent et passent ailleurs. Pour conserver son intégrité et se remettre en état d'agir, il doit les réparer ; et elles lui sont restituées par les aliments, qui sont, entre autres choses, de la chaleur et du mouvement condensés.

Mais, outre ce travail extérieur, visible à tous, il se fait en lui un travail tout intérieur qui se révèle à lui seul, partiellement du moins. Ce travail, bien qu'il puisse être aussi accompagné d'une dépense de forces, aboutit à un résultat tout différent, à une accumulation de forces. La mémoire et l'expérience, la défiance ou la familiarité et la ruse ou le courage qui en sont les suites, la science, le génie des découvertes et le perfectionnement de l'humanité, voilà, dans des ordres d'idées différents, des exemples saisissants d'accumulation de forces. L'emploi métaphorique du mot *apprendre* — qui, étymologiquement, signifie *s'annexer en prenant* — est fondé sur le sentiment instinctif et profond de la réalité. Savoir, c'est avoir *ap-pris*.

Ces forces accumulées, en tant que servant à la manifestation de la sensibilité, reçoivent le nom spécial de *psychiques*. L'alimentation sert donc à deux fins : elle entretient le mouvement de l'organisme en réparant ses forces physiques, elle y accumule des forces psychiques.

Les forces physiques sont-elles d'une autre nature que les forces psychiques, ou sont-elles susceptibles de se transformer en forces psychiques? Grosse question, qu'heureusement je n'ai pas besoin d'aborder.

Un mot seulement. Voici un grave magistrat qui, assis mollement dans son fauteuil, suit avec toute l'attention possible les débats d'une grave affaire, écoute les dépositions des témoins, les plaidoiries des avocats, et de fatigue finit par s'endormir du sommeil des juges. Ce qui lui arrive est la suite d'un travail intellectuel prolongé, ou, pour employer mon langage, de la fixation de sa sensibilité. A l'époque des vacances, ce même magistrat part pour la chasse de bon matin, fusil sur l'épaule, carnassière au dos, poursuit lièvres et perdreaux à travers la plaine, puis harassé se laisse tomber au pied d'un arbre et s'endort. Pour le coup, ce sont bien des forces physiques qu'il a usées. Toutefois ne vous semble-t-il pas que les forces qui poursuivent le gibier sont les mêmes qui, au tribunal, prononcent des sentences?

Quoi qu'il en soit, on a compris le mécanisme de cette accumulation dont je parle. Les forces contenues dans la périphérie sans cesse reformée arrêtent au passage les forces extérieures qui

viennent à les rencontrer, les accaparent et se combinent avec elles ; les résultantes de cette combinaison se condensent dans l'organisme sous forme de tendances, de répulsions ou de désirs, d'aptitudes, d'habitudes ou d'instincts. Qui a bu boira, dit la sagesse des nations — voilà pour les tendances — qui a su nager, s'il tombe dans l'eau, nagera ; voilà pour les aptitudes.

Le fonctionnement de la nutrition dans ses rapports avec la sensibilité nous fait toucher du doigt la cause du sommeil et de sa périodicité. La nourriture qui s'accumule dans le corps sert ou a servi, entre autres fonctions, à former la couche périphérique sensible. Celle-ci perd de sa sensibilité par l'usage même qui en est fait ; il arrive ainsi un moment où elle ne renferme plus d'éléments sensibles et est, par suite, incapable de réagir. Alors le sommeil s'empare de nous, le sommeil, signe qu'il y a une barrière entre nous et le monde extérieur. Le temps de cet engourdissement est employé à la reconstitution de la sensibilité, et, à mesure que le travail avance, le sommeil s'éloigne, faisant place insensiblement au réveil. Le sommeil n'est donc pas une fonction ; c'est un effet concomitant. Il ne répare pas non plus les forces. La vérité est qu'il se montre quand la sensibilité est émoussée et qu'il disparaît quand elle revient. Peut-être même ces deux propositions sont-elles de pures tautologies. Naturel ou artificiel, le sommeil est toujours accompagné d'une insensibilité plus ou moins étendue, plus ou moins profonde. La cause de l'un est la cause de l'autre.

CHAPITRE V.

La mémoire de la matière organisée et la fin de l'univers intellectuel.

La génération. — Explication de Hering de l'imprégnation des caractères des parents dans le germe. — Génération par fissiparité. — Génération par sexualité. — Immortalité de la matière sensible.

Il me reste une dernière question à résoudre : Comment s'opère la transmission du noyau central? A la rigueur, je pourrais me dispenser de la traiter à propos du rêve. Mais je ferai remarquer d'abord que, si mes rêves reflètent le caractère du naturaliste ou du philosophe et aussi du botaniste d'occasion, qui écrit sous la dictée d'un ami le nom de l'*asplenium*, ils sont encore plus essentiellement des rêves d'*homme*, et cette qualité, il la doivent à la série de mes ancêtres. Je touche ainsi au problème de la possibilité d'une « expérience ancestrale ». Ensuite, il y a lieu de se demander ce que deviennent des forces fixées par des êtres destinés à la mort. Enfin, on ne doit pas oublier que cette étude débute par des considérations extrêmement générales sur le commencement et la fin de l'univers physique, et que j'ai aussi tâché de prendre la sensibilité le plus près possible de son origine. Or, la solution du problème de la propagation des êtres vivants est de nature à jeter quelque lumière sur le but final de la lutte pour l'existence. A ces divers titres, les pages qu'on va lire ne sont pas un pur hors-d'œuvre.

Considéré dans sa cause et dans son produit, le phénomène de la génération est bien de nature à plonger l'esprit du philosophe dans l'admiration et la stupeur. Quel que soit le mode de reproduction sur lequel sa pensée s'arrête — fissiparité, hermaphrodisme, sexualité — son intelligence reste confondue. Et l'homme, l'homme doué de conscience et de réflexion, l'homme si fier de sa raison et qui fait sonner si haut sa liberté, partage avec les créatures infimes un instinct que parfois il qualifie de brutal ; une force impérieuse, irrésistible, le pousse à certains moments dans les bras d'une femme qui, de son côté, obéit à une impulsion semblable ; une infiniment petite portion de son corps se détache, se mêle à une autre infiniment petite portion du corps de la femme, et une nouvelle créature humaine est formée.

Cette créature, fruit de la pénétration de la substance de l'œuf par la substance d'un spermatozoïde — car, d'après les recherches les plus récentes, un seul de ces éléments est requis pour féconder l'ovule — cette créature, dis-je, qui tient seulement de son père une particule unique tellement ténue, qu'il faut de puissants microscopes pour la rendre visible, et qui va se développer sans plus avoir avec lui aucun rapport, cette créature reproduira non seulement le type de l'espèce, mais souvent jusque dans ses traits, son teint, la disposition de ses dents, la couleur de ses cheveux et de son iris, dans ses maladies, dans son caractère, dans ses défauts et ses qualités, elle offrira la vivante image de celui qu'on est convenu d'appeler l'auteur de ses jours.

Et cette influence du spermatozoïde s'exerce à travers tous les accidents de la nutrition, de l'éducation et du cours des années. Quelquefois — chose non moins étonnante — c'est la figure de l'aïeul qui se retrouve dans le petit-fils. On voit même tel signe de la race ou de la famille se perpétuer à travers une longue suite de générations, malgré les croisements de toute nature. Enfin — et, à mes yeux, c'est encore là le plus impénétrable de tous les mystères — cette ressemblance avec le père se marquera chez la fille. De sorte que cet homme aura légué à son enfant la forme de ses sourcils, de ses dents ou de ses ongles, et ne lui aura pas transmis sa barbe et les autres attributs de son sexe !

Il y a dans cette dernière observation un profond sujet d'étude. Il prouve, ce me semble, que le spermatozoïde et l'œuf ont les caractères du sexe moins prononcés qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord, et que, peut-être, la sexualité de l'enfant tient à des circonstances extrinsèques et nullement à la composition intime des éléments fécondants. Quelque difficulté qu'il y ait à comprendre comment un corpuscule microscopique peut être un véhicule aussi fidèle de caractères nombreux et délicats, il faut bien s'incliner devant le fait.

Un ingénieux penseur de nos jours, M. Hering, professeur à l'Université de Prague, dans une remarquable conférence sur la *Mémoire de la matière organisée*, s'est servi d'une heureuse comparaison pour montrer d'une manière sensible comment un élément peut renfermer virtuellement les caractères généraux du tout. Un organisme, dit-il,

est comme une courbe définie dont les propriétés se retrouvent dans les plus petits fragments. C'est au point que, si nous pénétrons la forme d'une portion infiniment petite de cette courbe, nous pourrons en reconstruire l'ensemble. Tous les jours, des astronomes calculent l'orbite des planètes ou de leurs satellites, ou des comètes, par la connaissance qu'ils prennent d'une partie de cette orbite. Rien n'est plus évident. Un *arc de cercle ou d'ellipse* , si raccourci qu'il soit, ne peut appartenir qu'à ce cercle ou à cette ellipse, et, par suite, il suffit d'en déterminer la forme pour tracer la courbe entière d'où il a été détaché.

Ce que nous disons d'une courbe, nous pouvons le dire d'une surface, d'un solide. Dans deux gouttes d'eau, on ne parviendrait pas à trouver deux molécules semblables, deux molécules échangeables. Leibnitz avait exprimé la même pensée dans son principe de l'identité des indiscernables.

Pourtant, qui prouve trop... on sait le reste. Certes, les moindres parcelles d'un individu quelconque n'ont rien de commun avec les parcelles les plus indiscernablement semblables d'un autre individu, fût-il de la même espèce. Et cependant, d'un côté, les phénomènes de la nutrition nous offrent tous les jours le spectacle de l'absorption et de la transformation des individualités. L'huître qu'avale le gourmet cesse à un certain moment d'être elle pour devenir lui. D'un autre côté, si chaque molécule d'un individu vivant est marquée au sceau de cet individu, et si, à ce titre, on peut dire qu'elle en porte l'effigie, une molécule quel-

conque n'a pas, en général, la faculté d'engendrer un être semblable à celui d'où elle est tirée. Tout au plus a-t-elle la faculté, en cas de lésion, de régénérer les parties qui l'avoisinent. Quoiqu'il y ait en ceci aussi un phénomène du même ordre que la génération, énorme est la distance. Car non-seulement le germe est une émanation individualisée, non-seulement il a reçu l'empreinte du cachet spécial à l'organisme qui le sécrète, il en est l'image réduite, intégrale et fidèle. De même, un arc de cercle ou d'ellipse, tout en ayant les caractères propres à ce cercle ou à cette ellipse, n'est pourtant pas en soi un cercle ou une ellipse. Seule la ligne droite, la ligne homogène, jouit de cette propriété que ses éléments sont en tout semblables à elle-même. Ses moindres portions ont exactement la même figure que le tout.

Pour comprendre la formation du germe, nous devons réduire le phénomène de la génération à sa plus simple expression et le considérer dans son mode le plus primitif, la fissiparité. Ce fut le seul mode usité chez les premiers êtres; c'est encore aujourd'hui le plus répandu, si l'on songe au nombre incalculable des organismes inférieurs qui se multiplient par ce procédé et au nombre tout aussi inconcevable d'organes et de tissus qui n'ont pas d'autre façon de s'accroître. Car tout accroissement ou toute formation doit être envisagée comme une génération. Or comment se fait la multiplication par fissiparité? L'organisme, arrivé à un certain point de maturité, se divise en deux moitiés, dont chacune, au bout de quelque temps, reproduit la figure maternelle.

Nous ignorons à quelle cause il faut attribuer la division de l'organisme générateur. Notre œil — même en s'aidant des plus forts grossissements — n'y constate souvent aucun changement moléculaire. Nous devinons seulement qu'un certain travail préparatoire est nécessaire, puisque cette division ne se fait spontanément qu'après que l'organisme a atteint un certain degré de développement et qu'il a élaboré une certaine quantité de substances étrangères.

Nous ignorons aussi pourquoi chaque moitié arrive à reproduire la figure du tout. Pourtant — le fait de la multiplication étant admis — nous concevons sans peine que la division d'un tout, pris dans une phase *homogène* — je souligne le mot avec intention — donne des parties semblables en figure à ce tout, et que, grâce à la nutrition, elles finissent par l'égaler en dimension et se diviser à leur tour. Comme je l'ai dit, le mystère n'est pas éclairci, il n'est que réduit à sa plus simple expression.

A côté de ce mode si simple de propagation, il s'en est introduit un autre qui réclame le concours de deux individus. Au premier abord, il semble qu'il n'y ait rien de commun entre la sexualité et la fissiparité. Une réflexion assez naturelle peut combler l'abîme.

Chaque moitié d'un organisme inférieur qui se multiplie par division doit, en dernière analyse, se compléter, et se compléter par une moitié différente d'elle-même. Quand un être se divise spontanément, c'est qu'il s'est produit, il faut bien l'admettre, une opposition dans l'intérieur de sa

substance, et que toute la masse est soumise à l'action de forces polarisées. Les deux moitiés ne sont donc pas identiques, malgré les apparences parfois contraires. Déjà, au point de vue uniquement géométrique, le corps, fût-il même symétrique, se séparerait en deux moitiés non égales, mais inverses, comme le sont les deux mains, et la moitié de gauche ne pourrait prendre la place de la moitié de droite. Désignons donc — et en cela on ne s'éloigne peut-être pas trop de la vérité — l'une de ces deux moitiés sous le nom de mâle et l'autre sous le nom de femelle. On sait qu'à la première manque sa moitié femelle, et à la seconde sa moitié mâle. Chacune d'elles va se livrer à un travail d'élaboration dans le but de se procurer ce qui lui manque. Or, dans la génération par sexe, ce travail est épargné. Les deux moitiés indispensables pour former un être complet proviennent de deux individus de sexes opposés et s'unissent dans l'acte de la conception. En somme, il y a fusion entre les produits opposés de deux organismes fissipares [1].

[1] Si cette manière de voir était fondée, il s'ensuivrait que l'œuf est l'élément mâle, et que le spermatozoïde est l'élément femelle. C'est là une conséquence assez étrange, et pourtant par là s'expliqueraient bien des particularités assez embarrassantes, par exemple, celle qui veut que les femelles non fécondées de certains insectes, entre autres, les abeilles, ne mettent au monde que des mâles. Une courte démonstration de ce paradoxe ne sera pas déplacée. Soit, d'une part, un organisme AB se divisant en deux moitiés A et B, l'une mâle, l'autre femelle. Soit, d'autre part, un orga-

Arrivé à ce point, je suis au bout de ma tâche. Qu'est-ce que l'œuf? Qu'est-ce que le spermatozoïde? Ce sont de simples produits de la division de ce que j'ai appelé le noyau central, et ils en ont naturellement toutes les qualités, tous les caractères. Le noyau a conservé le mode primitif de multiplication, et, dans le fait, il n'y en a pas d'autre. La substance vivante peut atteindre un degré merveilleux de complexité, sans cesser pour cela de présenter une

nisme semblable CD se séparant de même en ses deux moitiés C et D. Trois cas peuvent se présenter. *Premier cas.* A, B, C et D vont créer chacun pour soi, avec ou sans l'aide de la nutrition, par une élaboration interne, qui, au fond, sera une espèce de copulation, ce qui leur fait défaut, à savoir A et C leur complément femelle, B et D leur complément mâle. *Deuxième cas.* A s'unira à D, et B à C; c'est une certaine espèce d'hermaphrodisme. *Troisième cas.* B seul s'unit à C, et A et D se complètent, comme dans le premier cas, chacun séparément pour son propre compte. C'est la sexualité. A reconstitué va maintenant produire un nouveau B, qui s'unira à un nouveau C engendré par D reconstitué; et le même jeu se répétera indéfiniment. De sorte que A ne fait que donner des B, et D des C, et ce sont ces B et ces C qui s'unissent. A et D sont des arbres de même espèce, mais de sexes différents, qui se couvrent de fleurs unisexuelles. Or on voit, puisque A porte des femelles et D des mâles, que les fleurs sont du sexe opposé à celui de la plante dont elles proviennent. En somme donc, le mâle est un femellier, et la femelle un mâlier. — Question de mots, dira quelqu'un. Peut être. — J'ai poursuivi plus en détail l'étude de ces questions dans mon travail sur l'*Origine de la mort*, qui a paru dans la *Revue philosophique* (1884) et qui sera bientôt imprimé à part. J'y renvoie le lecteur.

homogénéité relative. Ainsi, il arrive un moment où la substance de la chrysalide ne renferme plus aucun vestige de la variété des tissus qui composaient la chenille ; elle est alors dans sa phase homogène. A partir de ce moment le corps de l'insecte parfait commencera à faire son apparition. Les organes générateurs, dans leurs processus périodiques, offrent vraisemblablement une évolution analogue. La séparation du germe est précédée et suivie d'un état de confusion et d'union des éléments constituant le noyau. Le noyau est le support de l'individu. Autour de lui viennent se déposer les couches de formation, qui à la longue s'identifient avec lui en y ajoutant de nouvelles propriétés, de nouvelles tendances, de nouvelles aptitudes.

Où est le siège de ce noyau? Il serait aujourd'hui difficile de le déterminer. Il est plus que probable qu'il est dans le cerveau et en union intime avec les organes de la génération. Mais ce problème est au-dessus de la science actuelle. La nutrition et la génération donnent à la matière sensible une vraie immortalité. Chez l'individu, la faculté assimilatrice a un terme, la mort. La mort arrive ordinairement, du moins chez l'espèce humaine, après une longue période où la puissance d'assimilation est considérablement ralentie, et, on peut le dire d'une manière générale, ce ralentissement coïncide presque toujours avec l'apparition de la faculté génératrice.

Mais cette disparition de l'individu est illusoire ; il se retrouve, non pas métaphoriquement, mais en réalité, dans ses descendants. Eût-il même été stérile, que son action n'aurait pas été perdue et

qu'elle se retrouverait dans son entourage, qui, lui, est fécond. C'est d'ailleurs ce qui advient des forces accumulées par l'homme après l'âge mûr. Et enfin si, poursuivant la difficulté jusqu'au bout, on se demande ce que deviennent les puissances acquises par un solitaire, qu'on songe combien peu nous connaissons le mode d'action de la nourriture. L'homme se nourrit de bœuf et non d'herbe, et pourtant la chair de bœuf n'est que de l'herbe élaborée d'une certaine façon. Cette élaboration est-elle perdue quand le bœuf est enfoui dans le sol ?

Si, du point où nous sommes arrivés, nous prenons une vue générale de la lutte pour l'existence dont ce monde est le théâtre, on voit qu'elle a pour résultat suprême de concentrer toutes les forces psychiques des êtres, de réunir en flambeaux les étincelles d'intelligence et de raison qui luisent dans le plus humble individu sensible et de les faire servir, en dernière analyse, aux manifestations les plus compliquées de la vie rationnelle dans la race humaine, laquelle peut-être ne fait à son tour que préparer des éléments destinés à être mis en œuvre par une race supérieure. L'univers entier se meut vers la pensée. C'est le plus intelligent qui est destiné à survivre [1].

[1] C'est à cette même conclusion que j'ai abouti dans mon article sur *Une loi mathématique applicable à la théorie du transformisme* (*Revue scientifique* du 23 janvier 1877).



LA MÉMOIRE REPRODUCTRICE.

CHAPITRE PREMIER.

L'identité psychique. — L'organisme à organe adventice. — L'organisme à organe permanent.

L'identité substantielle et l'identité formelle. — Réduction du problème de l'identité à sa forme la plus simple. — L'organe adventice instantané de sensation, condition du contraste et du lien entre le présent et le passé, et de l'exercice de la faculté de conservation et d'expérimentation temporaires. — L'organe permanent; sa formation, sa fonction, sa perfectibilité, sa prépondérance. — L'association des impressions et des mouvements.

Nous avons dit quelle était l'origine de la mémoire conservatrice. Il reste à nous occuper de la mémoire reproductrice.

Il ne suffit pas de savoir pourquoi une impression se perpétue, il faut encore expliquer comment elle peut se renouveler. L'âme est un miroir qui non seulement reflète les objets présents tout en conservant les marques de ceux qui l'ont antérieurement frappé, mais elle est en outre capable de renvoyer les images passées et de leur donner la prépondérance sur les images actuelles. Dans tout acte de reproduction, le passé redevient présent, ou encore, si l'on renverse les termes, l'être qui reproduit redevient partiellement et momentanément ce qu'il

a été. Le problème de la mémoire reproductrice est dominé par une question préalable, celle de l'identité psychique permanente de cet être.

L'identité psychique se distingue de l'identité substantielle et de l'identité formelle.

Nous disons de la cire fondue, qui n'a plus ni la consistance, ni la forme, ni la couleur, ni l'odeur de la matière constituant les rayons des abeilles, qu'elle est néanmoins cette même matière, dont le mode d'existence seul a changé. On conçoit, on ne constate pas l'identité substantielle.

Nous disons aussi d'une montre dont on a remplacé le ressort, que c'est toujours la même montre. Elle aurait été complètement renouvelée pièce à pièce que nous persisterions à le dire. Notre affirmation reposerait sur la conservation de la forme et la continuité de l'usage.

Mais ce n'est ni la permanence de la substance, ni la permanence de la forme qui nous fait croire que le papillon et la chenille sont un seul et même individu. Parlerons-nous de la forme? Quel changement l'insecte n'a-t-il pas subi aussi bien dans son organisation que dans sa figure! car ni la tête, ni les pattes, ni les nerfs, ni les muscles de la chenille ne se retrouvent chez le papillon. Et, quant à sa substance, elle a été presque tout entière enlevée au monde organique et, à part peut-être celle de l'œuf, renouvelée, dit-on, plusieurs fois dans le cours de son existence [1].

[1] Voir sur ce point, tout au moins controversable, mon étude sur l'*Origine de la mort*.

Il y a plus : les modes successifs de la matière dite inerte s'excluent et se repoussent. L'eau peut se présenter à l'état solide, liquide ou gazeux; mais, en tant que glace, elle n'est pas vapeur, et aucun de ces états n'est la cause de l'un des deux autres. Chez l'être sensible, au contraire, il y a une condensation incessante de ses états successifs; et rien de semblable ne se montre — du moins avec ce caractère et ce degré d'intensité — dans la nature inorganique. En un mot, l'histoire de la matière inintelligente n'est écrite que dans la matière intelligente et exclusivement à son usage. Le papillon contient la chenille, il est la chenille. Elle s'est incarnée en lui et lui a transmis les effets de ses joies et de ses douleurs passées. Mais combien plus encore cette transfusion serait manifeste si nous pouvions être assurés que le papillon se souvient d'avoir été la chenille et qu'il parle d'elle comme étant lui-même ! Tant la mémoire est un signe éclatant de la permanence de l'être et de la persistance en lui des états passés.

Quelle est la raison de cette permanence ? quel est le siège de cette persistance ? Questions difficiles et obscures. Certes, elles ne le sont pas, elles cessent même d'être des questions pour celui qui admet qu'il existe des substances spirituelles distinctes des substances matérielles. Il n'a plus dès lors à rechercher l'origine de propriétés qu'il affirme être de l'essence propre des âmes et qui servent à la définir. Faute de mieux, l'on peut, sans doute, et l'on doit se contenter de ce semblant de solution. Il fut un temps où l'horreur du vide, aujourd'hui

mise au rebut, était reçue dans la science. Naguère encore, le principe vital, maintenant l'objet du même dédain, y avait droit de cité. Mais, quoiqu'il ne soit pas défendu de penser qu'un jour viendra où la notion de l'esprit subsistant en soi sera reléguée parmi les vieilleries, en attendant, il n'en incombe pas moins à ceux qui, dès à présent, la rejettent, d'accepter et de résoudre le problème dans les termes précis où les spiritualistes l'ont renfermé.

Un problème, quel qu'il soit, pour être abordé avec quelque chance de succès, doit être ramené à son expression la plus simple. Tâchons donc de nous expliquer la permanence individuelle d'un être chez qui la sensibilité serait à l'état rudimentaire.

Sous sa forme la plus réduite, l'animal est essentiellement constitué par une portion de matière douée de sensibilité générale et de motilité. La sensibilité générale est la simple faculté d'éprouver des sentiments non spécifiés de plaisir ou de peine. J'entends par motilité la faculté de se mouvoir en sachant qu'on se meut. En exerçant cette faculté, l'animal apprend que certaines de ses sensations sont le fait de sa volonté, d'où il conclut que les autres lui viennent d'un monde différent de lui-même. Cette distinction première est le point de départ de l'acquisition des notions ultérieures. Sans la motilité, il n'y a ni perception, ni intelligence, ni expérience, ni progrès possibles. De même que nous ne pouvons concevoir une éclosion de la sensibilité, nous ne pouvons non plus assigner de commencement à la motilité. Nous comprenons sans difficulté

la soumission de la volonté à une règle, et, par conséquent, la transformation de mouvements primitivement libres en mouvements nécessaires; il nous est impossible de nous figurer comment la liberté et la volonté peuvent sortir d'une combinaison de forces fatales.

Mais, si les propriétés essentielles de la substance animale ne nous semblent susceptibles ni de naissance ni de mort, l'individu, lui, nous apparaît limité dans le temps comme il l'est dans l'espace. Il y a là un mystère jusqu'aujourd'hui impénétré. Heureusement, nous pouvons, le laissant hors de notre chemin, essayer de nous représenter un individu tel qu'il serait à son entrée hypothétique dans la vie. En lui, point de trace d'organisation ou de différenciation quelconque; point d'organe, point de fonction; il est homogène — autant que quelque chose peut l'être dans un milieu essentiellement hétérogène. Nul changement et, partant, nulle sensation, nulle volition, nul mouvement ne se produiraient en lui, si le milieu ne changeait pas. Mais il n'en sera plus de même dès qu'il se manifestera quelque part en dehors de lui une rupture d'équilibre. Le mouvement qui en sera la suite finira par atteindre sa périphérie et la frappera en un certain point. D'impressionnable qu'elle était, elle commencera à être impressionnée. Pendant un temps appréciable, l'impression restera localisée; car sa propagation, rencontrant des résistances dans la constitution primitive de la substance sensible, ne s'étendra pas instantanément à tous les points. Or, pendant tout ce temps, l'être sera à la fois dans

l'état où il se trouvait avant l'entrée en scène de la cause impressionnante et auquel on peut déjà donner la qualification de passé, et dans l'état nouveau qu'elle fait naître en lui et qu'on peut appeler présent. J'ai donné à cet endroit où se fait d'abord sentir l'action de la cause extérieure, le nom d'*organe adventice instantané* de sensation [1].

Les animaux placés au plus bas de l'échelle des organismes, les monères par exemple, n'ont pas d'autres organes. Comme naturellement le milieu où ils vivent n'est jamais en repos, on peut dire de leur périphérie qu'elle est le siège d'une formation incessante d'organes instantanés de sensations. Deux mots d'éclaircissement. Voici un être sensible à la chaleur. Cet agent, pour la perception duquel nous ne semblons pas avoir d'organe spécial, est bien propre à nous faire saisir le caractère et le rôle de l'organe adventice. Représentons-nous cet être plongé dans un milieu d'une température uniforme : il n'éprouve aucune sensation. Un foyer de chaleur s'allume dans son voisinage : sa périphérie va en être affectée. Cependant, toutes choses égales, la modification se fera d'abord sentir au côté tourné vers le foyer. Il faudra du temps pour que la rupture d'équilibre qui en est le signe, gagne de proche en proche toutes les molécules et leur fasse prendre un arrangement définitif répondant de tout point à la constitution du milieu. Pendant tout l'intervalle qui s'écoule entre le commencement et la fin de ce *processus*, l'être est soumis à un contraste, et

[1] Voir nos *Éléments de psychophysique*, p. 197 et suiv.

c'est ce contraste même qui sert de mesure à la sensation. La loi logarithmique de Fechner, interprétée psychologiquement, nous montre en effet que la sensation est l'expression d'un rapport entre l'état actuel de l'organe et l'état qui l'a immédiatement précédé.

Ce n'est pas tout de sentir; il faut savoir diriger ses mouvements ensuite d'un jugement sur la constitution du milieu. Les organes adventices servent de guides à la volonté; leur fonction est ainsi intimement liée à cette faculté qu'on a appelée l'instinct de conservation, et cela de deux manières. D'abord, ils donnent leurs avertissements en temps utile, c'est-à-dire avant que l'altération, survenue dans le milieu, envahisse tout l'organisme. De plus, grâce à eux, l'animal, que cette altération — agréable ou désagréable — invite à changer de place, finit par trouver dans quelle direction est le but de ses désirs. Ils sont donc pour lui des instruments momentanés d'expérience ou, plus exactement, d'exploration. C'est ainsi que, si vous êtes plongé dans un bain et que le robinet à eau chaude soit ouvert, la partie de votre corps la plus rapprochée du jet vous fait continuellement parvenir des indications précises que vous ne manquez pas de mettre à profit.

La remarque a été faite qu'il faut demeurer identique à soi-même pour juger que quelque chose change. On voit qu'elle est vraie, mais incomplète. Si l'animal ne changeait pas, il ne pourrait avoir la notion du changement. Mais, attendu que le changement en lui commence par être localisé, sa vie consiste dans une succession *ininterrompue* de juge-

ments de *comparaison* ; chaque moment y est ainsi *intimement relié* à celui qui précède, et la formation incessante des organes adventices, associant incessamment les impressions présentes aux impressions passées, est, par cela même, la raison unique et suffisante de l'*individualité psychique permanente* des animaux, même les plus simples [1].

L'expérience que peut acquérir un animal, pourvu uniquement d'organes adventices, est toujours relative à sa situation présente ; du passé, il ne peut tirer des leçons pour l'avenir. Les états successifs sont reliés en lui par continuité, et non par pénétration. Chaque instant de son existence est rattaché directement à celui qui le précède immédiatement et non aux autres instants plus éloignés. On peut dire que, pour lui, le passé lointain n'existe plus.

Il n'en va pas de même, si aux organes adventices dont la formation incessante est entretenue par la seule nature des choses, vient s'adjoindre un organe *permanent*. Qu'est-ce qu'un organe permanent ? C'est tout endroit de la périphérie doué d'une sensibilité plus vive que les points qui l'avoisinent.

Comment se forme l'organe permanent ? Comme tout ce qui est permanent, par l'action continue, si

[1] M. Kleinenberg (professeur à Messine) a démontré que chez l'hydre d'eau douce les mêmes éléments cellulaires servent à la fois à la sensation, à la perception, à la volition et à l'excitation musculaire, et que chaque élément musculaire lui-même n'est qu'une partie de chacune de ces cellules. (*Hydra, eine anatomisch-entwickelungsgeschichtliche Untersuchung.*, 1872).

faible qu'elle soit, d'une même cause[1]. L'organe adventice, on l'a vu, est le produit d'un changement momentané dans un endroit de la périphérie de l'animal. Si la cause du changement disparaît, cet endroit tendra à reprendre son état primitif. Mais, nous le savons, il n'y parviendra pas. En vertu du principe de la fixation de la force, il lui restera une trace quelconque de l'action à laquelle il aura été soumis. L'altération qu'il a éprouvée a modifié sa constitution de manière à lui laisser une certaine aptitude à subir cette altération, si bien que, s'il est frappé une seconde fois de la même manière, il hésitera moins longtemps à répondre à l'action de la cause impressionnante. Celle-ci multipliant ses coups à la même place, les molécules finiront par y adopter un arrangement propre à les mettre sans effort et immédiatement à l'unisson avec elle. C'est ainsi qu'un barreau d'acier soumis à l'influence d'un aimant acquiert des propriétés magnétiques de moment en moment plus puissantes.

Si donc, par une raison quelconque, un certain endroit de la périphérie est exposé à être mis plus souvent en contact avec un agent déterminé, cet endroit se montrera de plus en plus apte à en accuser la présence, et, d'organe adventice qu'il était au début, il se transformera insensiblement en organe permanent. Voilà pourquoi, si un certain côté de l'animal est exposé aux chocs — ce qui

[1] Voir mon article sur *Une loi mathématique applicable à la théorie du transformisme*, dans la *Revue scientifique* du 13 juillet 1877.

arrivera, par exemple, quand l'animal aura pris l'habitude de se mouvoir toujours dans un sens de prédilection — ce côté finira par se munir d'antennes, de tentacules, de bras, qui lui serviront à se conduire en évitant les obstacles. De là vient aussi que les organes de la vue sont situés du côté tourné ordinairement vers la lumière. Bien mieux, les jeunes turbots, on le sait, ont une conformation symétrique ; en avançant en âge, ils s'accoutument à s'incliner sur le flanc, et alors on observe chez eux le déplacement graduel de l'un des yeux, qui vient se ranger sur la face supérieure, soit en contournant le crâne, soit même en le traversant de part en part [1].

La transformation, toute physique dans sa cause, de l'organe adventice en organe permanent, a des conséquences psychologiques importantes. Toutes les propriétés de l'organe adventice, l'organe permanent les possède; mais il en a d'autres qui n'appartiennent qu'à lui. Tandis que le premier ne prend et ne peut prendre aucune initiative, que son rôle est celui d'une sentinelle qui lance le *qui vive!* quand quelque chose de suspect frappe son oreille ou ses regards, l'organe permanent a une mission plus élevée : il se porte aux avant-postes, il bat le terrain, prévient le danger, va à la découverte de positions avantageuses, et acquiert pour ces fonctions une habileté de jour en jour plus consommée. Voyez ce que sont aujourd'hui l'aile de la chauve-souris, l'oreille du chat, le nez du chien,

[1] Voir *Revue des sciences naturelles*, VI, sept., 1877, mémoire *Agassiz* et note de *A. Giard*,

l'œil du condor. L'organe permanent, par là même qu'il est permanent, se perfectionne; l'organe adventice est forcément stationnaire. Qu'est-ce, au fond, que se perfectionner, sinon mettre à profit l'expérience? A cet effet, il faut être doué de mémoire et savoir relier au présent, non pas le passé immédiat seulement, mais tout le passé. C'est ce que fait l'organe permanent. Il est le *siège* de la persistance des impressions, il est le pivot sur lequel tourne l'existence psychique de l'être, il est la raison de son unité dans le temps.

Là ne s'arrêtent pas les effets de la création d'un organe permanent. Sa naissance est le premier pas de l'organisme dans la voie de la division du travail. L'organe, en effet, vise à appeler à lui la plus grande part de la sensibilité auparavant disséminée dans toute la substance corporelle — l'œil, l'oreille sont cause que le reste de la périphérie est devenu presque totalement insensible à la lumière, au son. Il acquiert ainsi une grande prépondérance et finit par soumettre à sa discipline le corps entier.

Déjà, certes, l'organe adventice, qui a été suscité par un changement survenu dans le milieu et qui est attiré ou repoussé dans un certain sens, entraîne après lui les molécules voisines, qui, si j'ose le dire, ne savent encore de quoi il s'agit; et, de proche en proche, il range sous son autorité toute la substance sensible. Mais ce rôle de chef qu'il usurpe un instant, bientôt il l'abandonne et le passe un autre. Il est l'élu des circonstances; viennent-elles à cesser, il rentre dans l'obscurité et l'insignifiance d'où elles l'avaient tiré. L'organe permanent

occupe une position stable. En vertu de sa grande irritabilité, les tiraillements qu'il exerce autour de lui sont bien autrement étendus et efficaces; les molécules sont continuellement et vivement sollicitées à obéir à ses injonctions réitérées, et elles finissent par nouer avec lui des relations constantes. A la longue, son ascendant devient tel, qu'il lui suffit d'un signe pour être compris dans tous les rangs. Elles arrivent même à pressentir sa volonté et à exécuter ses ordres avant qu'il les donne. C'est ainsi que les paupières se ferment d'elles-mêmes pour s'opposer à l'entrée d'un grain de poussière qu'on n'a pas eu le temps de voir.

Il y a donc, par son fait, des liens puissants établis entre tous les éléments sensibles. Ces liens, résultat d'actions répétées, constituent des *habitudes*, et à chaque excitation de l'extérieur correspond une *attitude* spéciale et appropriée de l'être. L'orchestre fait entendre ses invitations à la valse, et à l'instant les jambes de mille danseurs se meuvent en cadence. Une série de taches noires viennent se peindre sur l'œil du pianiste, et ses doigts se livrent sur le clavier aux évolutions les plus compliquées. Des sons frappent l'oreille du sténographe, et sa main trace certains signes.

Des développements qui précèdent, on peut déduire les lois de la mémoire reproductrice. Cependant, avant d'aborder ce sujet, je demande à ajouter quelques mots sur les organes des sens.

Les animaux qui n'ont qu'un sens doivent être placés vers le bas de l'échelle psychologique. Ils s'élèvent sur cette échelle à mesure qu'augmentent le

nombre et la perfection naturelle ou artificielle de leurs sens. Celui qui n'a qu'un sens reçoit des sensations sans *qualité*, c'est-à-dire qui ne se distinguent entre elles que par l'*intensité*. Il éprouve du plaisir ou de la peine, rien de plus. Il ne sent pas qu'il a chaud ou qu'il a froid, mais uniquement qu'il est bien ou qu'il est mal. Une fois muni de deux sens, il a l'idée de la qualité de la sensation. Il fera, par exemple, la différence entre une sensation de température et une sensation de goût. Il n'y a couleur qu'à la condition qu'il y ait au moins deux couleurs.

La formation successive des divers organes des sens est le résultat d'une évolution progressive et lente, tellement que, si nous refaisons par la pensée toute l'histoire d'un mammifère depuis l'aurore hypothétique de la vie jusqu'à notre époque — histoire dont sa vie embryonnaire est l'abrégé — et si, comme nous l'avons déjà fait, nous représentons la suite de ses progrès par une série de couches concentriques, nous pourrions figurer les organes des sens sous forme de rayons qui, émergeant de couches plus ou moins profondes, selon qu'ils remontent à une antiquité plus ou moins reculée, traverseraient et feraient communiquer entre elles toutes celles qui suivent jusqu'à la plus récente. La partie centrale où ne pénétreraient pas les rayons, serait l'image de ces temps primitifs où la sensibilité n'était servie que par des organes adventices. Dans cette partie, les couches ne seraient mises en communication que par des points de contact disposés sans ordre.

CHAPITRE II.

La Reproduction simple ou réminiscence.

Distinction entre la reproduction simple ou réminiscence, et la reproduction accompagnée de reconnaissance ou souvenir. — Associations par voie de simultanéité et de succession. — L'idée, image intérieure des causes externes qui ont amené les connexions périphériques. — L'attitude du corps suggère l'idée correspondante. — Les suggestions, données principales des rêves. — Rôles des idées communes et du langage dans les réminiscences des songes.

Quand on copie un objet, on dit de lui qu'il est reproduit, et l'on dit de la copie qu'elle en est la reproduction. En psychologie — et la remarque est de la dernière importance — le terme de reproduction s'applique au modèle. Si, dans une de mes lectures, mes yeux fussent tombés sur le nom de l'*asplenium* sans que je me souvinsse de l'avoir vu autrefois, il y aurait eu une seconde édition d'une même image, mais il n'y aurait pas eu de reproduction, dans le sens psychologique du mot. Pour être qualifiée telle, la reproduction doit surgir du fond même de la sensibilité; c'est l'ancienne image qui doit se revivifier et reprendre au moins une partie de son éclat primitif.

Comment la reproduction est-elle possible? — voilà un premier point à résoudre. Mais cela n'est pas suffisant. Il faut encore déterminer d'après quel caractère nous jugeons que les impressions ravivées appartiennent à notre passé. Parfois, dans une étoffe, d'anciennes taches reparaissent; qu'est-ce qui nous permet de dire qu'elles sont anciennes?

De là, un double problème : celui de la réapparition pure et simple ou de la réminiscence ; celui de la reconnaissance ou du souvenir — la reconnaissance étant ce jugement par lequel on rapporte au passé la formation de l'image reproduite. Dans mon rêve, le mot *asplenium* fut l'objet d'un acte de réminiscence. A mon réveil, en tant que je le replaçai dans mon rêve, il fut l'objet d'un premier acte de souvenir ; seize ans plus tard, quand je le revis dans l'herbier, il donna lieu à un second acte du même genre.

Depuis toujours, les penseurs se sont préoccupés du mécanisme de la reproduction. Ils ont remarqué que les idées ont une tendance à s'associer d'après certaines lois. Ils ont découvert et la loi de simultanéité, en vertu de laquelle se relient les impressions qu'on a reçues en même temps et qui, de la sorte, appartiennent à un même tableau — celui qui entend le sifflet de la locomotive songe à la machine — et la loi de succession qui rattache l'une à l'autre les impressions formant série et faisant partie d'un même événement — c'est ainsi que l'on retient tous les incidents d'une longue maladie. A ces deux lois, on ajoute encore celle de la ressemblance, qui fait que le semblable rappelle le semblable — le portrait évoque l'original — et celle du contraste qui associe les extrêmes — tels que le jour et la nuit, le froid et le chaud, le plaisir et la douleur.

Occupons-nous d'abord des associations par voie de simultanéité et de succession.

Nous avons vu comment, dès que les organes des sens reçoivent une impression, les molécules sen-

sibles et musculaires, ébranlées par influence, se disposent dans un ordre déterminé. Les liens sont si puissants, que, le plus souvent, l'inspection d'une seule molécule permettrait de deviner la position de toutes les autres et de reconstituer ainsi l'état affectif général.

De là, cette conséquence: si une circonstance, qui peut ne pas intéresser directement les organes en cause, donne à une molécule une attitude que déjà elle avait prise antérieurement, les autres molécules seront sollicitées à se ranger dans l'ordre déterminé correspondant et, selon le plus ou le moins de force de l'habitude, iront jusqu'à céder à cette sollicitation. Alors se reformera un état subjectif qui n'aura pas sa cause dans un état objectif adéquat. Quand le sifflet de la locomotive vous la met, pour ainsi dire, devant les yeux, c'est en réalité l'ouïe qui vient agir sur votre appareil optique en vertu d'une connexion périphérique antérieurement établie. Une connexion analogue fera que la seule vue des caractères du mot locomotive éveillera chez le lecteur une foule de sensations; non seulement il entendra le souffle de la machine, mais il verra le train, il en sentira les trépidations, il deviendra affairé, il sera bien près d'éprouver toutes les émotions d'un voyage. La mnémotechnie n'est que l'application des propriétés de la loi de simultanéité.

Si cette loi a sa raison d'être dans l'état périphérique, la loi de succession s'explique par la permanence des organes qui, en leur qualité de centres d'arrangement pour la matière des couches, les rattachent l'une à l'autre. L'excitation, même indi-

recte, d'un organe ressuscite immédiatement tout son passé et ébranle l'animal à la fois en surface et en profondeur. Ce que l'on voit renouvelle ce que l'on a vu ; un fragment d'air fait revenir toute une mélodie; une phrase, un mot nous remet en tête tout un roman. La réminiscence est ainsi une faculté propre aux animaux pourvus d'organes permanents. A ce titre, puisque ces organes doivent leur origine à des causes physiques, elle a sa racine dans ces mêmes causes.

Notre âme est un tissu compliqué de connexions formées dans tous les sens. Chez elle, il n'y a plus rien de simple. Le moindre ébranlement agite tout un monde. Toute sensation présente, toute impression même d'une nature nouvelle, est nécessairement accompagnée de la réapparition d'impressions anciennes, qui parfois se mettent au premier rang et relèguent à l'arrière-plan la cause qui les a réveillées. Souvent alors, il vous arrive de croire qu'elles se manifestent pour la première fois, et pourtant, ce ne sont que des réminiscences. M. Maury avait perdu un manuscrit et avait renoncé à publier son travail. Un jour cependant, on le prie de le reprendre. Il imagine, il le croit du moins, un nouveau début. Un hasard lui fait retrouver sa première rédaction. Quelle n'est pas sa surprise de reconnaître presque mot à mot, et avec les mêmes phrases, ce qu'il croyait avoir récemment inventé [1] ! Chaque jour, pareille chose m'arrive. J'ai oublié que j'ai déjà développé un point qui, de nouveau,

[1] Ouvr. cité, note D, p. 431.

s'offre à mon esprit et, sans m'en douter, j'écris pour la seconde fois la même page. Que de réminiscences se cachent sous les idées en apparence les plus originales !

Le sentiment affectif qui répond à une disposition moléculaire donnée, c'est l'*idée*, c'est-à-dire l'image intérieure de l'ensemble des causes externes qui ont amené les connexions périphériques. Quelle que soit l'opinion que l'on professe sur les rapports du physique et du psychique, que l'on consente ou que l'on se refuse à y voir un seul et même ensemble de phénomènes considéré sous deux aspects différents, l'aspect externe et l'aspect interne, toujours est-il que ces rapports sont extrêmement étroits.

D'abord, quant aux idées sensibles, telles que celles de froid ou de chaud, de son, de forme, de couleur, un peu d'attention vous permet de remarquer qu'elles répondent à une manière d'être du corps. L'idée d'une chute en plein hiver dans une rivière glacée vous fait courir un frisson dans le dos. L'idée d'un mets succulent vous fait venir l'eau à la bouche ; vos mâchoires cessent d'être oisives; et, si vous accentuez ces mouvements en quelque sorte instinctifs, vous donnerez à l'idée plus de relief et de vivacité. Rappelez-vous un *ut* de poitrine, et le larynx fait un effort comme pour élever la voix. Représentez-vous un dessin, et l'œil en suit fictivement les contours. Pensez à une vive lumière, et la pupille se contracte. L'expérience a établi que l'idée continue d'une couleur brillante fatigue le nerf optique.

On opposera les idées abstraites. La même défini-

tion leur est applicable. Avec le temps, l'homme a substitué le signe à l'idée, et les mots sont devenus les véhicules de ses pensées. Or, les mots sont exprimés par des sons ou par des caractères ; de sorte que l'idée, par exemple, du *devoir*, est associée à certains mouvements du larynx, et ces mouvements sont eux-mêmes associés à toutes les dispositions où je me trouvais chaque fois que l'on m'a parlé du devoir. L'idée tient donc à des relations périphériques. C'est, en tout état de cause, une sensation vive, si l'objet est présent ; plus ou moins affaiblie, s'il est absent.

Réciproquement, l'attitude du corps provoque dans l'âme un sentiment déterminé. Donnez à vos traits l'expression de la colère, et vous éprouverez vaguement de la colère ; imprimez-leur une apparence triste, et vous vous sentirez porté à la tristesse. On a fait, sur les hypnotisés et les somnambules, des expériences qui mettent cette corrélation hors de doute. « Ainsi, par exemple, dit M. Richet [1], à un individu hypnotisé, si l'on ferme le poing droit et si l'on étend le bras, aussitôt la figure prendra l'expression de la colère, de la menace, et tout le corps se conformera à cette attitude générale de colère ou de menace. Si l'on fait joindre les mains, les traits prendront une expression suppliante ; il se mettra à genoux et semblera par

[1] *Revue philos.*, décembre 1879, p. 611 et suivantes. M. le docteur Richet a traité plus longuement le même sujet dans la *Revue des Deux-Mondes* (janvier et février 1880).

toute son attitude implorer humblement la pitié. » — « En lui mettant (à une hystérique qui est dans le service de M. le professeur Charcot) la main droite à la bouche, comme si on lui faisait envoyer un baiser, aussitôt elle se met à sourire, et sa figure prend une expression amoureuse. » Détail très remarquable, ces sortes de *suggestions* peuvent être localisées à un côté du corps, « en sorte qu'en faisant avec le poing gauche le geste de la menace, et avec la main droite le geste d'envoyer un baiser, les traits prennent à gauche l'aspect de la colère, et à droite celui de la tendresse amoureuse. » De ces faits et d'autres, M. Richet tire cette conclusion générale : « Chaque mouvement, soit volontaire, soit réflexe, soit *communiqué*, retentit sur les centres nerveux et modifie le cours de nos idées et de nos sentiments. »

Les réminiscences sont donc des suggestions, et ce sont des suggestions qui fournissent au rêve ses données principales. Les sensations de chaud, de froid, de bruit, de lumière, etc., sont une des sources des images qui surgissent dans l'esprit de l'homme endormi. Les attitudes que nous prenons et l'état physiologique de nos viscères donnent de leur côté un cours fatal à nos idées. D'autre part, les idées communes et les mots jouent un rôle considérable dans les complications embrouillées de nos rêves. Arrêtons-nous un instant sur ces deux facteurs.

Il s'est élevé un débat à l'occasion des idées communes. Sont-elles ou ne sont-elles pas des abstractions? Je n'ai pas ici à prendre parti entre

Locke et Berkeley; il me suffit de faire observer que l'idée commune est de sa nature une idée vive et puissante.

La vivacité d'une idée peut dépendre de deux causes : de la force de l'impression, de la répétition de la même impression. L'idée que j'ai de mon chien est plus nette, plus vivante que celle que j'ai du chien de mon voisin, et cela, entre autres raisons, parce que je le vois tous les jours. L'idée d'un chien que je n'aurais vu qu'une fois pourrait cependant avoir un relief égal si, par exemple, ce chien m'avait mordu. Cela provient, dans ce cas, de l'attention que je lui aurai accordée au moment où elle s'est produite. Au fond, cette cause agit de la même façon que la précédente. Faire attention, c'est accumuler dans un court espace de temps des répétitions nombreuses d'une impression déterminée. Celui qui considère attentivement un tableau pendant quelques minutes, le grave aussi nettement dans son esprit que celui qui viendrait plusieurs jours de suite y jeter un simple coup d'œil.

Or, l'idée commune se forme, pour ainsi dire, mécaniquement, par la répétition des impressions identiques. Les caractères par lesquels tous les chiens se ressemblent se sont imprimés dans la mémoire chaque fois qu'on a vu un chien, et c'est ainsi que l'idée commune *chien* a un relief singulier, bien qu'il soit impossible de se représenter un chien en général. Par l'intermédiaire de l'idée commune, une image particulière peut éveiller un nombre incalculable d'autres idées particulières. La vue de la cathédrale de Strasbourg vous mettra

devant les yeux toutes les villes remarquables par leurs cathédrales, et tous les incidents de vos voyages, si vous les avez visitées. L'idée commune joue un rôle analogue à celui de l'organe [1]. Tous

[1] Je lis dans la *Bibliothèque universelle* (nov., 1879, p. 354) le résumé suivant d'expériences très curieuses faites par M. Francis Galton à l'Institution royale :

« Lorsqu'on a considéré successivement un certain nombre d'objets de même nature ou un certain nombre de personnes ayant en commun quelques traits caractéristiques, une série de feuilles d'arbre ou plusieurs hommes appartenant à une nation étrangère, des Italiens par exemple, l'image qui nous reste dans l'esprit n'est pas celle de telle ou telle feuille d'arbre ou de tel ou tel Italien, mais celle d'une feuille ou d'un Italien en général; c'est ce que M. Francis Galton appelle une *image générique*. Les caractères particuliers ou individuels se sont effacés. Les caractères communs par leur répétition ont produit une impression plus durable et restent seuls gravés dans l'esprit. C'est là l'opération intellectuelle qu'on désigne sous le nom d'*abstraction* et grâce à laquelle nous pouvons nous élever à la notion du type.

« M. Galton s'est efforcé d'arriver à un résultat analogue par des procédés purement mécaniques, en combinant plusieurs portraits de manière à former ce qu'il appelle un portrait générique ou typique. Il projette plusieurs portraits distincts sur le même écran, au moyen de lanternes magiques disposées de façon que les images se superposent exactement. On pourrait croire qu'il n'a ainsi qu'un barbouillage confus. Point du tout : les traits communs se renforcent si bien que les autres disparaissent, et l'image obtenue est très nette. Il s'y prend encore d'une autre façon. Il photographie sur la même plaque une série de portraits, en ayant soin de ne laisser agir la lumière sur chacun

les animaux ont des idées communes. La conservation de leur vie est à ce prix.

Le langage semble être particulier à l'homme, ou plutôt nous sommes tentés d'appeler homme tout animal qui saurait parler. Les mots, je viens de le dire, ne sont autre chose que des combinaisons de mouvements musculaires, du larynx principalement, que nous avons appris à associer à certaines impressions. Les impressions et les mots s'appellent ainsi mutuellement. Cette propriété s'étend jusqu'aux syllabes et aux sons. Qui ne connaît les observations curieuses, recueillies par M. Maury [1], sur l'influence des syllabes identiques, qui le faisaient passer de l'idée de *pelle* à celles de *pèlerinage* et de *Pelletier*, de l'idée de *jardin* à celles de *Chardin* et de

d'eux que pendant un temps très court, et il a une photographie qui est la moyenne ou la résultante des divers portraits. Chose curieuse, ces photographies ont un caractère individuel très marqué, et en même temps une pureté de formes qui les rend plus agréables à voir que les portraits primitifs. Il a combiné ainsi les traits de six femmes romaines qui lui ont donné un type d'une beauté singulière et un charmant profil idéal. Il a obtenu un Alexandre le Grand, d'après six médailles du *British Museum* qui le représentaient à différents âges, et une Cléopâtre, d'après cinq documents. Cette Cléopâtre était beaucoup plus séduisante que chacune des images particulières. N'est-il pas intéressant de voir le procédé de l'abstraction passer du domaine subjectif dans le domaine objectif et fournir ainsi une sorte de traduction sensible des lois mystérieuses de la persistance ou de l'effacement graduel des visages dans la mémoire ? »

[1] *Le Sommeil et les Rêves*. Chap. VI, p. 115 et suiv.

J. Janin? L'autre jour, étant sur le point de m'endormir, je passai brusquement de l'image de la *façade* d'une maison de Nuremberg à la *cascade* du Niagara. Je fus assez heureux pour ressaisir la transition. M'adressant à un interlocuteur fictif, j'avais voulu prononcer mentalement ce bout de phrase : Quelle gracieuse façade ! Mes organes engourdis et mal gouvernés avaient articulé le mot cascade. Il n'en fallut pas davantage pour m'envoyer d'un trait de Bavière en Amérique [1].

Dans l'article précédent, j'ai comparé l'âme à un atlas. Je puis maintenant développer ma comparaison. Chaque feuille de l'atlas représente la même contrée, mais avec des détails différents. Sur les premières feuilles, il n'y a que peu d'indications, qui, pour la plupart, se retrouvent dans toute la

[1] M. G. Tarde, dont le nom est familier aux lecteurs de la *Revue philosophique*, avait formé autrefois un projet — qu'il a eu le tort d'abandonner — c'était de s'occuper des rêves. Ce projet reçut cependant un commencement d'exécution : un recueil d'observations des propres rêves de l'auteur, accompagnés de commentaires. M. Tarde a bien voulu me passer ce recueil. Malheureusement il m'est parvenu quand l'impression de mon volume en était à ce point-ci, sans quoi, j'y aurais fait des emprunts assez fréquents. En voici un : « 21 mars 187... Rêvé que je vois sur la route la voiture de M. de C. partagée en deux de haut en bas. — Hier, j'ai vu sur une autre route, la voiture de M. de C., au moment où je venais de visiter une toiture fendue par le milieu par la chute d'un rocher. J'ai donc attribué à la voiture l'accident de la toiture, et *la similitude de sons de ces deux mots a bien pu contribuer à cette fusion des deux idées.* »

série. Ce sont les grands cours d'eau, les hautes montagnes, les capitales. Des détails imprimés sur les feuilles suivantes, quelques-uns reparaissent souvent, d'autres ne se lisent qu'une fois. Si l'on suppose maintenant que toutes ces cartes soient gravées sur du papier transparent et qu'elles soient exactement superposées, en regardant par-dessus la dernière feuille, on pourra se faire une idée juste du travail successif de l'artiste à qui on doit le volume. C'est la gravure de cette feuille qui apparaît avec le plus de netteté, cela va de soi; certains détails dessinés sur les cartes inférieures seront à peine visibles, s'ils ne se rencontrent que sur une ou deux cartes, ou s'ils ne sont marqués que sur les premiers feuillets. Les capitales, les fleuves, les hauts sommets auront un relief extraordinaire, puisqu'ils se trouveront à chacune des pages, et, après eux, sous le rapport de l'éclat, viendront en première ligne les accidents que l'artiste aura le plus souvent ou le plus récemment reproduits.

Résumons maintenant dans un exemple tout ce qui vient d'être dit. On me pardonnera de le puiser dans mon expérience personnelle. Quand j'étais petit, ma mère, avant de me mettre au lit et pour m'empêcher de souiller mon oreiller, me couvrait la tête d'un bonnet qu'elle m'attachait solidement sous le menton. Elle prétendait que, sans cette précaution, comme je me remuais beaucoup, il ne tiendrait pas. Je ne souffrais pas cet affreux bonnet, ni ses cordons, et vers l'âge de douze ans, ce me semble, je parvins à m'en affranchir et à me coucher tête nue. Or, aujourd'hui, après plus de

quarante ans, quand j'ai la tête sur l'oreiller, s'il m'arrive de sentir sur les joues une pression d'un certain caractère, le souvenir de mon ancien supplice surgit tout d'un coup : un double cordon se noue sous mon menton, et une calotte s'applique et vient peser sur mon crâne. La reproduction d'un fragment d'un état périphérique reconstitue le tout. Il y a quelques années, j'étais à Bruges. Cette impression s'étant renouvelée une ou deux fois, je songeai à utiliser le fait pour le présent travail. Il m'était néanmoins complètement sorti de l'esprit. Un jour, en relisant dans la *Revue scientifique* un article de M. Romanes sur *l'intelligence des animaux*, j'arrive à cette phrase : « L'homme lui-même, dans la courte existence de sa vie individuelle, acquiert l'instinct, par exemple, d'ajuster son bonnet de nuit [1]. » A l'instant ces mots me remettent en mémoire mon bonnet d'enfant — voilà l'influence du mot ; — mais, en même temps, je songeai à Bruges et à mon ouvrage ; puis je me laissai dériver par le courant des souvenirs.

Que de matières à réflexion, dans cet événement si ordinaire ! Voyez ce qu'a fait un mot. Les six caractères qui le composent imprimés en noir sur du blanc ont été comme une étincelle tombant sur une traînée de poudre. Cette traînée de poudre, ce sont les connexions tant en profondeur qu'en superficie.

[1] Voici la fin de la phrase : « instinct qui peut devenir assez prononcé pour s'affirmer même dans l'état profondément inconscient du coma apoplectique. » N° du 4 janvier 1879.

Le mot associé à une image, l'image associée à l'activité des organes du toucher disséminés dans le derme de mes joues et de mon cou, cette même activité associée à des impressions plus récentes : la vue du mot réveille tout cela à la fois. L'étincelle, comme le fluide électrique, a suivi les lignes de moindre résistance, guidée sans doute aussi par certaines influences qu'il est impossible non-seulement de calculer, mais de saisir. Tous les endroits qui se sont trouvés sur son passage à travers les feuillets de l'atlas se sont illuminés, et enfin toute une carte a été en un certain moment inondée de lumière.

CHAPITRE III.

La reproduction accompagnée de reconnaissance ou souvenir.

La reconnaissance, condition essentielle du souvenir. — Le présent ne rappelle le passé qu'autant que celui-ci est différent du présent ; signification des lois de ressemblance et de contraste données à tort comme des lois d'association. — L'objet du souvenir est un lieu et une date. — Application au cas de l'*asplenium*.

Examinons maintenant comment l'état passé peut se reproduire comme passé. Ce point est capital. Le nom de l'*asplenium* s'était ravivé dans mon esprit. Au premier instant, je crus y voir un produit de ma faculté créatrice. J'aurais pu m'en tenir à cette opinion, même quand j'ai su que le nom était réel. La coïncidence eût été des plus singulières ; mais la chose n'était pas absolument impossible. Je fus certain du contraire quand j'eus découvert la

source d'où il m'était venu. Tout souvenir implique donc la reconnaissance du passé comme tel ; c'est en quoi il diffère de la réminiscence. « Il ne suffit pas pour nous *ressouvenir* de quelque chose, dit Descartes, que cette chose se soit autrefois présentée à notre esprit, qu'elle ait laissé quelques vestiges dans le cerveau, à l'occasion desquels la même chose se *représente* derechef à notre pensée ; mais, de plus, il est requis que nous la *reconnaissions* lorsqu'elle se présente pour la seconde fois. Ainsi, souvent il se présente à l'esprit des poètes certains vers qu'ils ne se souvenaient point avoir jamais lus en d'autres auteurs, lesquels néanmoins ne se présenteraient pas à leur esprit s'ils ne les avaient pas lus quelque part [1]. »

Sur ce point, il n'y a pas de doute, Mais il n'est pas aussi facile de faire voir en quoi consiste la reconnaissance et comment elle est possible. Il faut lire dans Garnier le chapitre [2] qu'il consacre à ce sujet : « Pour reconnaître un objet, dit Descartes, « il faut que, lors de la connaissance primitive de « cet objet, j'aie jugé qu'il était nouveau. » Mais, pour juger qu'un objet est nouveau, continue Garnier, il faut qu'on le compare à d'autres qui sont jugés avoir été déjà connus. Or, la question est précisément de savoir comment nous jugeons qu'un objet nous a été déjà connu. » Il dirige ensuite sa critique victorieuse contre Condillac et Hume, qui

[1] *Œuvres philosoph.*, éd. Ad. G, t. IV, p. 204.

[2] *Traité des facultés de l'âme.* 2e édit. Hachette 1865. Lib. VI, chap. VI, tome 2e, pages 152 et suiv.

« ont voulu expliquer la différence de la connaissance primitive et de la mémoire par une différence de vivacité entre les deux phénomènes...... Mais Condillac se réfute lui-même lorsqu'il dit : « Le « sentiment d'une sensation actuelle peut être moins « vif que le souvenir d'une sensation qui n'est plus. » D'ailleurs, pourquoi le sentiment faible serait-il placé dans le passé plutôt que le sentiment vif? Nos perceptions actuelles sont plus ou moins vives, et nous ne les rangeons pas dans l'ordre des temps, suivant le degré de leur vivacité. » Garnier met à néant quelques autres tentatives faites pour expliquer la reconnaissance, et finit par se ranger à l'avis de Thomas Reid, qui y voit un fait simple, un fait indécomposable. Cette conclusion n'est pas justifiée, Garnier aurait dû se contenter de dire que c'était un fait indécomposé. Sa critique autorisait cette négation ; mais dans le terme indécomposable, il y a en outre une affirmation qui n'est nullement prouvée.

C'est que Garnier, lui aussi, est tombé, comme beaucoup d'autres psychologues, dans une erreur assez naturelle, mais très grave. Il pense qu'une image passée peut revenir à l'occasion de la perception de la même image. « Cette reconnaissance, dit-il [1], peut accompagner une conception, si celle-ci est la représentation d'un objet que nous ayons perçu autrefois ; mais elle peut aussi s'en séparer ; il peut y avoir conception sans reconnaissance, comme dans l'exemple du musicien (qui conçoit quelquefois

[1] P. 155.

une mélodie qu'il croit nouvelle, sans reconnaître qu'il l'a déjà entendue), et reconnaissance sans conception, *comme lorsque, en présence d'une seconde perception du même objet, il m'arrive de le reconnaître.* » Dans plusieurs traités de psychologie, on donne le nom de souvenir simple (que l'on distingue du souvenir par association) à cet acte par lequel on reconnaît avoir eu autrefois la perception actuelle.

La même erreur gît au fond de la loi dite de ressemblance, en vertu de laquelle le semblable rappellerait le souvenir du semblable. Un portrait, dit-on, fait songer à l'original; à plus forte raison l'original le fera-t-il lui-même? S'il en était ainsi, comme tout souvenir est une conception, il s'ensuit qu'on devrait avoir en même temps la perception et la conception du même objet. Or, nous avons démontré que c'est impossible [1]. La perception absorbe et efface complètement la conception.

Cependant on ne peut nier que le portrait ne rappelle l'original. Mais, pour peu qu'on y réfléchisse, on voit que, de l'original, il rappelle non les traits qu'il retrace, mais précisément ceux qu'il ne retrace pas. Par exemple, comme le portrait est immobile et muet, l'on dira qu'on s'attend à le voir gesticuler, à l'entendre parler. Il arrive tous les jours que, mis en présence d'une personne pour la seconde fois, vous vous souvenez de l'avoir vue une première fois. A parler exactement, vous vous souvenez de la première fois que vous l'avez vue. En effet, l'objet propre du souvenir, ce sont les circonstances où

[1] Voir pages 59 et suiv.

vous l'avez jadis rencontrée, en tant que différentes de celles où vous la rencontrez aujourd'hui. Vous vous rappellerez le salon où elle était, les personnes avec qui elle causait, la toilette qu'elle avait; vous remarquerez qu'elle était plus jeune, ou plus maigre, ou mieux portante. Bref, vous ne vous remémorerez en aucune façon les traits ou les circonstances identiquement semblables. Comment d'ailleurs le pourriez-vous, puisque vous les avez devant les yeux ?

Vous êtes allé au Louvre contempler la *Joconde*. Vous y retournez avec l'intention de la revoir. Pendant le trajet, son image vous accompagne. Mais cette image, si fidèle que vous la supposiez, ne vous fournit tout au plus que ce que vous avez remarqué dans le tableau, tandis que l'œuvre elle-même contient cela et encore autre chose, et que cette autre chose est capable de vous replonger dans une nouvelle admiration. Or, quand vous serez devant, vous ne pourrez faire revivre l'image qui tantôt hantait votre imagination, qu'en fermant les yeux; rien, au contraire, ne vous sera plus facile que de vous représenter certaines particularités de votre première visite : la saison, l'heure, le soleil ou la pluie, la foule ou la solitude. En un mot, vous replacerez la *Joconde* dans son ancien entourage, et c'est cet entourage, en tant que différent de l'entourage actuel, dont, à proprement parler, vous pouvez dire que vous vous souvenez.

Je résume et tire une première conclusion. La perception d'une chose que vous avez perçue antérieurement met en branle un ou plusieurs états

périphériques antérieurs qui, dans les points où ils se distinguent de l'état périphérique actuel, donnent lieu à des conceptions. L'esprit juge que les objets de ces conceptions sont absents, parce que les images en sont ternes, comparées avec celles des objets présents dont est entourée la chose qui provoque le souvenir. Telle est l'exacte signification des lois de ressemblance et de contraste que certains psychologues font à tort figurer parmi les lois d'associations. La ressemblance suscite le souvenir des différences. L'image présente, en tant qu'identique à l'image passée, fait reparaître l'ancien cadre en tant que différent du nouveau [1].

Mais voici une deuxième conclusion : cet ancien cadre, c'est tout simplement un lieu et une date. Se souvenir, c'est replacer une image présente dans un temps et dans un autre milieu ; rien de plus, rien de moins. C'est retrouver dans l'atlas le feuillet et l'endroit exact où elle est gravée.

Parfois, des profondeurs du passé surgit dans l'esprit une image isolée. C'est un visage, un site, une scène. Ainsi pour le moment, j'ai depuis quelques jours devant les yeux un grand chariot tout chargé de poissons séchés liés en bottes. Je dois l'avoir vu quelque part. Il me semble bien que c'est à Gand. Je vois les hautes et misérables maisons badigeon-

[1] J'ai cru plusieurs fois trouver cette idée dans M. A. Bain (*L'esprit et le corps*, p. 90, 235, etc.), qui parle souvent de la conscience « de la ressemblance au milieu de la différence »; mais les développements font défaut. Voir aussi dans la *Revue philos.*, t. IX, l'article de M. Brochard, notamment p. 264.

nées en jaune qui bordent la rue où il stationnait, car il stationnait. Toutefois j'éprouve une certaine perplexité : n'ai-je pas rêvé de ce chariot ? ne l'ai-je pas vu en gravure? n'ai-je pas lu une page où il en était fait mention ? Toutes ces questions tiennent mon esprit en suspens et je me sens incapable d'y répondre. Qu'est-ce donc qui me manque? Je vois mon chariot par transparence ; mais je ne sais sur quelle carte il est peint. Il est là comme flottant dans le vide, sans aucune attache avec le passé, sans aucune attache avec le présent. Pour l'aller retrouver, je n'ai ni guide ni boussole. Mais supposez que je me rappelle que j'étais avec un ami quand je l'ai vu, tous mes doutes seront levés. Je pourrai alors compléter la chaîne de mes souvenirs. Je saurai où et pourquoi cet ami m'accompagnait, et de la sorte je reviendrai au moment présent par des routes connues et déterminées. Je ferai acte de reconnaissance. Ce qui me manque, c'est un lieu et c'est une date [1].

« Il suffit de voir une personne pour la connaître de quelque manière, dit M. Tiberghien [2] ; la reconnaître, c'est se rappeler qu'on l'a déjà aperçue : le souvenir est net ou vague si l'on sait ou si l'on ignore en quel temps, en quel lieu et en quelles circonstances la première rencontre s'est faite ; mais

[1] Précédemment (page 114) j'ai cité un souvenir incomplet de M. Tannery. Ce que cherche M. Tannery, c'est un lieu et une date.

[2] *La science de l'âme dans les limites de l'observation*, par M. Tiberghien, professeur à l'Université de Bruxelles, 1862. Page 394.

il y a souvenir, pourvu qu'on ait conscience d'une rencontre. » On vient de voir combien cette remarque est juste dans sa brièveté. Appliquons-la au cas de l'*asplenium*.

L'*asplenium* a été chez moi l'occasion d'une réminiscence et d'un double souvenir — d'une réminiscence : sous l'action d'une excitation restée inconnue, l'image de ce nom, que j'avais lu autrefois dans un herbier, reprend une belle nuit éclat et vigueur et s'impose à mon attention — d'un premier souvenir : le lendemain, à mon réveil, je savais que ce nom m'avait été fourni par mon rêve.

Il n'y a là aucune difficulté. Mais le second acte de souvenir réclame une analyse un peu détaillée. D'où ce mot m'est-il venu dans mon rêve? Comme il est réel, je *soupçonne* que j'ai dû le rencontrer quelque part ; mais, suivant l'expression de M. Tiberghien, je n'ai pas *conscience* de cette rencontre. S'il était dans mes habitudes de feuilleter des herbiers ou des livres de botanique, j'aurais pu me contenter de ce *soupçon* ; mais pour moi, le mystère gisait tout autant dans l'étrangeté de la réminiscence que dans le fait que je ne me souvenais ni de livre de botanique ni d'herbier quelconque. L'*asplenium* était non seulement dans le vague, mais dans le vide absolu. Cependant — et ceci montre bien la vérité de la théorie que j'ai énoncée sur l'objet propre du souvenir — le mot lui-même ne me rappelait pas le mot ancien, le mot lu autrefois, et néanmoins j'étais certain *a priori* que ce dernier était le même que celui que je tenais maintenant. Ce que je voulais, c'est que ce mot me remît en

mémoire les circonstances où il m'avait frappé, c'est-à-dire un lieu et une date, peu importe d'ailleurs le degré de précision de ce lieu et de cette date. Mon désir visait donc à autre chose qu'au rappel du mot. Or, ce que le mot n'avait pu faire, la vue de l'album le fit. Si, à l'occasion de mon rêve, j'avais songé à cet album, j'aurais fait acte de reconnaissance. Cet acte se produisit par un procédé inverse. C'est l'album qui me rappela mon rêve. Dès lors, je me sentis comme soulagé; j'avais un lieu et une date; je pouvais remonter par des routes connues jusqu'à la carte mentale où se trouvait inscrit à côté d'une plante desséchée le nom de l'*asplenium*.

On pourrait, à l'occasion de la mémoire, rechercher comment se forme en nous l'idée du temps, et par suite celle du passé et de l'avenir. Mais ce sujet réclame une étude à part.

CHAPITRE IV.

Les habitudes.

Les associations sont des habitudes ou des commencements d'habitudes. Ce qui caractérise les actes habituels, c'est qu'ils n'éveillent pas l'attention. — L'attention est le résultat d'un état différentiel. — L'attention volontaire grossit les petites choses. L'attention involontaire, signe proportionnel de la résistance de l'organisme à l'action extérieure. — Effets de la répétition sur les sensations et les mouvements. — Les habitudes veillent toujours et accompagnent le sujet dans tous ses états. — Dans tout phénomène psychique, il y a du fortuit et du nécessaire.

Nous venons de traiter des associations d'idées et de la manière dont les impressions anciennes passent de l'état latent à celui de réminiscences et de souvenirs. Parmi les associations, il en est qui

se distinguent par une puissance particulière et auxquelles pour cette raison on a réservé le nom *d'habitudes*. Au fond, toute association, même la plus faible, est un commencement d'habitude.

Les habitudes sont en repos ou en exercice. En écrivant ces lignes, il y a certaines règles d'orthographe que j'applique, il y en a beaucoup d'autres que je n'ai pas l'occasion d'appliquer. A l'égard des premières, les habitudes sont en exercice ; à l'égard des secondes, elles sont en repos. Ces quelques mots font voir que les habitudes rentrent dans les faits de mémoire, puisque ce sont des renouvellements d'un savoir autrefois acquis. Mais elles en diffèrent en ce que la réminiscence et le souvenir sont l'objet de l'attention, tandis que les actes habituels tendent à passer et souvent passent inaperçus. La distinction entre les uns et les autres a donc sa raison d'être, non dans une réalité, mais dans une circonstance extrinsèque.

Le lecteur n'a pas oublié la distinction faite par M. Stricker entre le savoir potentiel et le savoir actuel. Le savoir potentiel comprend toutes les choses que l'on sait et que l'on peut retrouver au besoin ou à l'occasion. Le savoir actuel, c'est ce à quoi l'on pense présentement, c'est ce qui est l'objet de l'attention. Il ne forme qu'une faible partie du savoir potentiel. Le mathématicien, même quand il calcule, ne peut jamais appliquer sa pensée, dans un moment donné, que sur un très petit nombre de formules qu'il connaît.

Au lieu des termes attention et inattention, on se sert parfois de ceux de conscience et d'inconscience,

et l'on dit que le savoir actuel est conscient et que le reste du savoir potentiel est inconscient. Cette confusion de termes n'est pas sans offrir certains inconvénients, la conscience dont il s'agit ici n'étant pas le sentiment explicite de la réalité du monde extérieur [1]. Ces mots *conscient*, *inconscient* ne désignent pas de nouveaux attributs de ces deux espèces de savoir; ils expriment au fond exactement la même chose que les termes d'*actuel* et de *potentiel*; mais, dans la forme, ils énoncent une opposition et impliquent une évaluation comparative.

Or, entre l'attention et l'inattention, il n'existe pas d'opposition radicale. On ne peut dire où s'arrête l'une, où commence l'autre. Elles sont toutes deux susceptibles de plus et de moins. A parler rigoureusement, l'inattention devrait être le zéro d'attention; or il est contestable que ce zéro existe, et, pour ma part, je ne le crois pas. En ce moment, je pense et je cherche à donner à ma pensée une forme claire et précise. Cet objet est certainement au premier plan et attire tout particulièrement mon attention. Mais, en même temps, ma plume court sur le papier, je conduis ma main, je forme mes lettres et j'applique les règles de la grammaire française. Toutes ces actions sont au second plan, et pourtant elles sont bien présentes à mon esprit. Il y a plus: je reste en communication avec le monde extérieur; j'entends le roulement des voitures dans la rue, le tintement de la sonnette qui annonce une visite, des bruits au-dessus et au-dessous de moi, le tic tac

[1] Voir pp. 19 et suiv.

de la pendule. Je sens aussi de petites gênes dans mes muscles : tantôt je croise les jambes, tantôt je les ouvre ou je les allonge ; je perçois des sensations internes, peut-être les battements de mon cœur, peut-être les pulsations de mes artères. Ces sensations peuvent même devenir fortes au point de me distraire et de détacher mon attention de la chose que je fais. Quels sont donc les phénomènes internes dont je n'ai nulle conscience ? les mouvements de circulation, de sécrétion, d'élaboration, de rénovation ? Soit ; mais souvent un état maladif suffira pour que j'en aie le sentiment, sinon la perception. Changeraient-ils subitement de nature ?

On le voit, le mot attention n'a pas une signification absolue, précise et déterminée. Il y a tous les degrés imaginables entre l'attention et l'inattention. Dans un tableau, l'œil se sent attiré par les clairs, mais il distingue aussi plus ou moins bien les demi-teintes et les tons obscurs.

L'attention est donc le résultat d'un état différentiel. Elle est plus ou moins attirée sur les impressions d'après leur degré comparatif de vivacité. Le roulement d'une voiture dans le lointain passera pour vous inaperçu au milieu des bruits du jour ; dans le silence de la nuit, il vous fera dresser l'oreille. Cependant la vivacité d'une impression ne tient pas toujours, comme dans cet exemple, à des causes physiques ; elle peut dépendre de causes psychiques qui ont toutes leur principe dans la volonté. La nature de mon sujet ne m'invite pas à traiter longuement de l'influence de ce facteur. Je dois pourtant en dire quelques mots.

C'est involontairement que notre attention est provoquée par l'éclat du tonnerre ; mais c'est volontairement que le médecin dirige la sienne sur les souffles de la poitrine du malade, si peu perceptibles aux profanes. L'attention est une espèce d'instrument qui rapetisse les grandes choses et grossit les petites. Voyez cet accordeur de piano. La pièce où se trouve l'instrument est pleine de monde ; c'est l'heure du repas ; les parents causent, les enfants rient, la servante entre, sort, apporte ou enlève les plats ; c'est à peine si l'on se comprend d'un bout à l'autre de la table. Lui, cependant, il est là attaché à son clavier ; il en fait résonner les cordes chacune à son tour, et il n'entend que le son qu'elles rendent ; il l'analyse, l'évalue, le hausse, le baisse jusqu'à ce qu'il soit au diapason. Son oreille, si sensible, si fine, si délicate, est fermée au tapage assourdissant qui se fait à deux pas de lui. Parlerai-je de ses autres sens? Ils sont, pour ainsi dire oblitérés : son âme a concentré sur un seul point toute sa sensibilité [1].

[1] J'ai déjà pensé à mesurer le pouvoir de la volonté par ses effets sur l'attention : mais le temps et la décision m'ont manqué jusqu'ici. On installerait par exemple, à une certaine distance l'un de l'autre et dans des conditions identiques de sonorité deux métronomes dont le tic tac aurait exactement la même force. L'expérimentateur, se plaçant sur la droite qui les relie, se rapprocherait tantôt de l'un, tantôt de l'autre. Il est clair que, par ses déplacements, il fait varier les intensités respectives des sons qui frappent ses oreilles, et l'on conçoit sans peine qu'il peut se placer là où *spontanément* son

L'attention volontaire a donc pour effet d'aviver les puissances sensitives dans une direction déterminée. C'est là un fait indéniable, quoique mystérieux. Elle est souvent provoquée par l'attention involontaire. Au milieu de la nuit, un bruit subit vous réveille, et vous vous mettez à écouter. Quel est le mécanisme de cette faculté ? Je crois qu'il serait actuellement bien difficile d'émettre à ce sujet même une simple conjecture. Il me suffit d'avoir indiqué qu'elle aboutit, en dernière analyse, à augmenter l'importance d'une impression donnée, comme le ferait un renforcement dans l'action de l'agent extérieur, ou un accroissement de la sensibilité. Passons à l'attention involontaire.

La force extérieure ne nous impressionne qu'à la condition de déranger l'équilibre des molécules corporelles. Elle y détruit peu à peu les résistances qui l'arrêtent, jusqu'à ce qu'un nouvel équilibre s'éta-

attention soit attirée tout entière par l'un des deux instruments. Mais la *volonté* peut modifier cette relation; elle peut tourner son attention vers le son le plus faible, de manière à le lui faire percevoir et à ne pas laisser le plus fort parvenir jusqu'à l'âme. On déterminerait le maximum d'effet que peut obtenir la volonté; puis, par un calcul fondé sur la loi du carré des distances, on mesurerait ce maximum. On trouverait ainsi facilement dans quelles limites l'attention peut renforcer ou amoindrir un bruit. Bien souvent il m'est arrivé pendant la nuit d'entendre le tic tac de ma montre et de ne pas entendre celui de mon réveil, qui est cependant beaucoup plus fort. Puis tout à coup j'entendais celui-ci, et alors j'étais dans l'impuissance de ressaisir celui de la montre.

blisse. L'attention est le signe du retentissement interne de cette lutte de l'extérieur contre la substance sensible. De plus, toute impression nous affecte agréablement ou désagréablement, et nous inspire de l'attrait ou de la répugnance pour l'objet qui en est la cause, ensuite de quoi le sujet fait des efforts pour s'en rapprocher ou pour s'en éloigner. Cette réaction de la sensibilité contre l'extérieur est aussi accompagnée d'attention. Dans l'un comme dans l'autre cas, l'attention se confond avec le sentiment de la résistance ou de l'effort ; ce n'est, en résumé, que l'aspect psychique, soit de la fixation au dedans d'une force externe, soit de l'application au dehors d'une force interne ; elle est le corollaire de tout effort ou de toute résistance.

La résistance diminuant, l'attention s'affaiblit. L'agent extérieur dans son action sur la sensibilité suit la ligne de moindre résistance, et son passage même atténue encore cette résistance. De même aussi, le mouvement voulu assouplit l'appareil qui sert au mouvement, je dirai, pour fixer les idées, l'appareil musculaire. Il suffit de se rappeler comment on a appris à lire et à écrire. Il résulte de là que la répétition émousse la sensation et facilite l'action musculaire ; elle amoindrit ainsi la vivacité de l'image ou le sentiment de l'effort. Vous parcourez une route habituelle sans remarquer ni les détours qu'elle fait, ni les arbres ou les maisons qui la bordent. Parfois on accomplit sa besogne si machinalement qu'on oublie l'instant d'après qu'on l'a faite. A qui n'arrive-t-il pas de lire des yeux seule-

ment plusieurs pages de suite sans la moindre participation de l'esprit ?

Mais la répétition permet aussi d'obtenir avec le même effort un mouvement beaucoup plus considérable, comme cela arrive dans les machines bien faites ; et cette amplitude dans le mouvement donne à l'idée sa netteté. L'habitude que j'ai de voir mes enfants peut être cause qu'en ce moment il ne me souvienne pas si je les ai vus aujourd'hui, ni quels habits ils ont revêtus ; mais, d'un autre côté, elle me donne le moyen de me remémorer leurs traits exactement et facilement. Tantôt donc elle a pour résultat de me rendre indifférent ou même insensible à leur présence, tantôt de m'en donner une reproduction plus vive et plus fidèle. La diminution de la résistance conduit ainsi à deux effets en apparence contradictoires, mais qui s'expliquent sans peine.

Dans les altérations produites par la répétition sur les sensations et les mouvements, on peut distinguer quatre moments principaux. La sensation est *effective*, quand on en connaît *et la nature et la cause* ; elle est *réminiscence ou souvenir*, quand on en connaît *la nature* et *non la cause* ; elle est *vague*, quand on n'en connaît *ni la nature ni la cause* ; enfin elle est *inaperceptible*, quand elle n'est l'objet d'aucun acte de connaissance.

Le mouvement, à son tour, est *volontaire*, *habituel*, *instinctif*, *réflexe* ou *automatique*. Il est volontaire, *quand on sait comment et pourquoi* on le fait ; habituel, quand on le fait *sans savoir comment* ; instinctif, quand on le fait *sans savoir ni comment*

ni pourquoi ; réflexe, quand on le fait *sans le savoir*. Plusieurs font dériver des mouvements réflexes la faculté de connaître. Je suis d'un avis contraire : la connaissance a illuminé les débuts de la vie animale, et c'est ainsi que s'explique au mieux l'admirable finalité des mouvements réflexes. Dans cette hypothèse, l'instinct et l'automatisme sont des habitudes transmises par voie de génération.

Or voici où j'en voulais venir. Si l'on réunit sous le nom générique d'*habitudes* toutes les dispositions acquises ayant pour effet de diminuer l'effort et, partant, l'attention, on peut dire que les habitudes, en tant qu'habitudes, font toujours partie du savoir actuel ; en repos comme en exercice, elles sont toujours au service du sujet ; bref, elles ne s'endorment pas [1]. J'ai ajouté « en tant qu'habitudes » parce que, généralement parlant — et c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue — l'exercice des habitudes, même très invétérées, nécessite cependant une certaine dépense de force qui explique comment il est perçu par l'attention.

Nos habitudes font donc partie de nous-mêmes, les plus récentes aussi bien que les plus anciennes. Elles nous accompagnent dans tous nos états normaux. Que nous soyons éveillés, ou plongés dans la rêverie, ou sous l'empire du sommeil, elles s'entrelacent à toutes nos pensées et à tous nos gestes. En conséquence, dans tous nos sentiments comme dans toutes nos actions, il y a toujours quelque chose de fortuit et quelque chose de nécessaire. Le fortuit,

[1] Voir pages 67 et suiv.

c'est telle ou telle impression, venue du dehors, qui met en jeu notre sensibilité et notre activité; le nécessaire, c'est la marche que suit cette impression dans l'organisme et l'excitation des habitudes qu'elle rencontre sur son chemin. Dans les boîtes à musique, le mécanicien a disposé en un certain ordre des pointes sur un cylindre. On pousse un bouton, la boîte joue une mélodie; un autre bouton, elle en joue une autre. L'âme est cette boîte à musique; nous l'avons dit précédemment, c'est un cahier de feuilles phonographiques. Les agents extérieurs en tirent sans relâche tantôt des airs entiers, tantôt des fragments d'airs. Ces airs qu'elle chante, ce sont les habitudes qu'elle a contractées. Enfin, les illusions elles-mêmes dont elle est si souvent la victime, que sont-elles, sinon les effets inévitables de ses habitudes?

Les principes que nous venons d'exposer, vont nous servir à caractériser et à expliquer le rêve.



LE RÊVE.

CHAPITRE PREMIER.

Les reproductions dans le rêve.

Le rêve n'est que la reproduction du passé dont les données s'enchaînent et se déroulent conformément aux habitudes actuelles. — Exemples : l'objectivation de nos impressions ; le langage, ses bizarreries, ses régularités. — Reconstitution dans ses détails du rêve aux lézards. — De l'étonnement, de la moralité, de la pudeur dans le rêve. — L'incohérence des rêves ; pourquoi elle nous frappe. — Le souvenir dans les rêves : on peut rêver qu'on rêve.

Qu'est-ce que le rêve? Cette question est maintenant résolue. La cause de l'opposition entre la veille et le sommeil réside en entier dans l'état de la couche périphérique, suivant qu'elle est ou qu'elle n'est pas à même de nous mettre en communication consciente avec l'extérieur. Le rêve a ainsi son siège précisément dans les couches intermédiaires où sont déposés les instincts, les habitudes et les souvenirs. Nous ne devons pas parler des couches plus profondes, réceptacles des connexions automatiques, où se passent des phénomènes soustraits d'ordinaire à l'œil de la conscience.

Dans les tableaux du rêve, il n'y a rien de nouveau, rien d'actuel. Ils n'offrent à notre attention que des vieilleries rajeunies par des combinaisons et des contrastes inattendus. C'est le passé qui fait

tous les frais de la représentation. Quant au présent, il se dérobe derrière la scène, et c'est lui néanmoins qui, à l'insu de l'âme, en compose le programme, et qui, à son gré, choisit et change les décors, et introduit ou rappelle les personnages.

Dans le sommeil, par conséquent, hormis la perception, toutes les facultés de l'esprit, intelligence, imagination, mémoire, volonté, moralité, restent intactes dans leur essence; seulement, elles s'appliquent à des objets imaginaires et mobiles. Le songeur est un acteur qui joue à volonté les fous et les sages, les bourreaux et les victimes, les nains et les géants, les démons et les anges.

Dans le rêve — et l'on peut à cet égard établir un parallèle constant entre le rêve et la rêverie — il y a, comme dans les perceptions et les conceptions de l'état de veille, quelque chose de fortuit et quelque chose de nécessaire. Le fortuit, c'est le jeu des causes physiques ou physiologiques qui suggèrent les données du rêve; le nécessaire, c'est la manière dont, sous l'empire des habitudes, ces données se déroulent et s'enchaînent.

Il serait fastidieux de passer en revue toutes nos habitudes pour les montrer en action dans nos rêves. N'en citons que deux.

La plus ancienne de toutes est celle qui nous fait rapporter à un objet en dehors de nous la cause de nos impressions. De là vient que nous nous regardons nécessairement comme le centre d'un univers que nous projetons autour de nous. Dans le rêve — et à un certain degré dans la rêverie — le monde où nous nous agitons est fictif et formé de débris

du passé. Mais, à part cette seule circonstance, le phénomène de la projection y est identique avec ce qu'il est dans l'état de veille. Comme cette habitude appartient essentiellement à tout être sensible, on peut affirmer qu'elle sert de fond à tous les rêves, chez quelque animal qu'ils se forment.

Il est une autre habitude propre à l'homme, celle du langage. Chacun de nous, dans ses rêves, parle, cause, discute, expose et développe ses idées, réfute des objections, critique des opinions émises par des interlocuteurs de fantaisie, et, bien souvent, se montre, dans son sommeil, aussi raisonnable que dans l'état de veille. A cet égard, il n'y a pas de doute. On cite maint exemple de penseurs qui, dans leurs rêves, ont trouvé des solutions de problèmes qu'ils avaient en vain cherchées, étant éveillés. Je pourrais me borner à renvoyer le lecteur au rêve de M. Spring, relaté plus haut [1]. Mais je puis ajouter un fait d'expérience personnelle.

Pendant toute l'année 1878, je me suis occupé avec ardeur des plans d'une maison que je voulais me bâtir et dont j'ai déjà parlé. Mes journées, je les passais à la combiner, à dessiner, à calculer; les nuits — à en rêver. Mes prétentions n'étaient pas minces. Je voulais un édifice exempt des défauts que j'avais remarqués dans les autres. De tous les problèmes que j'avais à résoudre, l'un des plus récalcitrants était relatif à un certain escalier destiné à pénétrer dans le sous-sol. J'avais bien trouvé diverses solutions, mais aucune ne me satisfaisait

[1] Voir page 24.

pleinement. Une nuit, dans un songe, non seulement je refis mes calculs, à ce qu'il me semble, avec la plus grande exactitude, mais j'imaginai une nouvelle disposition qui, par parenthèse, me suggéra celle que définitivement j'adoptai.

Là, ne s'arrêtent pas les particularités de ce songe. J'avais nettement la conscience que je rêvais, et j'admirais la lucidité que *tout en rêvant* je savais déployer. Mieux encore. Je fis cette réflexion que, bien que je fusse endormi et par conséquent *inconscient* de mes actes, j'accomplissais cependant des prodiges de raisonnement et de calcul, et j'en tirai cette conclusion générale qui ne manque pas de profondeur — si j'ose ainsi parler de moi-même — qu'*après tout l'instinct n'est pas autre chose que la résultante des raisonnements qui n'ont point trompé*, et que telle est la raison de son infaillibilité. Là-dessus je m'éveillai [1].

Je puis donc l'avancer, aucune de nos facultés ne nous abandonne dans le sommeil, si ce n'est celle

[1] « Parmi les combinaisons infinies des songes, il peut s'en trouver de plaisantes, et, par hasard, d'heureuses. Je pourrais presque me flatter d'avoir eu de l'esprit en rêve, cette nuit (14 sept. 187.). Je me souviens d'avoir dit, en autres choses, à un interlocuteur imaginaire, en causant politique : « Les partis devraient manger « leur queue, comme font certains singes. » Effectivement j'ai lu tout récemment dans Buffon ce trait de mœurs qu'il attribue au *Mâki-mangous*. Voici d'ailleurs ses propres termes au sujet de cet animal : « Il s'amusait à « manger sa queue et en avait ainsi détruit les quatre « ou cinq dernières vertèbres. » (M. Tarde, recueil cité.)

qui nous fait porter des jugements objectifs sur le monde réel. On peut, en rêve, composer des poèmes. Voltaire [1] rêva une nuit qu'il adressait à un certain M. Touron, qui faisait la musique de ses propres vers, le quatrain suivant :

Mon cher Touron, que tu m'enchantes
Par la douceur de tes accents !
Que tes vers sont doux et coulants :
Tu les fais comme tu les chantes.

Eût-il fait mieux s'il n'avait pas été endormi ?

L'intérêt que présentent les rêves s'attache bien plus à leurs bizarreries qu'à leurs côtés raisonnables. A qui n'est-il pas arrivé de se croire absorbé, dans une de ses lectures favorites, roman, poésie, science, philosophie, et de se sentir captivé par les beautés du livre qu'il tenait à la main? Les pages qu'il se figure lire ont-elles, en réalité, quelque mérite ? Cela est possible ; on vient de le voir. Le romancier, le poète, le savant, le philosophe peuvent, dans le sommeil, exercer leurs facultés spéciales.

Cependant il n'en est généralement pas ainsi. Depuis longtemps, je me suis mis à collectionner des phrases tirées de mes lectures imaginaires, et toutes se distinguent par l'absence complète de sens. Une ou deux citations suffiront. Je lisais un livre de philosophie scientifique (encore une habitude!), et je m'émerveillais de la facilité avec laquelle l'auteur élucidait les questions les plus

[1] *Dictionnaire philosophique*, art. SOMNAMBULES.

obscures. Je fus interrompu dans ma lecture par le réveil — que je jugeai même fort intempestif — et j'eus la chance de retenir la dernière phrase, que voici : « L'homme élevé par la femme et séparé par les aberrations pousse les faits dégagés par l'analyse de la nature tertiaire dans la voie du progrès. » Inutile de mentionner cette circonstance que, la veille, j'avais lu une note de Plateau sur l'irradiation attribuée par Arago à un effet d'aberration. C'est sur les caractères généraux de la phrase que notre attention doit se porter. On pourra s'étonner à bon droit qu'une suite de mots aussi incohérents offre l'application rigoureuse des règles de la syntaxe. Cette remarque n'a pas échappé non plus à M. Victor Egger, qui, à ce qu'il m'écrit, a fait également une collection de phrases analogues. Tout le monde y reconnaîtra aussi des clichés : *l'homme élevé par la femme*, *les faits dégagés par l'analyse*, *la voie du progrès* [1].

[1] Je lis dans le recueil de M. G. Tarde : « 26 août 187 . Cette nuit j'ai fait des vers en rêve. J'étais avec des camarades dans une mauvaise auberge. Au dessert, l'envie me prend de versifier, et, sur une table, j'écris à la plume une pièce dont je ne me rappelle que ce distique final :

Trombone, revolver, chassepot, clarinette,
Ce sont amusements d'une personne honnête.

La pièce s'est arrêtée là (sans dommage, comme on le voit, pour le Parnasse français)... Ce rêve est une preuve de la force de certaines associations d'idées qui subsistent en songe, tandis que de plus anciennes sont rompues. Il montre que les formes prosodiques peuvent

Comment rendre compte de cette régularité et de cette bizarrerie ? J'ai déjà dit comment les organes chargés d'exprimer la pensée, faute d'être gouvernés avec fermeté et précision, s'égarent, prononcent de travers certaines syllables qui en appellent d'autres et vont jusqu'à susciter de nouvelles images. Que l'assoupissement engendre de ces sortes de maladresses, il n'y a là rien d'étonnant. On a vu plus haut une *cascade* prendre la place d'une *façade*. Une partie des hallucinations de M. Maury rentrent dans cette catégorie. La distraction, la préoccupation, l'âge, la maladie nous feront souvent employer

subsister dans un esprit où toutes les règles logiques se sont effacées, à peu près comme les règles logiques elles-mêmes... survivent dans certaines âmes atteintes de folie, à la raison, au sens commun et droit. Ces deux vers ne signifient rien, mais ils ne sont pas faux. La rime est bonne. Ainsi donc, j'ai pu conserver, en rêvant, la faculté de trouver deux mots qui riment ensemble, d'apprécier qu'ils riment bien, de remplir les premiers mots présentés à mon esprit par d'autres mots qui forment avec ceux-ci le nombre voulu de syllabes ; et néanmoins, j'ai ignoré le sens de ces mots ! Car, je m'en souviens, trombone et clarinette, chassepot et revolver, je mettais tout cela sur la même ligne, et je n'y voyais que des instruments de musique. Il s'est donc produit ce fait extraordinaire que les mots se sont appelés entre eux sans me rappeler leur sens, qui cependant leur est attaché depuis qu'ils existent en moi. Même durant la veille, d'ailleurs, il est plus difficile de remonter au sens d'un mot que de passer d'un mot à un autre, ou, autrement dit, d'être un penseur que d'être un rhéteur, et rien n'est plus ordinaire, réflexion faite, que les enfilades de mots incompris. »

un mot pour un autre. On se sent alors comme frappé de l'incapacité de trouver les termes propres. On dira : *Otez les briques* pour *Écartez la couverture !* Voilà pour la bizarrerie.

Quant à la régularité, voici comment je l'explique. Je pense que l'esprit est guidé par des phrases régulières qui servent en tout ou en partie de patrons, et que la substitution porte isolément sur les membres qui les composent. Voici, entre cent autres, une observation qui corrobore cette manière de voir. Au moment de m'endormir, je repassais dans ma tête des couplets que j'ai composés il y a plus de vingt ans et dont voici le refrain :

Je vais là-bas retrouver mes ennuis.

Arrivé à la fin du troisième couplet, le sommeil s'empare de moi, et subitement ce vers est remplacé par celui-ci :

Je vais là-bas rencontrer des débris.

Là-dessus, je fus brusquement tiré de ma somnolence, et je me rappelle très bien que je voyais une maison écroulée dans une rue de Bruxelles, la rue *Nuit et Jour*, qui venait d'être le théâtre d'un accident semblable. Or, la substitution est évidente et trahit, je le dirai volontiers, les méprises de la langue.

Par là, on conçoit sans peine que l'on puisse, de la même manière, composer un couplet, un fragment de poème, sur un patron réel qui vous donne le rythme, le nombre, la mesure et la syntaxe. De temps en temps, sans doute, ces substitutions répé-

tées donneront lieu à des fautes contre la langue et surtout contre la versification, dont les règles nous sont ordinairement moins familières ; mais ces fautes ne me détournent pas de croire, par exemple, que c'est un grand poète que j'ai travesti dans ces deux vers qui brillent plus encore par l'absence de raison que de rime :

> Que Dieu, sortant vivant de son tombeau natif,
> Parcoure en souriant ses radieux pontifes !

Et pourtant je ne saurais décrire le ravissement où me jetait le divin poème qui contenait, entre autres, cet admirable distique.

Certes, l'explication que je viens de donner ne peut convenir à tous les cas. Mais l'essentiel n'est pas tant de décomposer individuellement tous les faits particuliers, que de montrer qu'ils sont tous susceptibles d'être réduits en leurs éléments.

Appliquons donc ces principes à mon rêve des lézards, reconstituons-le dans ses détails, et rattachons-y les remarques qu'il me reste à présenter.

Il serait assez difficile de déterminer à quelles espèces de suggestion je dois d'avoir rêvé de lézards et plus tard d'*asplenium*. Mais, comme je viens de le dire, peu importe ; l'essentiel, c'est de posséder un principe général. Ce principe, c'est l'association des idées, des mots, des sons, des besoins, des mouvements, des sensations, des attitudes. Sur ce sujet, déjà l'antiquité avait rassemblé nombre de remarques [1].

[1] Comp. Lucrèce, *De Natura rerum*, chant IV, 1025 et suiv.

J'ai donc rêvé de mes lézards favoris et de ma cour. Voilà les premières données de mon rêve. Mais c'est parce que l'expérience m'a habitué à mettre de la suite entre mes idées que j'ai rêvé de lézards *dans* ma cour. Il se passe dans le rêve quelque chose de tout à fait analogue à ce qui arrive dans la vie ordinaire. Si quelqu'un parle et que je n'entende distinctement que des mots isolés : lézards, cour..., je rétablis — quelquefois à faux — l'enchaînement qui m'échappe, et je remplis les vides : Il y a, il y avait des lézards dans la cour.

Pourquoi ai-je rêvé neige? Peut-être à ce moment sentais-je du froid. Mais c'est également par cette raison que j'ai mis la neige dans ma cour. Voilà le fondement de la propriété que M. Maudsley reconnaît aux idées « de se combiner naturellement en manière de drames, quoiqu'elles n'aient pas entre elles d'associations connues, ou même qu'elles soient tout à fait indépendantes, voire antagonistes [1]. » Cette pensée appartient aussi à Hume, qui accorde aux idées la faculté de s'attirer mutuellement et de s'agglutiner. Elle se trouve déjà dans Lucrèce, qui l'avait lui-même empruntée à Démocrite [2].

Quant à la combinaison des idées antagonistes, je me suis déjà expliqué sur ce point [3]. Nos rêves sans doute peuvent nous donner le spectacle de métamorphoses directes, comme nous en lisons dans certains ouvrages, comme nous en voyons

[1] Voir page 10.
[2] *De Natura rerum*, chant IV, 722 sqq.
[3] Voir page 21.

parfois dans la nature, et comme nous en offrent les marionnettes ou les féeries [1]. Mais il ne faut pas prendre pour des métamorphoses tous les changements de scène ou de personnages. Ainsi, dans mon rêve, je me suis vu transporté tout à coup de ma cour dans la campagne, puis de la campagne dans une forêt ; cela ne veut pas dire que j'aie vu ma cour se changer en campagne, les murailles tomber, la verdure remplacer la neige, et le vaste horizon absorber mon coin du ciel ; non, il s'est produit un phénomène que M. Maury compare avec beaucoup de justesse aux *vues dissolvantes* [2]. C'est comme si l'on projetait sur le même écran, à la même place, au moyen de deux lanternes magiques, deux tableaux, et qu'on éclairât progressivement ou brusquement l'un pendant qu'on éteindrait l'autre. Et, au fond, certaines données du rêve sont ainsi la traduction poétisée, mais fidèle de nos sensations. Ayant froid, j'ai rêvé neige. Je me suis peut-être recouvert, j'ai eu plus chaud ; la neige s'est fondue, et je me suis cru en pleine campagne. Peut-être ensuite ai-je ressenti de nouveau une certaine fraîcheur, et alors j'ai pensé que je m'abritais à l'ombre des forêts.

L'incohérence du rêve ne présente donc rien de particulier. Dans la veille, nos pensées sont tout aussi capricieuses. Ce qui nous fait croire qu'elles y

[1] On peut rapprocher des scènes à métamorphoses les scènes à miracles. Cf. une observation de M. Maury, ouvrage cité, note II, p. 467.

[2] Ouvrage cité, p. 146.

offrent plus de suite, c'est que les fantaisies de notre imagination y sont accompagnées de perceptions qui, elles, s'enchaînent logiquement. Dans la veille, je pense à la neige, puis à la campagne, puis à la forêt, sans que, le plus souvent, je puisse dire pourquoi. Mais je me figure avoir mis de la cohérence dans la série de ces images, parce que je sais où j'étais quand j'ai pensé à la neige, où j'étais quand j'ai pensé à la campagne, puis à la forêt, et qu'en outre je sais de quel côté j'ai tourné mes pas. Il se peut aussi que mon rêve ait été le décalque d'une rêverie de ce genre. Dans ce cas, les aventures du rêve seraient — comme les phrases et les vers — taillées sur un modèle fourni par l'état de veille.

On a également mis au nombre des particularités du rêve l'absence d'étonnement, de moralité, de pudeur. En réalité, cela n'est pas exact. Dans mes rêves, je m'étonne à plusieurs reprises. Les jeunes filles qui, dans leurs songes, se promènent en chemise sur les boulevards, se sentent terriblement gênées quand elles s'en aperçoivent. C'est un rêve spécial au beau sexe : « Une dame m'a assuré avoir souvent rêvé ceci : elle est au bal, et tout à coup elle s'aperçoit qu'elle est en chemise ou en camisole; elle cherche un vêtement et n'en trouve pas. Plusieurs autres dames, devant lesquelles elle me faisait le récit de ce songe, ont aussitôt reconnu en avoir eu de semblables : l'une rêve qu'elle est en soirée ou au bal sans bottines et sans bas, l'autre qu'elle reçoit des convives à table et s'aperçoit de sa quasi-nudité, etc. » M. Tarde, à qui j'emprunte

ces lignes, explique cette sorte de rêve par « une certaine sensation vague de l'état de dépouillement presque complet dans lequel on se trouve au lit ». J'hésite à accepter cette explication; pourquoi les hommes auraient-ils rarement des songes semblables? Ils proviennent, je crois, de ce que les femmes ont toujours peur qu'on ne les surprenne en chemise; en mille occasions leur pudeur est en alarme, et leurs rêves réalisent ce qui, dans la veille, n'est qu'une crainte.

Si vous rêvez qu'on vous surprend en flagrant délit plus ou moins grave, vous avez honte de vous-même et devant les autres. M. Maury a éprouvé de l'étonnement et de l'embarras dans son rêve aux salsifis [1]. Ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette affirmation, c'est que souvent des actes dont la seule pensée nous révolte, semblent nous avoir paru en rêve tout naturels. Dans la plupart des cas, sinon dans tous, je crois qu'on est victime d'une simple substitution d'images. A l'amant qui croit presser sa maîtresse entre ses bras, l'image d'une mère, d'une sœur, se présente, et il commet un inceste [2].

Il est un autre phénomène analogue. C'est celui qui vous fait donner en rêve le nom d'un ami à une figure étrangère. Vous rêvez d'un collègue; au visage de ce collègue s'en substitue brusquement

[1] Ouvrage cité, p. 110 et suiv.

[2] Fit quoque ut interdum non suppeditetur imago
Ejusdem generis, sed femina quæ fuit ante,
In manibus vir uti factus videatur adesse,
Aut alia ex alia facies ætasque sequatur.
(Lucr. *De Natura rerum*, IV, 818 sqq.)

un autre, mais le nom reste, et à votre réveil vous dites que vous avez rêvé d'un tel, mais que le héros de votre rêve ne lui ressemblait pas [1].

Pareille aventure n'est pas rare dans la veille; vous avez l'esprit préoccupé d'une personne; vous vous adressez à une autre qui est devant vous, et vous lui donnez le nom de celle qui vous préoccupe. M. Maury, pour payer un garçon de restaurant, tire de son porte-monnaie d'abord neuf francs, puis un paquet de salsifis portant le *contrôle de la monnaie* [2]. Il est clair qu'ici son esprit a joint des images incompatibles, comme on a vu plus haut l'esprit relier

[1] Le recueil de M. Tarde est plein de rêves piquants. Il a trouvé un mot heureux pour qualifier ce phénomène : il l'appelle la *débaptisation* des images. C'est ainsi qu'une nuit, il a vu en rêve, « perchés sur les branches, des chats, de vrais chats, qu'à son réveil il a reconnus être des chats, *mais que, pendant son rêve, il croyait être des oiseaux.* » — Dans un autre rêve, l'un de ses parents lui apparaît sous la forme d'une larve d'insecte, d'un long ver qui se tortillait partout sur ses papiers et qui le gênait fort. « J'aurais voulu l'écraser, mais j'en étais empêché par l'idée que c'était un membre de ma famille. » — Le 23 avril 187.., il voit, en songe, *sa maison*, ombragée d'arbres fantastiques; il se disait, en la regardant, que c'était le château de C. « qui m'est pourtant si bien connu, et auquel mon habitation ne ressemble nullement ». — Dans ces notes, je lis un exemple curieux d'*altruisation* (phénomène à rapprocher de la débaptisation) tout à fait semblable à celui que j'ai relaté plus haut (pages 26 et suiv.) : « Rêvé que j'étais chez moi, à la campagne, non pas en qualité de maître de maison, *mais comme invité.* »

[2] Ouvrage cité, chap. VI, p. III.

des lambeaux de phrases. Si, dans la bouche d'un orateur, j'entendais uniquement les mots suivants : porte-monnaie, neuf francs, salsifis, ma pensée établirait tout de suite un certain ordre entre les idées qu'ils évoquent. Je ne songerai certainement pas à dire que le porte-monnaie contient neuf francs en salsifis; mais un enfant pourrait l'entendre ainsi, et celui qui dort est plus ou moins enfant.

Une observation toute récente confirmera cette manière de voir. Un jour du mois de juillet dernier, le bruit se répand à Liège qu'une houillère est en feu. Ce n'était heureusement qu'une fausse alarme. Ce même jour, quatre élèves avaient passé devant moi d'une manière brillante un examen préparatoire aux études juridiques. De plus un incident assez émouvant avait marqué la séance. La nuit, je les revois en rêve devant la table du jury; puis un instant après, je les retrouve aux environs de la houillère en qualité d'ingénieurs. Or, il est facile de voir que ce n'est pas le rêve en lui-même qui les a gratifiés de cette qualité. C'est l'esprit qui, comme il le ferait dans son état normal, suppose naturellement que des jeunes gens présents à une catastrophe produite par le feu grisou sont des élèves d'une école des mines.

Il peut même se faire que le sujet s'attribue la qualité étrangère, et de cette façon s'imagine être autre — genre d'aberration qu'on rencontre aussi dans la folie. Quelqu'un m'aborde un jour dans la rue ; il était accompagné d'une jeune personne à qui manquait une incisive. La nuit, je me rêvai femme (ou du moins avec des habits de femme), brèche-dent, et de plus ayant une petite molaire branlante.

J'ai lu je ne sais où — chez M. Wundt peut-être — que ce que nous regardons comme un seul rêve en contient vraisemblablement deux, trois ou davantage. Cette pensée me paraît très juste; ce qui nous fait croire à la continuité du rêve, c'est la persistance d'une même image.

Le rêve qui a été l'occasion de cet ouvrage se compose en réalité de quatre rêves : la neige, l'espièglerie de mon ami V... V..., la campagne, la forêt. L'enchaînement qu'on y découvre est dû uniquement à la permanence des lézards et de l'*asplenium*. Bien mieux, il est probable que ce sont les lézards dont j'ai rêvé dans le principe qui ont fait réapparaître à mon esprit la gravure du voyage de M. Biart.

Quelquefois la suite des rêves consiste en un sentiment persistant. Supposé que l'on soit sous l'empire d'une mauvaise digestion ou d'une fatigue de l'esprit, on ne rêve que contrariétés, qui s'enchaînent ou restent sans liaison.

Résumons ces derniers points en quelques mots. L'incohérence du rêve nous frappe, parce que, au réveil, voire même pendant le sommeil, l'esprit s'obstine à chercher de l'unité dans ce qui n'en a pas et réunit en un tout des choses disparates. Et quant à la logique du rêve, il faut distinguer. Certaines de ses parties se lient parfaitement. Mes lézards, sortis de leur trou, sont surpris par la neige qui les engourdit; je les réchauffe et m'ingénie à les faire rentrer dans leur demeure. Cet enchaînement est dû, sans nul doute, à ce que les idées de lézard et de froid ont réveillé une série d'expériences antérieures : les lézards habitent des trous;

le froid les engourdit; la chaleur leur rend le mouvement.

Il y a enfin dans le rêve des rapprochements forcés. Certaines images se perpétuant ou se répétant pendant que d'autres varient, l'esprit, par habitude, se figure que les unes et les autres sont brodées sur le même canevas et forment un tout, tandis qu'il n'a devant lui qu'un assemblage plus ou moins confus de découpures.

Un provincial qui était allé voir jouer *Andromaque* et *les Plaideurs*, racontait, dit-on, que le commencement de la pièce était assez triste, mais que la fin était bien plus gaie. L'unité de lieu lui faisait conclure l'unité d'action.

Une fille de la campagne avait pris du service en ville. Jamais elle n'avait mis le pied dans un théâtre; elle n'avait non plus aucune idée de ce qui pouvait s'y passer. La curiosité la dévorait. Un beau dimanche, elle demanda la permission de contenter son envie. Ce jour-là le spectacle se composait d'une comédie, *les Demoiselles de Saint-Cyr*, et d'un drame à brigands, *les Chevaliers du brouillard*. Certains acteurs jouaient dans l'une et dans l'autre pièce. Elle eut le malheur de les reconnaître. Cela mit le désordre dans ses idées. Le lendemain, elle se leva avec un violent mal de tête; et quand elle essaya de rendre compte de ses impressions, dans toutes ces allées et venues elle n'avait bien compris qu'une chose : c'est qu'il y avait là des grands seigneurs et des grandes dames qui finissaient par être réduits à la misère.

Et en effet, la logique que nous nous figurons

joindre les accidents discontinus, est le fruit de notre expérience antérieure. L'ignorant rapproche les choses les plus incompatibles, et celui qui dort est un ignorant. Comme dans la veille, nous imaginons, dans le sommeil, un lien causal entre les faits qui se suivent; mais — c'est tout naturel — il nous y arrive rarement de rencontrer juste.

C'en est assez sur la logique dans le rêve; passons aux phénomènes de souvenir. Avant plus ample réflexion, il semble que les images qui s'offrent à notre esprit pendant le sommeil devraient toujours faire l'effet d'être présentes, puisque le monde réel ne peut opposer aux conceptions le contraste des perceptions. Il n'en est rien. Dans le rêve, le dormeur est le centre d'un monde qu'il se figure être réel; un contraste peut donc s'établir entre ce monde soi-disant réel et un monde doublement imaginaire. Il peut, en un mot, y avoir dédoublement, ou pour mieux dire, détriplement du monde, comme il y a quelquefois dédoublement ou détriplement du moi [1].

On peut distinguer plusieurs cas de souvenir dans les rêves.

Le premier cas est celui où, dans son rêve, on se souvient d'une partie de ce rêve. Mon ami V... V..., qui m'interrompt si malencontreusement dans mes occupations charitables, ne distrait pas ma pensée de mes lézards, et je reviens près d'eux. Récemment j'ai rêvé que j'allais prendre des billets de spectacle. Ayant du temps de reste avant le lever

[1] Voir pages 26 et suiv.

du rideau, je fis un tour de promenade dans un square; il m'arriva mille aventures extraordinaires; mais, à l'heure fixée, j'entrais au théâtre.

Un second cas consiste à se souvenir de quelque événement de l'état de veille. Mon rêve en offre un exemple personnel. Je m'y rappelle avoir lu un passage de Brillat-Savarin sur les odeurs. Voici un autre exemple que j'emprunte au cahier de M. Tarde : « Hier, je reçus, dans l'après-midi, une lettre que je décachetais devant ma mère. « Je m'étonne, observa-t-elle, qu'elle ne te vienne pas des héritiers L. » Elle faisait allusion à l'occupation que me donne la surveillance des intérêts de cette succession, en ma qualité d'exécuteur testamentaire. Cette nuit (8 septembre 187..), j'ai rêvé que je recevais une lettre des héritiers L., et que je me disais en la recevant : Tiens ! voilà qui donne raison à l'étonnement de ma mère. »

J'aurais désiré cependant d'avoir à offrir au lecteur un souvenir en image et non pas en conception seulement. Ayant vainement cherché à constater dans mes rêves un souvenir de cette espèce, je me suis adressé à des amis, et ils m'ont communiqué nombre de faits péremptoires. Je n'en citerai qu'un seul ; il est caractéristique. Je le tiens de mon ami et ancien collègue, le célèbre chirurgien Gussenbauer, aujourd'hui professeur à l'Université de Prague.

Il avait un jour parcouru en voiture une route qui relie deux localités dont j'ai oublié les noms. En un certain passage, cette route présente une pente rapide et une courbe dangereuse. Le cocher ayant fouetté trop vigoureusement ses chevaux,

ceux-ci s'emportèrent, et voiture et voyageurs manquèrent cent fois ou de rouler dans un précipice, ou de se briser contre les rochers qui se dressaient de l'autre côté du chemin. Dernièrement, M. Gussenbauer rêva qu'il refaisait le même trajet, et, arrivé à cet endroit, il se rappela dans ses moindres détails l'accident dont il avait failli être victime. Voilà la question tranchée.

Enfin — troisième cas — cette persistance de la faculté du souvenir en rêve nous explique comment on peut rêver d'anciens rêves que l'on a faits et, conséquemment, comment on peut rêver qu'on rêve. L'odeur de l'*asplenium* me conduit, si le lecteur s'en souvient, à cette réflexion finale que, quoi qu'en dise Brillat-Savarin, on peut rêver d'odeur. Dans mon rêve de l'escalier [1], la contrefaçon de la conscience de soi est, pour ainsi dire, parfaite. Voici un autre songe presque aussi bien caractérisé. Je rêvais que j'étais à table chez des personnes que nous ne voyons plus. J'en étais vivement contrarié parce que, par là, j'étais mis dans l'obligation de les revoir. En route pour rentrer à la maison, je rencontre ma femme : « Tu ne devinerais pas, lui dis-je, où je viens de dîner et où j'ai été parfaitement reçu ? Chez X. X. — C'est bien ennuyeux, fit-elle. — Rassure-toi, lui dis-je, ce n'est qu'un rêve et ainsi nous n'avons contracté aucun engagement [2].

[1] Voir page 223.

[2] Je lis chez M. Tarde un rêve qui se termine par une réflexion analogue : « Je déjeunais avec mon ami H. C. Le rôti consistait en plusieurs morceaux humains, entre

A première vue, rêver qu'on rêve, c'est une particularité contradictoire, et il est bon de s'y arrêter un instant.

Pendant la veille, nous portons rarement un jugement explicite sur la nature objective ou subjective des images que nous voyons. C'est la foi, fondée sur l'expérience, qui nous guide ; et, dans le sommeil, il est entendu que cette habitude de la foi subsiste. Cependant, à l'état de veille, il nous arrive maintes fois d'opposer le rêve à la réalité, le subjectif à l'objectif. L'habitude ainsi contractée est susceptible d'entrer en jeu pendant que nous rêvons, et alors elle a pour résultat de nous faire dire tantôt que ce qui nous passe par la tête est un rêve, tantôt que ce n'en est pas un. L'étrangeté du cas se réduit donc à une simple coïncidence. Chez ceux qui, comme moi, s'occupent de leurs rêves, ce retour sur soi-même pendant le sommeil peut atteindre un degré remarquable de fréquence et d'à-propos. Cela ne fait que donner une confirmation éclatante à l'opinion que j'ai défendue et d'après laquelle les facultés, pendant le sommeil, ne subissent aucune altération dans leur essence.

autres un fragment de crâne auquel des chairs encore attachées donnait l'air d'une carcasse de volaille. L'idée me vint que c'était le crâne de mon ami H. C. que je mangeais. « Mais, me dis-je en me rassurant, ce ne peut être le sien, puisque c'est lui qui me sert. » — « C'est ainsi, ce me semble, ajoute M. Tarde, que près d'identifier le mouvement et la sensation, ou le possible et le réel, d'éminents philosophes hésitent et parfois reculent devant cet abîme à franchir. »

CHAPITRE II.

Le rêve comme objet du souvenir.

A quelles conditions on se souvient de ses rêves. — Le rêve est une source nouvelle de connexions. — Y a-t-il sommeil sans rêve ? L'oubli n'est pas une preuve de l'effacement des traces.

C'est mon rêve qui m'a remis en mémoire le nom de l'*asplenium*. Il a produit en moi l'effet qu'aurait fait une deuxième représentation directe ou indirecte des mêmes syllabes. Mais cette action cumulatrice n'a pu être exercée que parce que le rêve a été l'objet d'un acte de reproduction. S'il avait passé inaperçu, s'il n'avait pas été ressaisi par moi au réveil, l'*asplenium* fût retombé dans l'oubli d'où, pour un instant, je l'avais tiré. Il me reste donc une question à traiter : A quelle condition se souvient-on de ses rêves ?

Il y a des rêves dont on ne se souvient pas ; on sait seulement que l'on a rêvé. D'autres fois, on croit n'avoir point rêvé du tout. Les enfants gardent rarement le souvenir de leurs rêves. A quoi peut tenir cette inégalité dans la capacité de la mémoire ?

D'après la théorie du souvenir exposée plus haut, un rêve ne peut être l'objet d'un acte de reproduction que si les éléments qu'il a mis en activité se retrouvent actifs dans la périphérie nouvelle dont la sensibilité sera revêtue au moment du réveil. Un exemple mettra ceci en évidence.

Un matin, pendant que je faisais ma toilette, je sens un léger chatouillement dans une oreille, et,

à l'instant, je me souviens d'avoir rêvé la nuit même que j'y ressentais une démangeaison beaucoup plus forte, que je m'étais mis à la nettoyer avec une plume, et que j'en retirais des quantités invraisemblables de matières sébacées. Ce rêve se représentait à ma mémoire tout à fait isolé. Je ne me rappelais ni ce qui l'avait précédé, ni ce qui l'avait suivi. Il est propre à nous mettre sur la voie de la réponse à la question soulevée.

Sans aucun doute, ce rêve était le produit d'une certaine excitation de mon oreille, et cette excitation avait réveillé un souvenir. Un de mes amis intimes, un professeur d'athénée, crut un temps s'apercevoir qu'il devenait sourd, et il en était vivement préoccupé. Il me fit part de ses craintes. Je lui demandai s'il était bien certain de n'avoir pas laissé s'obstruer le conduit auditif. L'idée que pareille chose fût possible ne lui était jamais venue. Je lui taillai une plume d'oie avec laquelle il se mit en devoir de dégager le canal. J'avais deviné juste. Mon ami fut débarrassé de ses appréhensions.

Chacun voit aisément la raison de mon rêve. Mais il eût été possible que le chatouillement ne se fût pas fait sentir à mon réveil, et, dans ce cas, mon rêve eût sans doute passé inaperçu. C'est cette irrition qui l'a représenté à mon esprit, parce qu'elle était commune à la périphérie pendant le réveil et à la périphérie active pendant le rêve.

Un de mes collègues, à son lever, remarque par terre une lampe renversée. Cette vue le fait souvenir tout à coup d'un rêve qu'il vient de faire cette nuit même et dont la chute d'un corps avait été le

point de départ. Il est probable que, sans la vue de la lampe, ce rêve ne lui fût pas revenu. Donc, pour qu'un rêve se représente à la mémoire, il faut que l'état affectif qui l'a provoqué subsiste ou se renouvelle en tout ou en partie pendant la veille.

Il ressort de là que les rêves dont on se souvient le plus communément, sont ceux que l'on fait au moment du réveil, parce qu'ils s'entremêlent davantage avec les impressions que l'on conservera dans la journée. Le rêve est ainsi une source nouvelle de connexions. Voilà pourquoi un rêve a eu le privilège de fixer dans ma mémoire le nom de l'*asplenium*. Ceux au contraire que l'on fait pendant le sommeil profond n'ont presque aucune occasion de se revivifier, parce que l'excitation particulière qui y a donné lieu n'a, pour ainsi dire, aucune chance de se représenter de nouveau. C'est le hasard et le genre même de l'excitation qui a chez moi remis en lumière le rêve que je viens de raconter.

On s'explique de la même façon pourquoi on se souvient parfois du seul caractère du rêve, gai, effrayant, érotique. C'est qu'au réveil quelque chose de la gaieté, de l'effroi, de la disposition amoureuse dure encore.

Enfin, c'est toujours dans le même ordre de cause qu'il faut chercher la raison d'une aventure assez commune. On vient de faire un songe qu'on juge remarquable; on se réveille, on le repasse dans sa mémoire, en se promettant bien de le retenir. On se rendort, et le lendemain, la plupart du temps, on en a oublié tous les détails; on se rappelle seulement qu'on en a fait un et qu'on l'avait

repassé pour le retrouver à son réveil. En pareil cas, pour fixer un rêve dans votre esprit, il vous faut prendre la précaution de l'associer à quelque mouvement musculaire, comme de l'écrire avec le doigt sur la paume de la main, ou de remuer un objet quelconque et de le mettre ailleurs qu'à sa place habituelle.

Ces faits, et d'autres semblables, viennent à l'appui de l'affirmation, toute théorique, suivant laquelle il n'y a pas de sommeil sans rêves. Il s'agit seulement de bien s'entendre. Si l'on ne qualifie de rêves que des conceptions imagées, il y a lieu de la repousser au nom de la théorie du sens adventice développée précédemment. Si l'on admet, au contraire, que le dormeur peut, par exemple, rêver chaleur sans songer en même temps à des brasiers, à des volcans, à des fournaises, à tout autre objet d'une forme déterminée à laquelle il rapporterait la cause de sa sensation, l'opinion énoncée plus haut me paraît légitime. D'ailleurs, se rendrait-on bien compte de l'existence d'un être sensible qui serait tout à fait soustrait aux influences extérieures et dont les habitudes seraient toutes endormies? Cet état ne serait-il pas la mort? Enfin, du moment que la vie et la sensibilité subsistent, peut-on leur refuser une certaine puissance de réaction?

L'oubli total au réveil ne prouve rien contre l'absence du rêve. C'est un simple indice de la ténuité des liens qui rattachent les deux états périphériques du sommeil et du réveil. Les somnambules non plus, les hystériques, les extatiques ne gardent généralement dans leur état normal aucune

trace des actes ou des discours de leur état anormal. Cela prouve-t-il que ces actes n'ont pas été faits, que ces discours n'ont pas été tenus? Peut-on en tirer d'autre conclusion que celle-ci : en rentrant dans leur état normal, ils revêtent — qu'on me pardonne la familiarité de l'expression — une autre peau n'ayant que de rares lambeaux de communs avec l'ancienne? On a d'ailleurs des preuves directes de la conservation de ces traces. La plupart de ces sortes de malades se souviennent dans chaque accès de ce qu'ils ont fait ou dit pendant les accès précédents. L'ivresse présente des phénomènes analogues. J'ai lu quelque part l'histoire d'un domestique qui, ivre, avait porté un paquet à une fausse adresse et qui dut s'enivrer pour retrouver le chemin qu'il avait pris par erreur.

L'oubli n'est donc pas une preuve de l'effacement des traces. Mais il y a mieux. On a des exemples de ces malades qui gardent dans leur vie normale un certain souvenir de ce qui se passe en eux pendant leur vie anormale. M. Spitta [1] parle d'un somnambule qui, dans son état ordinaire, gardait la conscience de ce qu'il avait fait dans son état extraordinaire. Moi-même j'ai eu l'occasion d'observer avec soin une jeune fille très intelligente, chez qui, pendant deux ans, se sont manifestés des phénomènes d'hystérie bien caractérisés : hyperesthésies, extases, catalepsie, etc. Il y a plusieurs années qu'elle est complètement guérie. Je l'ai interrogée dernièrement, et je puis garantir la par-

[1] *Die Schlaf-und Traumzustände*, p. 267.

faite sincérité de ses réponses. Elle se rappelle assez bien une partie des idées ou des gestes bizarres auxquels elle se livrait. Elle y mettait, dit-elle, une certaine complaisance : une force inconnue la poussait; mais, même dans ces accès, elle sentait qu'elle aurait pu y résister; c'est la volonté seule qui lui faisait défaut [1]. Elle m'a décrit fidèlement certaines scènes dont j'avais été témoin, et certains rôles qu'elle avait soutenus pendant des jours et des semaines. Ainsi, elle posait pour n'avoir pas besoin de nourriture, et elle m'a avoué qu'elle mangeait en cachette.

Qu'à côté de ces points, il y en ait d'autres dont elle n'a gardé aucun souvenir; que la plupart des hystériques et des somnambules ne puissent, dans leur vie normale, se rappeler absolument rien de leur vie anormale; que, une fois guéris, certains malades n'aient nulle souvenance de ce qui s'est passé en eux pendant leur maladie; je n'y contredis point. Mais tous ces faits prouvent uniquement que, pour eux, les occasions de se souvenir sont rares ou introuvables. N'ai-je pas, pendant seize ans, cherché l'énigme de mon *asplenium?* Et, si je ne m'étais souvenu de mon rêve, me douterais-je seulement que j'aurais ce nom gravé d'une manière indélébile dans ma mémoire?

[1] Aveu caractéristique. J'ai toujours pensé que l'aberration de la volonté était pour beaucoup dans la conduite des hystériques.



CONCLUSION.

Aspect physique de l'axiome : rien ne se perd dans la nature. — Ce qui a été fait ne peut absolument pas être défait. — Ce qui est, est le passé indéfaisable. — Aspect psychique de l'axiome : la nature n'oublie rien. — Loi de l'évolution des êtres par l'accumulation de l'expérience du passé, à l'aide de la mémoire ; les rêves nous racontent fragmentement ce passé.

Me voilà revenu, par un long circuit, à mon point de départ, et j'ose à peine espérer que le lecteur m'aura suivi à travers les méandres de mon argumentation.

Rien ne se perd dans la nature, ni un atome de la matière, ni un moment de la force. Ce principe, qui guide aujourd'hui toutes les recherches scientifiques, nous l'avons étendu et restreint tout à la fois. La nature ne laisse rien se perdre. Elle recueille aussi soigneusement l'étincelle qui tombe avec la cendre d'un cigare que les flots de lumière dont d'innombrables soleils inondent les champs de l'espace. Rien par elle n'est dédaigné ; tout par elle est rassemblé pour servir à des fins inconnues. Mais alors, si rien ne se perd, le travail d'où est sorti tout ce qui a été fait a passé tout entier dans son œuvre. Aucune puissance ne peut obtenir que ce qui a été fait n'ait pas été fait. L'effet ne peut donc reproduire

la cause sans gain ni perte. Par conséquent, chaque fois que dans le monde un changement s'opère, chaque fois que le transformable devient transformé, il se produit inévitablement aussi de l'intransformable. Les choses ne tournent pas dans un cercle; elles ont un commencement et elles ont une fin, un état initial et un état final. Soutenir le contraire, cela revient à dire que tous les possibles sont comme éternellement agités dans un crible par une force inconsciente, que ceux qui sortent des mailles revêtent pour un moment l'existence, puis, disparaissant, redeviennent des possibles et sont remis dans le crible du Hasard et du Destin. Au fond, une pareille doctrine est le renouvellement de ce panthéisme enfantin des philosophies de l'Inde, pour lesquelles l'univers est un océan qui soulève sans fin ni trêve ses vagues couronnées d'écume, et où se forment sans cesse et flottent pendant quelques instants des infinités de bulles éphémères.

Non! comme tout changement a pour point de départ un défaut d'équilibre, et pour but et point d'arrivée l'équilibre, comme, d'autre part, de l'équilibre ne peut sortir que l'équilibre, aussi bien que le repos et l'homogène ne peuvent engendrer que le repos et l'homogène, la résultante générale de toutes les transformations de forces a une direction unique; les choses descendent une pente fatale, qu'elles ne remonteront pas. Cette résultante a pour expression le temps, non le temps tel que le conçoit la mécanique, le temps abstrait dont toutes les parcelles sont semblables, le temps toujours et partout présent, qui n'a ni passé ni avenir; mais le temps

réel, qui est en dehors de la pensée et indépendant d'elle, qui toujours dirige ses pas dans le même sens, qu'on ne peut concevoir ni plus lent ni plus rapide qu'il n'est, et dans lequel chaque instant est la condensation de tous les instants qui l'ont précédé. Le temps passé ne revient pas — cet adage contient toute la philosophie des sciences.

On connaît ce refrain d'une souveraine mélancolie : Où sont les neiges d'antan ? Pour le vulgaire, en effet, le temps passé, c'est ce qui n'est plus. Erreur ! C'est, au contraire, la réalité dans ce qu'elle a de plus concret, c'est l'indéfaisable. Le temps passé, c'est ce qui est ; le reste n'est pas encore, car la réalisation de l'avenir est subordonnée en partie à l'action de la liberté. Le présent n'est pas gros du futur ; il est gros du passé ; il est la somme et, pour ainsi parler, la pétrification de tout le passé. Le temps, c'est un fil sans fin sortant de la quenouille de la fileuse qui ne naquit point et qui ne mourra pas. La quenouille est chargée de l'avenir, et le présent ramasse et serre immédiatement en peloton le fil à mesure qu'il se forme... et le peloton devient de plus en plus volumineux et la quenouille de moins en moins garnie. C'est ainsi que rien ne se perd dans la nature. C'est le présent qui a tout recueilli. Telle est, sous son aspect physique, la signification du complexe et fameux axiome.

Sous son aspect psychique, il a pour expression la grande loi de l'évolution des êtres. Leurs facultés actuelles sont le résultat de l'accumulation de toute l'expérience du passé. L'agent de cette accumulation, c'est la mémoire ou la propriété de la matière

organisée de fixer et de s'assimiler la force jusque dans ses plus petites particules, ce qui en rend la transmission possible par voie de division et de copulation.

Sans mémoire, pas d'évolution, pas d'expérience, pas de progrès, pas de science. Non seulement la nature ne laisse rien se perdre, mais elle n'oublie rien. Elle tient note des moindres idées qui éclosent dans la plus humble des intelligences comme des synthèses les plus vastes du génie ; et c'est sur les substances sensibles qu'elle écrit jour par jour, heure par heure, ses minutieuses chroniques.

Est-ce là une exagération ? On le prétendra peut-être. On m'accordera que, à voir les choses en grand, les espèces sont perfectibles, que le monde progresse ; on conviendra que Newton en savait plus qu'Archimède, et cela grâce à Archimède lui-même. Mais, dira-t-on, de là à concéder que tout se garde, s'accumule et finit par se retrouver un jour sous une forme ou sous une autre, il y a un abîme ! — Ainsi donc, la nature ferait un choix. Il y aurait des choses qu'elle jugerait dignes, d'autres indignes d'être conservées. Mais quelles règles guideraient son choix ? La chute d'une pomme ne nous a-t-elle pas expliqué les cieux ? Les propriétés attractives de l'ambre n'ont-elles pas fait de la surface du globe une espèce de parloir ? Qui nous a donné Newton ? D'obscurs parents et une vieille grand'mère qui a bien voulu élever son enfance. A qui cependant, si ce n'est à eux, est-il redevable de son génie ? Et ce génie, où s'en est-il allé, si ce n'est en nous, non pas d'une manière figurée, mais en réalité ? Où sont

les génies des inventeurs de l'écriture et de l'imprimerie, ces deux puissants auxiliaires de la mémoire, sinon dans ces milliers d'ateliers qui, sans relâche, contribuent pour une si large part à faire pénétrer la pensée et la vérité dans les pays les plus lointains et dans les intelligences les plus rebelles ? Et que deviendront les germes qu'ils sèment partout ?

Suppositions aventureuses et chimériques ! s'écrieront certains esprits. Aujourd'hui, il nous faut des faits, nous voulons des faits ! — Eh bien, soit ! vous voulez des faits, le rêve vous les fournira. Le rêve — et ceci est ma dernière conclusion et, en même temps, la justification du titre de cette étude — le rêve est une ouverture dérobée par où nous pouvons de temps en temps jeter un coup d'œil sur l'immensité des trésors que la nature amasse d'une main infatigable et parmi lesquels, à notre grande surprise, nous retrouvons parfois un lambeau d'une pensée insignifiante et fugitive qu'elle n'a pas jugée, elle, indigne de figurer dans ses collections.

Le passé est un songe, disait Pénélope. Ah ! combien il est plus vrai de dire que les songes sont le passé. Ils ne sont rien que le passé. Ils ne nous dévoilent pas l'avenir; mais, profitant de notre indifférence momentanée pour le présent, ils nous racontent le passé dans des pages fragmentaires, bien décousues, et d'aspect indéchiffrable. Mais qui sait ? la Terre, elle aussi, a conservé précieusement ici une mâchoire, là une vertèbre, ici, une empreinte d'une plume ou d'une écaille, là — le dirai-je ? — une empreinte d'excrément ; et la pa-

léontologie, avec ces vestiges informes, refait l'histoire de notre planète. Le peu que nous laisse entrevoir le rêve nous suffit pour affirmer que, dans le monde de la pensée, rien ne s'oublie ; tout est inscrit, classé, étiqueté. Dans quel but? Il n'est pas facile de le deviner. Cependant l'*asplenium*, qu'une nuit, grâce au rêve, j'ai revu par hasard, est cause que j'ai écrit ce livre où des centaines de lecteurs trouveront matière à de nouvelles réflexions, et que tous leurs efforts, réunis à ceux de leurs descendants, jetteront peut-être quelque lumière sur l'un ou l'autre des obscurs mystères que renferme l'âme humaine.



TABLE DES MATIÈRES.



LE SOMMEIL ET LES RÊVES.



INTRODUCTION.

APERÇU CRITIQUE DE QUELQUES OUVRAGES SUR LE SOMMEIL ET LES RÊVES.

RAPPORTS DU SOMMEIL ET DES RÊVES AVEC LA THÉORIE DE LA CERTITUDE.

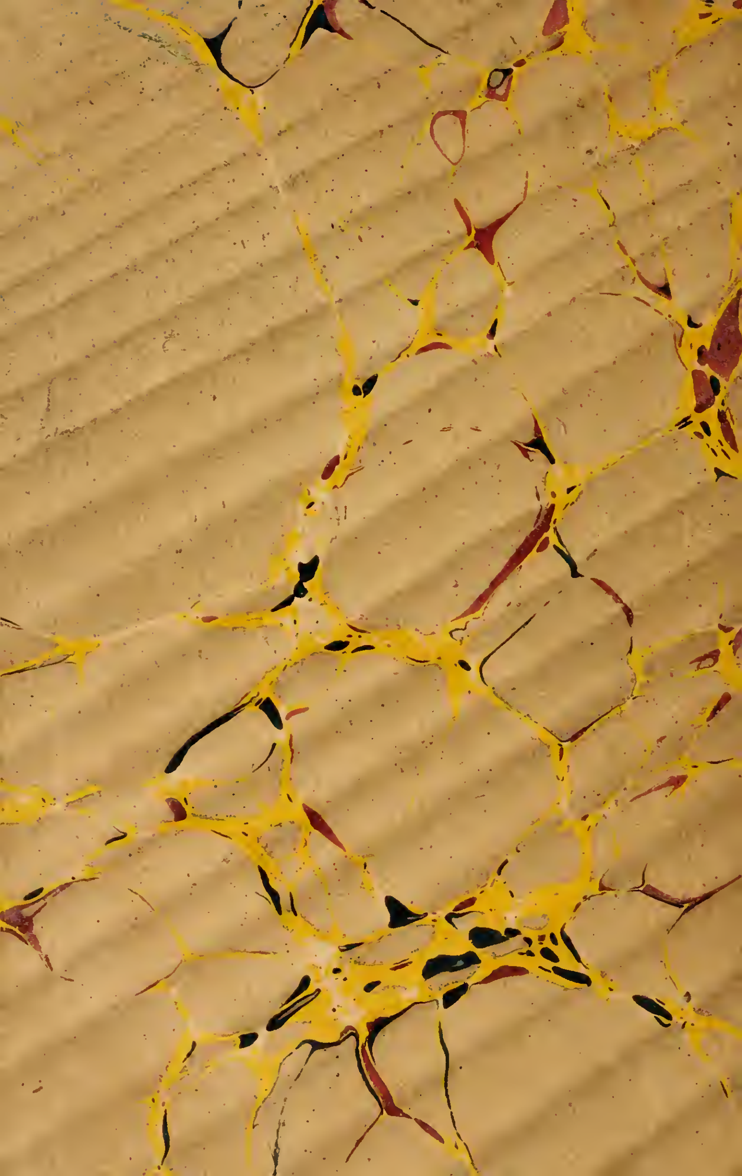
RAPPORTS DU SOMMEIL ET DES RÊVES AVEC LA THÉORIE DE LA MÉMOIRE.

LA MÉMOIRE CONSERVATRICE.

LA MÉMOIRE REPRODUCTRICE.

LE RÊVE.





UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not remove the card from this Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU, Boston